721

LE

CHANSONNIER

CANADIEN

DU

MICHIGAN

MICHIGAN.
1886.

LE
CHANSONNIER CANADIEN
DU
MICHIGAN.

LA CANADIENNE.

AIR: *Connu.*

Vive la Canadienne,
Vole, mon cœur, vole,
Vive la Canadienne,
Et ses jolis yeux doux!
Et ses jolis yeux doux,
Tout doux,
Et ses jolis yeux doux!

Nous la menons aux noces,
Vole, mon cœur, vole,
Nous la menons aux noces,
Dans tous ses beaux atours.
Dans tous, etc.

Là, nous jasons sans gêne,
Vole, mon cœur, vole,
Là, nous jasons sans gêne,
Nous nous amusons tous,
Nous nous, etc.

Nous faisons bonne chère,
Vole, mon cœur, vole,
Nous faisons bonne chère,
Et nous avons bon goût.
Et nous, etc,

On passe le bouteille,
Vole, mon cœur, vole,
On passe la bouteille,
Nous chantons nos amours.
Nous chantons, etc.

Mais notre joie augmente,
Vole, mon cœur, vole,
Mais notre joie augmente,
Quand nous sommes bien soûls.
Quand nous, etc.

Alors toute la terre,
Vole, mon cœur, vole,
Alors toute la terre,
Nous appartient en tout.
Nous appartient, etc.

Nous nous levons de table,
Vole, mon cœur, vole,
Nous nous levons de table,
Le cœur en amadou.
Le cœur, etc.

En danse avec nos blondes,
Vole, mon cœur, vole,
En danse avec nos blondes,
Nous sautons en vrais fous.
Nous sautons, etc.

Nous finissons par mettre
Vole, mon cœur, vole,
Nous finissons par mettre,
Tout sens dessus dessous.
Tout, etc.

Ainsi le temps passe.
Vole, mon cœur, vole,
Ainsi le temps passe,
Il est, ma foi, bien doux.
Il est, etc.

LE ROSIER DE MAI.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR:—*Connu.*

Par derrièr' chez ma tante,
Il y a un bois joli;
Le rossignol y chante,
Et le jour et la nuit.
Gai, lon, la, gai le rosier
Du joli mois de mai!

Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit;
Il chante pour ces dames
Qui n'ont point de mari.
Gai, lon la, etc.

Il chante pour ces dames
Qui n'ont point de mari;
Il ne chant' pas pour moi,
Car j'en ai un joli.
Gai, lon la, etc.

Il ne chant' pas pour moi,
Car j'en ai un joli;
Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici.
Gai, lon la, etc.

Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici;
Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris.
Gai, lon la, etc.

Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris.
Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amèn'rait ici?
Gai, lon la, etc.

Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amèn'rait ici?
—Je donnerais Québec,
Sorel et Saint-Denis:
Gai, lon la, etc.

Je donnerais Québec,
Sorel et Saint-Denis,
Et la belle fontaine
De mon jardin joli.
Gai, lon la, etc.

LE POMMIER DOUX.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR:—*Connu.*

Par derrièr' chez mon père,
Vole, mon cœur, vole,
Par derrièr' chez mon père!
Il y a un pommier doux;
Il y a un pommier doux
Tout doux,
Il y a un pommier doux.

La feuille en est verte,
Vole, mon cœur, vole,
La feuille en est verte,
Et le fruit en est doux.

Et le fruit en est doux,
Tout doux,
Et le fruit en est doux.

Trois filles d'un prince,
Vole, mon cœur, vole,
Trois filles d'un prince,
S'sont endormi' dessous.
S'sont endormi' dessous,
Tout doux,
S'sont endormi' dessous.

La plus jeun' se réveille,
Vole, mon cœur, vole!
La plus jeun' se réveille:
Ma sœur, voilà le jour!
Ma sœur, voilà le jour,
Tout doux,
Ma sœur, voilà le jour!

Ce n'est qu'une étoile,
Vole, mon coeur, vole!
Ce n'est qu'une étoile,
Qu'éclaire nos amours;
Qu'éclaire nos amours,
Toux doux,
Qu'éclaire nos amours.

Nos amants sont en guerre,
Vole, mon coeur, vole!

Nos amants sont en guerre,
Qui combattent pour nous;
Qui combattent pour nous,
Tous doux,
Qui combattent pour nous.

S'ils gagnent la bataille,
Vole, mon coeur, vole,
S'ils gagnent la bataille,
Ils auront nos amours;
Ils auront nos amours,
Tous doux,
Ils auront nos amours.

Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,
Vole, mon coeur, vole!
Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,
Ils les auront toujours;
Ils les auront toujours,
Tout doux,
Ils les auront toujours.

LA BELLE FRANÇOISE.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR:—*Connu.*

C'est la belle Françoise,
Allons gai,
C'est la belle Françoise,
Qui veut se marier,
Ma luron lurette,
Qui veut se marier,
Ma luron, luré.

Son amant va la voir,
Allons gai,
Son amant va la voir,
Le soir, après souper,
Ma luron lurette,
Le soir, après souper,
Ma luron luré,

Il la trouva seulette,
Allons gai,
Il la trouva seulette,
Sur son lit, à pleurer,
Ma luron lurette,
Sur son lit, à pleurer,
Ma luron luré.

Oh! qu'avez-vous, la belle,
Allons gai,
Oh! qu'avez-vous, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer,
Ma luron lurette,
Qu'avez-vous à pleurer?
Ma luron luré.

—On m'a dit hier soir,
Allons gai,
On m'a dit hier soir,
Qu'à la guerre vous alliez,
Ma luron lurette,
Qu'à la guerre vous alliez,
Ma luron luré.

—Ceux qui vous l'ont dit, belle
Allons gai.
Ceux qui vous l'ont dit, belle,
Ont dit la vérité,
Ma luron lurette,
Ont dit la vérité,
Ma luron luré.

—Viens-t'en me reconduire,
Allons gai,
Viens-t'en me reconduire,
Jusqu'au bord du rocher,
Ma luron lurette,

Jusqu'au bord du rocher,
Ma luron luré.

Adieu belle Françoise,
Allons gai,
Adieu, belle Françoise,
Moi, je te marierai,
Ma luron lurette,
Moi, je te marierai,
Ma luron luré.

Au retour de la guerre,
Allons gai,
Au retour de la guerre,
Si j'y suis respecté,
Ma luron lurette,
Si j'y suis respecté,
Ma luron luré.

LES TROIS CAPITAINES.

CHANT POPULAIRE CANADIEN.

AIR:—*Connu.*

Nous étions trois capitaines (*bis.*)
De la guerre revenant,
Brave, brave,
De la guerre revenant,
Bravement.

Nous entrâm's dans une auberge:(*bis*)
—"Hôtesse, as-tu du vin blanc,
"Brave, brave,
"Hôtesse, as-tu du vin blanc,
"Bravement?"

Oui, vraiment, nous dit l'hôtesse, (*bis*)
J'en ai du rouge et du blanc,
"Brave, brave,
"J'en ai du rouge et du blanc,
"Bravement."

—Hôtess, tir nous trois chopines (*bis*)
Chopinette de vin blanc,
"Brave, brave,
Chopinette de vin blanc,
"Bravement,"

Quand la chopine fut bue, (*bis*)
Nous tirâm's trois écus blancs,
Brave, brave,
Nous tirâm's trois écus blancs,
Bravement.

Grand merci! nous dit l'hôtesse, (*bis*)
Revenez-y donc souvent,
Brave, brave,
Revenez-y donc souvent.
"Bravement."

DANS LES PRISONS DE NANTES.

Dans les prisons de Nantes (*bis*)
Il y a-t-un prisonnier,
Gai, faluron, falurette!
Il y a-t-un prisonnier,
Gai, faluron, dondé!

Personne ne va l'voir (*bis*)
Que la fille du geôlier,
Gai, faluron, falurette!
Que la fille du geôlier,
Gai, faluron, dondé!

Elle lui porte à boire, (*bis*)
A boire et à manger,
Gai, faluron, falurette!
A boire et à manger,
Gai, faluron, dondé!

Un jour il lui demande: (*bis*)
—"Belle, que dit-on de moi,
"Gai, faluron, falurette!
"Belle, que dit-on de moi?
"Gai, faluron, dondé!

—"Le bruit court dans la ville: (*bis*)
"Que demain vous mourrez,
"Gai, faluron, falurette!
"Que demain vous mourrez,
"Gai, faluron, dondé!

—"Oh! si demain je meurs, (*bis*)
"Lâchez-moi donc les pieds
"Gai, faluron, falurette!
"Lâchez-moi donc les pieds,
"Gai, faluron, dondé!

La fille encor jeunette (*bis*)
Les pieds lui a lâché!
Gai, faluron falurette!
Les pieds lui a lâché,
Gai, faluron, dondé!

Le galant fort alerte (*bis*)
Vers la mer a filé,
Gai, faluron, falurette!
Vers la mer a filé,
Gai, faluron, dondé!

De la première plonge (*bis*)
La mer a traversé,
Gai, faluron, falurette!
La mer a traversé,
Gai, faluron, dondé!

Quand il fut sur la côte, (*bis*)
Il se prit à chanter,
Gai, faluron, falurette!
Il se prit à chanter,
Gai, faluron, falurette!

"Que Dieu béniss' les filles! (*bis*)
"Surtout cell' du geôlier!
Gai, faluron, falurette!
"Surtout cell' du geôlier!
"Gai, faluron, dondé!

"Si je retourne à Nantes, (*bis*)
"Oui, je me marierai,
Gai, faluron, falurette!
"Oui, je me marierai,
"Gai, faluron, dondé!

"Je prendrai pour ma femme [*bis*]
"La fille du geôlier,
Gai, faluron, falurette!
"La fille du geôlier,
"Gai, faluron, dondé!"

MA BOULE ROULANT.

Derrièr' chez nous y a-t-un étang,
En roulant ma boule;
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Rouli, roulant,
Ma boule roulant,
En roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule.

Trois beaux canards s'en vont baignant,
En roulant ma boule;
Le fils du roi s'en va chassant,
Rouli, roulant, etc.

Le fils du roi s'en va chassant,
En roulant ma boule:
Avec son grand fusil d'argent,
Rouli, roulant, etc.

Avec son grand fusil d'argent,
En roulant, ma boule;
Visa le noir, tua le blanc,
Rouli, roulant, etc.

Visa le noir, tua le blanc,
En roulant, ma boule;
O fils du roi, tu es méchant!
Rouli, roulant, etc.

O fils du roi, tu es méchant!
En roulant, ma boule;
D'avoir tué mon canard blanc,
Rouli, roulant, etc.

D'avoir tué mon canard blanc,
En roulant, ma boule;
Par-dessous l'aile il perd son sang,
Rouli, roulant, etc.

Par-dessous l'aile il perd son sang,
En roulant ma boule;
Par les yeux lui sort' des diamants,
Rouli, roulant.

Par les yeux lui sort' des diamants,

En roulant ma boule,
Et par le bec l'or et l'argent,
Rouli, roulant, etc.

Et par le bec l'or et l'argent,
En roulant ma boule,
Toutes ses plum's s'en vont au vent,
Rouli, roulant, etc.

Toutes ses plum's s'en vont au vent,
En roulant ma boule,
Trois dam's s'en vont les ramassant,
Rouli, roulant, etc:

Trois dam's s'en vont les ramassant,
En roulant ma boule,
C'est pour en faire un lit de camp,
Rouli, roulant, etc.

C'est pour en faire un lit de camp,
En roulant ma boule,
Pour y coucher tous les passants,
Rouli, roulant, etc.

A SAINT-MALO.

AIR—*Connu*

A Saint-Malo, beau port de mer,
Trois gros navir's sont arrivés.

Nous irons sur l'eau
Nous y prom' promener
Nous irons jouer dans l'île.

Trois gros navir's sont arrivés,
Chargés d'avoin', chargés de blé.

Chargés d'avoin', chargés de blé:
Trois dam's s'en vont les marchander.

Trois dam's s'en vont les marchander.
Marchand, marchand, combien ton blé?

Marchand, marchand, combien ton blé?
Trois francs l'avoin', six francs le blé.

Trois francs l'avoin' six francs le blé.
C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié.

C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié.
Montez, mes dam's, vous le verrez.

Montez, mesdam's, vous le verrez.
Marchand, tu n'vendras pas ton blé.

Marchand, tu n'vendras pas ton blé.
—Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai.

Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai.
—A ce prix, on va s'arranger.

A LA CLAIRE FONTAINE.

CHANT NATIONAL.

A la claire fontaine,
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je me suis baigné;
Il y a longtemps que je t'aime.
Jamais je ne t'oublierai.

J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je me suis baigné,
Et c'est au pied d'un chêne
Que je m'suis reposé,
Il y a longtemps, etc

Et c'est au pied d'un chêne
Que je m'suis reposé,
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait;
Il y a longtemps, etc.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait;
Chante, rossignol, chante,
Toi qui a le cœur gai;
Il y a longtemps, etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai,

Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer.
Il y a longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer,
J'ai perdu ma maîtresse!
Sans pouvoir la trouver:
Il y a longtemps, etc.

J'ai perdu ma maîtresse,
Sans pouvoir la trouver;
Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai;
Il y a longtemps; etc.

Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai;
Je voudrais que la rose
Fut encore au rosier.
Il y a longtemps, etc.

Je voudrais que la rose
Fut encore au rosier;
Et que le rosier même
Fut dans la mer jeté.
Il y a longtemps, etc.

MARGOTTON ET SON ANE

RONDE.

Quand Margotton s'rend au moulin,
Filant sa quenouille de lin,
Ell' monte sur son âne:
Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!
Ell' monte sur son âne Martin
Pour aller au moulin.

Quand le meunier la voit venir,
De rire il ne peut se tenir:
"Attache-là ton âne,
"Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!
"Attache-là ton âne Martin
"A la port' du moulin."

Pendant que le moulin moulait
Le meunier la belle amusait;
Le loup a mangé l'âne.
Ah! l'âne! ah! l'âne ah! l'âne!
Le loup a mangé l'âne Martin
A la port' du moulin.

"J'ai douze écus dans mon gousset,
"Prends en cinq et laissé-m'en sept,
"T'achèteras un âne,
"Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!
"Tachèteras un âne Martin

"Pour venir au moulin."

Le mari la voyant venir,
De gronder ne put se tenir;
"Ce n'est pas là mon âne!
"Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!
"Ce n'est pas là mon âne Martin
"Qui t'portait au moulin."

"Mon âne avait les quat' pieds blancs,
"Et les oreill's en rabattant:
"On m'a changé mon âne!
"Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!
"On m'a changé mon âne Martin
"A ce maudit moulin."

"Le bout de sa queue était noir.
"Je suis volé, c'est clair à voir;
"Longtemps j'pleurai mon âne,
"Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!
"Longtemps j'pleurai mon âne Martin.
"Qui m'portait au moulin.

"Ne sais-tu pas, pauvre nignaud,
"Que les bêtes changent de peau?
"C'est ce qu'a fait ton âne,
"Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!
"C'est ce qu'a fait ton âne Martin
"En allant au moulin."

QUAND J'ETAIS CHEZ MON PERE

CHANT CANADIEN.

AIR:—*Connu.*

Quand j'étais chez mon père,
Petit gars pastoureau,
J'allais par la bruyère
Conduire mon troupeau.

REFRAIN.

Hiouppe, hiouppe sur la rivière
Vous ne m'entendez guère,
Hiouppe, hiouppe sur la rivière
Vous ne m'entendez pas.

J'allais par la bruyère
Conduire mon troupeau,
Quand un loup, fin compère,
Vint gober un agneau.
Hiouppe, etc.

Quand un loup fin compère,
Vint gober un agneau,
Se disant tant qu'à faire
Choisissons le plus beau.
Hiouppe, etc.

Se disant tant qu'à faire
Choisissons le plus beau
Je prendrais bien la paire,

Mais que dirait l'rusteau?
Hiouppe, etc.

Je prendrais bien la paire,
Mais que dirait l'rusteau?
C'est bien assez, j'espère,
Monsieur du Louveteau,
Hiouppe, etc.

C'est bien assez, j'espère,
Monsieur du Louveteau,
Il fallait, en bon frère,
Laisser du moins la peau.
Hiouppe, etc.

Il fallait en bon frère
Laisser du moins la peau,
Et sa cornett' légère
Pour mettre à mon chapeau
Hiouppe, etc.

Et sa cornette légère
Pour mettre à mon chapeau,
Et l'os que je préfère,
Pour faire un chalumeau.
Hiouppe, etc

Et l'os que je préfère
Pour faire un chalumeau,
Afin de nous distraire

Chaque printemps nouveau.
Hiouppe, etc.

Mais chut !...il faut vous faire
La morale en un mot:
Bergers, ne laissez guère
Le loup près de l'agneau.
Hiouppe, etc.

SUR LE COIN D'UN PONT.

Mon père a fait bâtir maison
Sur le coin, sur le coin d'un pont.
Sont trois charpentiers qui la font,
Sur le coin d'un coin,
Sur le coin d'un pont,
Ah ! le beau joli petit coin,
Que le coin d'un coin,
Que le coin d'un pont.

Sont trois charpentiers qui la font,
Sur le coin, sur le coin d'un pont;
Dont le plus jeune est mon mignon.
Sur le coin, etc.

Dont le plus jeune est mon mignon
Sur le coin, sur le coin d'un pont;
D'un saut, il mon't sur le pignon.
Sur le coin, etc.

D'un saut il monte sur le pignon.
Sur le coin, sur le coin d'un pont;
Il appelle ses compagnons,
Sur le coin, etc.

Il appelle ses compagnon
Sur le coin, sur le coin d'un pont
"J'ai-t-un paté du trois pigeons:"
Sur le coin, etc.

"J'ai-t-un paté de trois pigeons,"
Sur le coin, sur le coin d'un pont
"Assis-toi là, et le mangeons."
Sur le coin. etc.

"Assis-toi là et le mangeons."
Sur le coin, sur le coin d'un pont.
En s'asseyant il fit un bond.
Sur le coin, etc.

En s'asseyant il fit un bond
Sur le coin, sur le coin d'un pont;
Qui fit trembler mer et poissons.
Sur le coin, etc.

Qui fit trembler mer et poissons.
Sur le coin, sur le coin d'un pont;
Et les cailloux qui sont au fond.
Sur le coin, etc.

MON MOINE.

Ah! si mon moine voulait danser
Un capuchon je lui donnerai.
Danse, mon moin,' danse,
Tu n'entends pas la danse,
Tu n'entends pas, maluré lon la,
Tu n'entends pas, maluré, danser

Ah! si mon moine voulait danser
Un ceinturon je lui donnerai.
Danse, etc.

Ah! si mon moine voulait danser,
Un chapelet je lui donnerai.
Danse, etc.

Ah! si mon moine voulait danser
Un froc de bur' je lui donnerai.
Danse etc,

Ah! si mon moine voulait danser
Un beau psautier je lui donnerai.
Danse, etc.

S'il n'avait fait vœu de pauvreté
Bien d'autre chos' je lui donnerai
Danse, etc.

DEDANS PARIS

Dedans Paris y a-t-une brune } *bis*
Qui est plus belle que le jour. }
Mais elle avait une servante
Qu'aurait (*ter*) voulu
Etre aussi bell' que sa maîtresse,
Mais elle n'a pu.

Ell' s'en va chez l'apothicaire: } *bis*
"Combien vendez-vous votre fard? }
—"Nous le vendons par demi-once,
"C'est un (*ter*) écu."
—"Pesez moi-z'en un' demi-once
Voilà mon écu."

Quand vous serez pour vous farder } *bis*
Prenez ben gard' de vous mirer; }
Vous éteindrez votre chandelle
Barbouil—(*bis.*) barbouillez-vous.
Le lendemain vous serez belle
Comme le jour.

Dans son chemin elle fit rencontre
De son gentil cavalier.
"Où allez-vous, blanche coquette.
Si barbe (*bis.*) si barbouillée?
Vous avez la figur' plus noire
Que la ch'minée."

Ell' s'en va chez l'apothicaire:
Monsieur, que m'avez-vous vendu; } *bis.*
"Je vous ai vendu du cirage
Pour vos (*ter*) souliers:
Pour apprendre à une servante
De se farder.

MORT ET CONVOI DE L'INVINCIBLE MALBROUG

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra.

Il reviendra z-à Pâques
Ou à la Trinité.

La Trinité se passe,
Malbrough ne revient pas.

Madame à sa tour monte,
Si haut qu'ell' peut monter.

Elle aperçoit son page,
Tout noir habillé.

Beau page, ah! beau page,
Quell' nouvelle apportez.

Aux nouvell's que j'apporte,
Vos beaux yeux vont pleurer!

Quittez vos habits roses,
Et vos satins brochés,

Monsieur d'Malbrough est mort
Est mort et enterré.

J'lai vu porter en terre
Par quatre z-officiers.

L'un portait sa cuirasse,
L'autre son bouclier.

L'un portait son grand sabre,
L'autre ne portait rien.

A l'entour de sa tombe,
Romarins l'on planta.

Sur la plus haute branche,
Le rossignol chanta.

On vit voler son âme,
Au travers des lauriers.

Chacun mit ventre à terre,
Et puis se releva.

Pour chanter les victoires
Que Malbrough remporta.

La cérémonie faite,
Chacun s'en fut coucher.

J'en dis pas davantage,
Car en voilà z-assez.

IL ETAIT U N' BERGERE

Il était un' bergère,
Ron, ron, ron, petit patapon
Il était un' bergère
Qui gardait ses moutons,
Ron, ron,
Qui gardait ses moutons.

Elle fit un fromage,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Elle fit un fromage
Du lait de ses moutons,
Ron, ron,
Du lait de ses moutons,

Le chat qui la regarde,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Le chat qui la regarde
D'un petit air fripon,
Ron, ron,

D'un petit air fripon.

Si tu y mets la patte,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Si tu y mets la patte,
Tu auras du bâton,
Ron, ron,
Tu auras du bâton.

Il n'y mit pas la patte,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Il n'y mit pas la patte,
Il y mit le menton,
Ron, ron,
Il y mit le menton.

La bergère en colère,
Ron, ron, ron, petit patapon,
La bergère en colère
Tua son p'tit chaton,
Ron, ron,
Tua son p'tit chaton.

BRIGADIER, VOUS AVEZ RAISON.

AIR:—*Connu*

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long d'un sentier,
L'un portait la sardine blanche,

L'autre le jaune baudrier.
Le premier dit d'un ton sonore:
Le temps est beau pour la saison.
Brigadier, répondit Pandore, } *bis.*
Brigadier, vous avez raison. }

Ah! c'est un métier difficile;
Garantir la propriété,
Protéger les champs et la ville
Du vol de l'iniquité.
Pourtant l'épouse que j'adore
Repose seule à la maison.
Brigadier, etc.

La gloire, c'est une couronne
Faite de rose et de laurier;
J'ai servi Vénus et Bellone,
Je suis époux et brigadier;
Mais je poursuis ce météore
Qui, vers Colchos, guida Jason.
Brigadier, etc.

Phébus au bout de sa carrière,
Put encor les apercevoir;
Le brigadier, de sa voix fière,
Réveillait les échos du soir.
Vois, dit-il, le soleil qui dore
Ces verts côteaux à l'horizon.
Brigadier, etc.

Puis ils cheminèrent en silence;
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence.
Le birgadier ne parlait pas;
Mais quand parut la pâle aurore,
On entendit un vague son:
Brigadier, répondit Pandore, } *bis.*
Brigadier, vous avez raison.

LE CANADIEN EXILE.

Un Canadien errant
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Un jour, triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif
Il adressait ces mots:

"Si tu vois mon pays,
"Mon pays malheureux,
"Va dire à mes amis
"Que je me souviens d'eux

"Pour jamais séparé
"Des amis de mon cœur,
"Hélas! oui, je mourrai,

"Je mourrai de douleur.

"Plongé dans les malheurs,
"Loin de mes chers parents,
"Je passe dans les pleurs
"D'infortunés moments."

A. GERIM-LAJOIE.

LES BOSSUS.

Depuis longtemps je me suis aperçu
De l'agrément qu'on a d'être bossu.
Polichinelle, en tous lieux si connu,
Toujours chéri, partout si bien venu,
Qu'en eût-on dit s'il n'eût été bossu?

Loin qu'une bosse soit un embarras,
De ce paquet on fait un fort grand cas.
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et ses épaules sont plus chaudement.

Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et beaucoup d'agrément.
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté,
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
J'aurais rempli mon palais de bossus.

On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour
De montrer leur éminence à ma cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal
J'aurais fait mettre un Esope en métal,
Et, par mon ordre, un de mes substituts
Aurait gravé près de ses attributs:
Vive la bosse et vivent les bossus!

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout
Qu'avec la bosse on peut passer partout;
Qu'un homme soit fantasque ou bourru,
Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu:
Il est charmant, pourvu qu'il soit bossu.

—Faite par un bossu, neveu de Santeul.

COMPLAINTE DU JUIF-ERRANT.

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant,
Que la grande misère
Du pauvre Juif-Errant?
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux!

Un jour, près de la ville
De Bruxelles en Brabant,

Des bourgeois fort dociles
L'accostèr' en passant.
Jamais ils n'avaient vu
Un homme si barbu.

Son habit, tout difforme
Et très mal arrangé,
Leur fit croir' que cet homme
Etait fort étranger,
Portant, comme ouvrier,
D'vant lui un tablier.

n lui dit:—Bonjour maître,
e grâce, accordez nous
La satisfaction d'être
Un moment avec vous;
Ne nous refusez pas;
Tardez un peu vos pas.

—Messieurs, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur:
Jamais je ne m'arrête,
Ni ici, ni ailleurs;
Par beau ou mauvais temps,
Je marche incessamment.

—Entrez dans cette auberge,
Vénérable vieillard,
D'un pot de bière fraîche
Vous prendrez votre part;

Nous vous régalerons
Le mieux que nous pourrons.

—J'accepterais de boire
Deux coups avecque vous;
Mais je ne puis m'asseoir,
Je dois rester debout.
Je suis en vérité,
Confus de vos bontés.

—Ah! de savoir votre âge
Nous serions bien curieux;
A voir votre visage
Vous paraissez fort vieux;
Vous avez bien cent ans;
Vous montrez bien autant.

—La vieillesse me gène,
J'ai bien dix-huit cents ans.
Chose sûre et certaine,
Je passe encor douze ans;
J'avais douze ans passés,
Quand Jésus-Christ est né.

—N'êtes-vous point cet homme
De qui l'on parle tant?
Que l'Ecriture nomme
Isaac, le Juif-Errant?
De grâce, dites-nous
Si c'est sûrement vous?

—Isaac Laquedem
Pour nom me fut donné;
Né à Jérusalem,
Ville bien renommée.
Oui, c'est moi, mes enfants,
Qui suis le Juif-Errant.

Juste ciel! que ma ronde
Est pénible pour moi!
Je fais le tour du monde
Pour la cinquième fois.
Chacun meurt à son tour,
Et moi, je vis toujours.

Je traverse les mers,
Les rivièr's, les ruisseaux.
Les forêts, les déserts,
Les montagn's les côteaux,
Les plaines, les vallons,
Tous chemins me sont bons.

J'ai vu dedans l'Europe,
Ainsi que dans l'Asie,
Des bataill's et des chocs
Qui coûtaient bien des vies;
Je les ai traversés
Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,

C'est une vérité,
Ainsi que dans l'Afrique,
Grande mortalité;
La mort ne me peut rien,
Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource
En maison ni en bien;
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen;
En tous lieux, en tous temps,
J'en ai toujours autant.

Nous pensions comme un songe
Le récit de vos maux;
Nous traitions de mensonge
Tous vos plus grands travaux:
Aujourd'hui nous voyons
Que nous nous méprenions.

Vous êtiez donc coupable
De quelque grand péché
Pour que Dieu tout aimable
Vous ait tant affligé?
Dites-nous l'occasion
De cette punition.

—C'est ma cruelle audace
Qui causa mon malheur;
Si mon crime s'efface,
J'aurai bien du bonheur:

J'ai traité mon Sauveur
Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire
Jésus portait sa croix;
Il me dit, débonnaire,
Passant devant chez moi:
"Veux-tu bien, mon ami,
Que je repose ici?"

Moi, brutal et rebelle,
Je lui dis sans raison:
"Ote-toi, criminel,
De devant ma maison:
Avance et marche donc,
Car tu me fais affront."

Jesus, la bonté même,
Me dit en soupirant:
"Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans:
Le dernier jugement
Finira ton tourment."

De chez moi à l'heur' même
Je sortis bien chagrin;
Avec douleur extrême
Je me mis en chemin,
De ce jour-là je suis
En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse,
Adieu, la compagnie;
Grâce à vos politesses,
Je vous en remercie:
Je suis trop tourmenté
Quand je suis arrêté.

LA GAMELLE PATRIOTIQUE.

Savez-vous pourquoi, mes amis
Nous sommes tous si réjouis?
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon.
Mangeons à la gamelle:
Vive le son!
Vive le son!
Mangeons à la gamelle:
Vive le son!
Du chaudron.

Nous faisons fi des bons repas:
On y veut rire, on ne peut pas.
Le mets le plus friand
Dans un vase brillant,
Ne vaut pas la gamelle:
Vive le son; etc.

Point de froideur, point de hauteur,

L'aménité fait le bonheur;
Non, sans fraternité,
Il n'est point de gaieté.
Mangeons à la gamelle:
Vive le son, etc.

Vous qui baillez dans vos palais
Où le plaisir n'entra jamais,
Pour vivre sans souci,
Il faut venir ici
Manger à la gamelle,
Vive le son, etc.

On s'affaiblit dans le repos;
Quand on travaille, on est dispos.
Que nous sert un grand cœur,
Sans la mâle vigueur
Qu'on gagne à la gamelle?
Vive le son, etc.

Savez-vous pourquoi les Romains
Ont subjugué tous les humains?
Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle,
Vive le son, etc.

Bientôt les brigands couronnés,
Mourant de faim, proscrits, bernés,
Vont envier l'état

Du plus brave soldat
Qui mange à la gamelle,
Vive le son etc.

Ces Carthaginois si lurons,
A Capoue ont fait les capons;
S'ils ont été vaincus
C'est qu'ils ne daignaient plus
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ah! s'ils avaient le sens commun,
Tous les peuples n'en feraient qu'un
Loin de s'entr'égorger,
Ils viendraient tous manger
A la même gamelle.
Vive le son, etc.

Amis, terminons ces couplets
Par le serment des bons Français;
Jurons tous, mes amis,
D'être toujours unis:
Vive la république!
Vive le son!
Vive le son!
Vive la république!
Vive le son!
Du canon!

LE PAYS.

AIR:—*Les louis d'or.*

Pourquoi quitter notre patrie,
Canadiens, pour un ciel meilleur?
Pourquoi passer toute la vie
A courir après le bonheur?
Eh! quoi, serait elle maudite
La terre de notre berceau?
Ne pourrions-nous que par la fuite
Cesser d'y trouver un tombeau?
L'illusion de l'espérance
Nous séduit tous, ô mes amis,
Mais bonheur, plaisir, abondance,
Tout cela se trouve au pays.

J'ai versé des larmes amères,
En voyant sur tous les chemins
Nos enfants, nos amis, nos frères
Partir en tristes pélerins.
Et nous, si quelqu'un vient nous dire:
"Le vrai bonheur est aux Etats."
Oh! ne nous laissons pas séduire,
Non, le bonheur n'est pas là-bas,
Dans le désert, c'est le mirage
Qui séduit les yeux éblouis:
Fuyons cette menteuse image,
Le vrai bonheur est au pays.

J'ai vu sur nos belles montagnes
Des habitants venus d'ailleurs;
J'ai vu nos fertiles campagnes
Enrichir des colons meilleurs.
Tandis que notre cœur de glace
Va chercher un climat plus doux,
Un autre pays prend la place
Et recueille ses fruits pour nous.
Je suis jaloux quand je contemple
Ses coffres, ses greniers remplis;
Mais il vient nous donner l'exemple,
Et nous faire aimer le pays.

Amis, mettons-nous à l'ouvrage,
Le travail donne les trésors,
Et qu'un intelligent courage
Vienne soutenir nos efforts.
Quand on la cultive et qu'on l'aime,
La terre de nos Canadas,
Elle est d'une richesse extrême,
Et ses flancs ne s'épuisent pas.
Elle nous rend avec usure
Tous les biens qui lui sont commis,
Mais souvent elle les mesure
A notre amour pour le pays.

Voyez, qu'il est beau le rivage
Auquel on nous fait dire adieu!
Ailleurs, point de plus belle plage,

Ailleurs, point de ciel aussi bleu.
Aimons notre pays d'enfance,
Restons attachés à son sein.
Le souvenir et l'espérance
Ici se tiennent par la main.
Vivons ou vécurent nos pères,
Comme eux soyons toujours unis,
Et préparons des jours prospères
A nos enfants dans le pays.

L'ABBE. F. MARTINEAU.

LE VIEUX BRACONNIER

AIR:—*Connu*

Dans le pays l'on m'appelle
Pierre, le vieux braconnier.
J'étais, on se le rappelle,
La terreur du beau gibier.
Mais depuis qu'une couronne
De cheveux blancs me coiffa,
Je braconne, je braconne, } *bis.*
Un lapin par-ci, par-là. }

J'étais un buveur terrible.
Et le vin blanc, rouge ou noir,
Descendait comme en un crible
Dans mon vaste réservoir.
Je buvais plus que personne;
Maintenant ce n'est plus ça!

Je braconne, je braconne,
Quelques coups par ci par-là. } *bis.*

La fortune avec sa roue,
Me fuyait de plus en plus:
Je ne comptais, je l'avoue,
Pas plus d'amis que d'écus.
A présent que ma main sonne
Quelque argent qu'on me légua,
Je braconne, je braconne,
Un ami par-ci, par-là. } *bis.*

J'ai pitié de la souffrance,
Car j'ai souffert bien souvent;
Le pauvre vit d'espérance,
Mais il faut du pain pourtant.
Quelquefois j'ai fait l'aumône,
Béni soit qui m'aidera!
Je braconne, je braconne,
Quelques sous par-ci, par-là. } *bis.*

Maintenant la chose est claire,
Mon voyage est terminé.
Mais, on dirait que sur terre
Le bon Dieu m'ait oublié.
En attendant qu'il me donne
L'ordre qui trop tôt viendra,
Je braconne, je braconne
Quelques jours par-ci, par-là } *bis.*

LA PRIERE DU CHATELAIN.

AIR:—*Quand je veux chasser la tristesse*

Déjà le vent du soir soupire
Dans les vieux débris de la tour;
Déjà le flot du lac expire.
En murmurant la fin du jour;
Mais on dirait qu'à la rivière
L'écho redit un chant lointain.
Ecoutez bien, c'est la prière
Du châtelain.

Le pâtre, sur sa mandoline,
Module ses refrais d'espoir;
L'airain sacré de la colline
Annonce l'angelus du soir;
Tandis qu'on prie à la chaumière,
Au loin résonne un chant lointain.
Ecoutez bien, etc.

Là-bas, il est dans la vallée,
Au bois où souffle le zéphir;
Il prie au pied d'un mausolée,
Tombe chère à son souvenir.
Sa voix se mêle avec mystère
Aux chansons du hameau voisin.
Ecoutez bien, etc.

MON AME A DIEU, MON COEUR A TOI.

La voile est à la grande hune,
Disait un Breton à genoux,
Je pars pour chercher la fortune,
Qui ne veut pas venir à nous.
Je revieudrai bientôt, j'espère,
Sèche tes yeux, prie, attends-moi,
En te quittant, ma bonne mère,
Mon âme à Dieu (*bis*,) mon cœur à toi.

Pour rendre le sort favorable,
Chantaient les marins à loisir,
Il faut vendre son âme au diable,
Et livrer son cœur au plaisir.
Mais lui, songeant à sa chaumière,
Pleine de tendresse et pleine de foi,
Il répétait, ma bonne mère,
Mon âme à Dieu, (*bis*) mon cœur à toi.

Errant de rivage en rivage,
Enfin il amasse un trésor,
Et puis il retourne au village,
C'est pour sa mère tout son or,
Mais il lit ces mots sur la pierre;
Je pars aussi, mon fils, plains-moi;
Mais dans le ciel comme sur la terre,
Mon âme à Dieu, (*bis*) mon cœur à toi

Oui dans le ciel: comme sur la terre,
Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à toi.

AVE MARIA.

Ave, Maria!
Car voici l'heure sainte;
La cloche tinte:
Ave Maria?

Tous les petits anges
Au front radieux
Chantent vos louanges,
O Reine des Cieux!
Ave, Maria! etc.

Tout dort sous votre aile
L'enfant au berceau,
La pauvre hirondelle,
Dans son nid d'oiseau.
Ave, Maria! etc.

Vous êtes la voile
Du pauvre marin;
Vous êtes l'étoile
Du bon pélerin.
Ave, Maria! etc.

Vous êtes servante
Des pauvres blessés:
Vous êtes l'amante
Des cœurs délaissés,
Ave, Maria! etc.

Votre nom si tendre
Sur un front mortel
Fait toujours descendre
La beauté du ciel.
Ave, Maria! etc.

Aussi les Maries,
En chœurs gracieux,
A vous réunies,
Montent vers les cieux.
Ave, Maria! etc.

Mais le jour s'en va;
De la cloche qui tinte
Finit la plainte:
Ave, Maria!

G. Lemoine.

LE SOLDAT ET LE BERGER.

AIR:—*Connu.*

—Vois-tu cette troupe guerrière
Déployer ses nobles drapeaux?
Berger, laisse-là ta chaumière.
Et ta houlette et tes troupeaux.
Parmi les fils de la victoire
Viens briller d'un noble éclat;
Quitte le repos pour la gloire.
Fais-toi soldat, fais-toi (*bis*) soldat.

—Soldat, vois-tu ces eaux dociles
Suivre la pente du côteau?
C'est l'image des jours tranquilles
Qui s'écoulent dans ce hameau.
Tes lauriers arrosés de larmes
N'offrent qu'un bonheur passager;
Le nôtre est pur, quitte tes armes,
Fais-toi berger, fais-toi (*bis*) berger.

—Quoi, moi, déserter la carrière
Que Mars ouvre à ses favoris,
M'ensevelir dans la poussière
Couvert d'opprobre et de mépris!
Lorsqu'à mon bras le ciel confie
L'intérêt sacré de l'état:
Mon sang est tout à ma patrie,
Je suis soldat, je suis (*bis*) soldat.

—Des vrais amis l'heureux modèle
En tous lieux mon chien suit mes pas;
Guidé par ce gardien fidèle
Mes agneaux ne s'écartent pas.
Ma cabane échappe au tonnerre
Qui met les trônes en danger;
Des rois, que me fait le colère?
Je suis berger, je suis (*bis*) berger.

—Aux fiers accents de la trompette
Tressaille mon cœur généreux,
—Aux doux accents de la musette
Palpite mon cœur amoureux.
—Adieu, berger, l'honneur m'appelle,
J'entends le signal du combat.
—Voici venir ma pastourelle,
Adieu, soldat, adieu (*bis*), soldat.

LE PETIT MOUSSE NOIR.

AIR:—*Mon enfant, tu voudrais comprendre.*

Sur le grand mât d'une corvette
Un petit mousse noir chantait,
Disant d'une voix inquiète
Ces mots que la brise emportait:
Ah! qui me rendra le sourire
De ma mère m'ouvrant ses bras?

Filez, filez, ô mon navire:
Car le bonheur m'attend là-bas.

Quand je partis, ma bonne mère
Me dit: "Tu vas sous d'autres cieux,
De nos savanes la chaumière
Va disparaître de tes yeux;
Pauvre enfant, si tu savais lire,
Je t'écrirais souvent, hélas!
Filez, filez, ô mon navire:
Car le bonheur m'attend là-bas.

On te dira dans le voyage
Que pour l'esclave est le mépris;
On te dira que ton visage
Est aussi sombre que les nuits;
Sans écouter, laisse-les dire;
Ton âme est blanche, eux n'en ont pas.
Filez, filez, ô mon navire:
Car le bonheur m'attend là-bas.

Ainsi chantait sur la misaine
Le petit mousse de tribord;
Quand tout à coup le capitaine
Lui dit, en lui montrant le port:
"Va, mon enfant, loin du corsaire,
Sois libre, et fuis des cœurs ingrats.
Tu vas revoir ta pauvre mère
Et le bonheur est dans ses bras."

MARC CONSTANTIN.

ADIEUX DE MARIE STUART.

Musique de B. Wilhem.

Adieu, charmant pays de France,
Qui je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir!

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde le souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!
Adieu, etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
Je ceignis les lys éclatants;
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Ecossais;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur les Français.
Adieu, etc.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours.
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi!
J'ai cru voir dans un songe horrible
Un échafaud dressé pour moi!
Adieu, etc.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux:
Et la nuit de son voile humide
Dérobe tes bords à mes yeux.
Adieu, etc.

LA VENGEANCE CORSE.

Guidé, la nuit par ma pâle lumière.
Un étranger à ma porte frappa;
Je l'accueillis dans ma pauvre chaumière,
Le croirais-tu, mon fils, il me trompa!
Tu sais combien j'aimais ta sœur, Marie?

Pour elle, hélas! je ne puis que pleurer
De la ravir le lâche eut l'infamie.
Mais tu reviens, enfant, pour la venger:
Va droit à lui,
Courage, audace,
Point de merci;
Attaque en face.
Va ne crains rien;
Songe à ta sœur,
Ajuste bien
Et frappe au cœur!

Toi qui servis pendant longtemps la France,
Tu sais, mon fils, tout le prix de l'honneur;
Oui, j'en suis sûr, de venger cette offense
Impatient, tu sens battre ton cœur.
Sur le terrain, où la mort vous rassemble,
Va, mon enfant, sois ferme et courageux,
Par la pensée, ô fils, soyons ensemble,
Car pour combattre, hélas! je suis trop vieux.
Va droit à lui, etc.

Vois ce rocher, c'est là qu'est sa demeure;
La nuit, de l'aigle il partage le sort.
C'est là que doit sonner sa dernière heure;
C'est là, mon fils, qu'il doit trôuver la mort.
Oh! le beau jour que celui qui se lève!
Jour de vengeance! enfin, je suis heureux.
Que ce combat soit sans merci, ni trêve!
Pars mon enfant, pour toi je fais des vœux.
Va droit à lui, etc.

LE PETIT AVEUGLE.

J'étais un p'tit aveugle, et n'avais pas quinze ans,
Mon vieux père était mort, ô trop tristes moments!
Ma mère aussi bientôt me quitta sur la terre,
Pour aller, me dit-on, dormir au cimetière.
Un sac, un bâton,
Un chien nourrisson,

C'était là tout mon bien.
Le sac sur le bras,
Je pars au p'tit pas
Sur le bord du chemin.
Adieu, la chaumière,
Ah! ah! ah!
Tombeau de ma mère,
Ah! ah! ah!
Conduis mes pas, mon petit chien,
Mon seul ami, quand tout me quitte
Je ne vois pas; toi, tu vois bien:
Petit, regarde et va moins vite.

J'allais tout chancelant, suivant mon p'tit ami,
Et tenant à la main le cordon si chéri:
J'allais clopin-clopan sur la route trop dure;
Mes deux pieds étaient nus, mon front sans couverture.
Je tendais tremblant
Mes mains au passant,
Pour mendier mon pain.
"Donnez-moi, messieurs;
"Je suis malheureux;
"Je vais mourir de faim."
Loin de ma chaumière,
Ah! ah! ah!
Toi, dans ma misère,
Ah! ah! ah!

Conduis mes pas, mon petit chien,
Mon seul ami, quand tout me quitte
Je ne vois pas, toi tu vois bien.
Petit, regarde, et va moins vite,

Je frappai très souvent le seuil des grands seigneurs;
Mais, en voyant mes maux ils ont ri de mes pleurs.
Que leurs cœurs étaient dûrs! Ils n'ont pas eu de mère
Ceux qui du p'tit aveugl' méprisent la misère.
Ils disaient furieux:
Va-t-en, petit gueux;
"Nous n'avons rien pour toi."
Puis prenant mon bras,
Me m'naient à grands pas
Sur le chemin du roi.
Loin de ma chaumière,
Ah! ah! ah!
Toi dans ma misère,
Ah! ah! ah!
Conduis mes pas, mon petit chien,
Mon seul ami quand tout me quitte,
Je ne vois pas; toi tu vois bien:
Petit, regarde et va moins vite.

Quand la pauvre bergère, épanchant dans mon cœur

Des paroles d'esprit, des mots pleins de
douceur,
Et que sa douce main me donnait en si-
lence
Ce qu'un chrétien réserve à la pauvre in-
digence;
J'offrais à mon chien
Moitié de mon bien,
Le reste était pour moi.
Pendant le repas,
Je m'disais tout bas,
Non sans un grand émoi
"Vive la chaumière,
Ah! ah! ah!
"Où vécut ma mère!
Ah! ah! ah!

Conduis mes pas, mon petit chien,
Mon seul ami, quand tout me quitte
Je ne vois pas, toi tu vois bien,
Petit, regarde et va moins vite.

Je trottai bien longtemps, toujours ver-
sant des pleurs,
Sur la route inconnue, où tous cueillaient
des fleurs,
Et voilà que soudain la triste maladie
Enlève à mon p'tit chien le reste de sa vie.
Viens à mon secours,
Maître de mes jours!

Je suis seul en ce lieu;
En perdant mon chien,
Je perds tout mon bien.
A la grâce de Dieu!
Loin de ma chaumière!
Ah! ah! ah!
Et mourir sans mère!
Ah! ah! ah!

Quoi! tu me laisses, mon petit chien!
Ah, quel malheur, ah, tout me quitte.
Seul ici bas tu m'aimais bien:
Que ne suis-je encor à ta suite.

LA CROIX DE MA MERE.

AIR:—*Un jour pur etc.*

Celle qui ma donné la vie
Est dans les champs des noirs cyprès,
Sous la froide pierre endormie,
Pour ne se réveiller jamais.
Dans ce lieu sombre et solitaire,
Tous les jours je verse des pleurs;
Au pied de la croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs.

Dans mon pieux pélérinage,
Je crois entendre autour de moi

Sa voix, à travers un nuage,
Qui me dit: "Je veille sur toi."
Et comme un baume salutaire,
Ces mots apaisant mes douleurs,
Au pied de la croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs.

Sur la terre, pauvre orpheline,
Je ne savais plus que pleurer;
Mais vers la croix je m'achemine
Et sa voix me dit d'espérer,
Je m'agenouille, et sur la pierre
Où seront un jour nos deux cœurs!
Au pied de la croix de ma mère,
Je prie et je sème des fleurs.

LA PRIERE D'UNE ORPHELINE.

AIR:—*De la pauvre Isabelle.*

J'entends dans nos montagnes
Le son du chalumeau,
Et déjà mes compagnes
S'assemblent sous l'ormeau.
Auprès de ma chaumière,
Seule je vais errer:
Las! qui n'a plus de mère,
Ne songe qu'à pleurer.

Le chagrin, dès l'enfance,
M'environne toujours;

Mon père, loin de France
Vit terminer ses jours.
Auprès de ma chaumière,
Seule je vais errer:
Car sans lui, sans ma mère
Je n'ai plus qu'à pleurer.

Je ne trouve de guides
Que dans mon souvenir.
Des cieux où tu résides,
Daigne encor me bénir,
Auprès de ma chaumière
Où tu me vois errer,
Veille sur moi, ma mère,
Toi que j'aime à pleurer.

BARCAROLLE DE LA MUETTE.

AIR:—*Connu.*

Amis, la matinée est belle;
Sur le rivage assemblez-vous,
Montez gaiement votre nacelle,
Et des vents bravez le courroux.
Conduis ta barque avec prudence,
Pêcheur, parle bas,
Jette tes filets en silence,
Pêcheur, parle bas;
Le roi des mers ne t'échappera pas (*bis*)

L'heure viendra, sachons l'attendre,
Plus tard, nous saurons la saisir,
Le courage fait entreprendre,
Mais l'adresse fait réussir.
Conduis, etc.

Pêcheur, sur la mer orageuse,
Brave la mort, va, ne crains rien;
Pour une action périlleuse,
Vogue sans peur, en vrai marin.
Conduis, etc.

Ne redoute pas la balaine,
Le temps est calme, il faut partir,
Tente une conquête incertaine,
Le brave craint-il de mourir;
Conduis, etc.

LES SAPINS.

J'allais cueillir des fleurs dans la vallée,
Insouciant comme un papillon bleu,
A l'âge où l'âme à peine révélée
Le cherche encore et ne rien de Dieu.
Je composais avec amour ma gerbe,
Quand, au détour du côteau, l'aspect noir
Des sapins verts couvrant un sol sans herbe
Me fit prier ainsi sans le savoir:

Dieu d'harmonie et de beauté,
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité.

Le sapin brave et l'hiver et l'orage
Chaque printemps lui fait un éventail;
Droite est sa flèche et vibrant son feuillage,
L'art grec s'y mêle au gothique travail:
Les blancs piliers, un souffle les balance
Sans plus d'efforts que les simples roseaux;
Chœur végétal, symphonie, orgue immense
Qui darde au ciel d'innombrables tuyaux
Dieu d'harmonie, etc

Les bûcherons dont la hache est sonore,
Sapin géant, coupent tes bois légers
Qui porteront du couchant à l'aurore
Hommes, bestiaux et produits échangés,
De ta résine on enduira tes planches;
Tu doubleras les caps sombres sans peur,
Tantôt voguant au gré des voiles blanches,
Tantôt poussé par l'ardente vapeur.
Dieu d'hamonie, etc.

L'archet de Dieu règle votre cadence,
Musiciens rythmés par l'aquilon:
Un jour, des bals vous mènerez la danse
De l'orme agreste au splendide salon.
Vous traduirez des accents dont la flamme
Cherche des cœurs l'invisible chemin;
Aux violons vous donnerez une âme
Et vibrerez sous un archet humain.
Dieu d'harmonie, etc.

Heureux sapins! vos solives légères
Font les châlets, construisent les hameaux:
Dans vos taillis se couchent les bergères,
Et les buveurs dorment sous vos rameaux.
L'humanité par vos soins est servie,
Bois familiers, dans sa joie et son deuil;
Dans un berceau vous accueillez sa vie,
Et vous clouez ses morts dans le cercueil.
Dieu d'harmonie, etc.

Arbres divins, respectés des tempêtes,
Vous inspirez le calme et ses douceurs,
Qu'aime la foule aux vers de ses poètes,
Et qu'Apollon enseignait aux neufs sœurs.
Quand, au hasard, la sagesse infinie
Eclaire un front, c'est à l'ombre des bois!

Reviens, Orphée, y rêver l'harmonie!
Viens, ô Lycurgue, y méditer des lois!
Dieu d'harmonie, etc.

PIERRE DUPONT.

L'ANGE DE LA PITIE.

Sur la cité brille un soleil de fête;
C'est un beau jour que chacun veut saisir.
De toutes parts la foule satisfaite
Court empressée où l'attend le plaisir.
Seule une femme, à la fois veuve et mère
Les yeux en pleurs, le front humilié,
Demande à tous pitié pour sa misère:
N'est-il, hélas! n'est-il plus de pitié?

Sa force enfin s'épuise et l'abandonne:
Elle chancelle et se traîne au saint lieu;
Puis, à genoux devant une madone,
Offrant son fils à la mère de Dieu,
Elle s'écrie: Oh! soyez secourable
A ce roseau par l'orage plié;
Vous dont le fils naquit dans une étable
De mon enfant prenez, prenez pitié.

Mais, ô prodige! il semble que la toile
A palpité, que la Vierge a souri,

Et que Jésus, jouant avec son voile,
Jette à la veuve un regard attendri.
Elle se lève, emportant l'espérance:
De tout bonheur n'est-ce pas la moitié?
A sa demeure un ange la devance,
L'ange qu'au ciel on nomme la Pitié.

AUGUSTE BRESSIER.

SOUVENIRS D'UN VIEUX MILITAIRE.

Te souviens-tu, disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain
Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine,
Tu détournas un sabre de mon sein?
Sôus les drapeaux d'une mère chérie,
Tous deux nous avons combattu;
Je m'en souviens, car je te dois la vie:
Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu,

Te souviens-tu, de ces jours trop rapides
Où le Français acquit tant de renom?
Te souviens-tu que sur les Pyramides
Chacun de nous osa graver son nom?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde
On vit flotter, après l'avoir vaincu,
Notre étendard sur le berceau du monde?
Dis-mois, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu

Te souviens-tu que les preux d'Italie
Ont vainement combattu contre nous?
Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
Devant nos chefs ont plié les genoux?
Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne
Nos bataillons, arrivant impromptu,
En quatre jours ont fait une campagne:
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu de ces plaines glacées
Où le Français, abordant en vainqueur,
Vit sur son front les neiges amassées
Glacer son corps sans refroidir son cœur?
Souvent alors au milieu des alarmes,
Nos pleurs coulaient, mais notre œil abattu
Brillait encor lorsqu'on volait aux armes:
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie
Vivante encor descendit au cercueil,
Et que l'on vit dans Lutèce flétrie
Des étrangers marcher avec orgueil?
Grave en ton cœur ce jour pour le maudire
Et qu'un Bellone un jour aura paru,
Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu... Mais ici ma voix tremble
Car je n'ai plus de noble souvenir;
Viens-t-en, l'ami, nous pleurerons ensemble,
En attendant un meilleur avenir.
Mais si la mort, planant sur ma chaumière,
Me rappelait au repos qui m'est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière
En me disant: "Soldat, t'en souviens-tu?"

EMILE DEBRAUX.

LES GIRONDINS.

Par la voix du canon d'alarme,
La France appelle ses enfants!
Allons, dit le soldat: Aux armes!
C'est ma mère, je la défends
Mourir pour la patrie, (*bis.*)
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie. (*bis,*)

Nous, amis, qui, loin des batailles.
Succombons dans l'obscurité,
Vouons, du moins, nos funérailles
A la France, à la liberté!
Mourir, etc.

Frères, pour une cause sainte,
Quand chacun de nous est martyr,

Ne proférons pas une plainte,
La France un jour doit nous bénir.
Mourir, etc.

Du Créateur de la nature
Bénissons encor la bonté;
Nous plaindre serait une injure:
Nous mourons pour la liberté.
Mourir, etc.

A. Dumas et Aug. Maquet.

LA MARSEILLAISE.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé (*bis*).
Entendez-vous dans nos campagnes
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans vos bras,
Egorger vos fils et vos compagnes!
Aux armes! citoyens, formez vos bataillons;
Marchons (*bis.*) qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de roi conjurés?

Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés? (*bis*)
Français, pour nous, ah! quel outrage,
Quels transports il doit exciter?
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage!
Aux armes! citoyens, formez vos bataillons;
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve no sillons.

Quoi! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers!
Quoi! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers? (*bis.*)
Grand Dieu! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploiraient!
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinés!
Aux armes, citoyens, formez vos bataillons:
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis!
Tremblez! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix! (*bis.*)
Tout est soldat pour vous combattre
S'ils tombent nos jeunes héros,

La France en produit de nouveaux,
Comme vous tout prêts à se battre.
Aux armes! citoyens, formez vos bataillons;
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups;
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous. (*bis.*)
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leurs mères!
Aux armes! citoyens, formez vos bataillons;
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Nous entrons dans la carrière
Quand nos aînés ne seront plus;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus. (*bis.*)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.

Aux armes! citoyens, formez vos bataillons;
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs,
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs! (*bis*)
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents!
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire!
Aux armes! citoyens, formez vos bataillons;
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons!

ROUGET DE LISLE.

SOUVENIR DE NAPOLEON.

AIR :—*De la Marseillaise.*

Enfants de la même patrie,
Pour nous enfin luit un beau jour :
A cette terre si chérie
Nous payons un tribut d'amour. [*bis.*]

Au bord d'une terre étrangère
Quel spectacle frappe mes yeux !
L'amitié qui descend des cieux
Embellit ce jour sur la terre !
Napoléon, la France ! unissons ces grands noms ;
Chantons ; sois immortel, héros que nous pleurons !

O toi dont le vaste génie
Etonna, vainquit tes rivaux,
Permets que ton ombre chérie
Vienne planer sur nos travaux. [*bis*]
Reconnais dans cette assemblée,
Plus d'un fidèle serviteur
Dont ton nom fait battre le cœur,
Fidèle à l'enseigne sacrée.
Napoléon, la France ! unissons ces grands noms ;
Chantons : sois immortel, héros que nous pleurons !

Douce amitié, fille adorée,
Viens nous embrasser de tes feux,
Fais que sous ton aile sacrée,
Ce jour donne des fruits heureux [*bis*]
Loin de notre France chérie
Ne formons qu'un peuple d'amis :
Lorsque nous sommes réunis
Nous retrouvons notre patrie

Napoléon, la France! unissons ces grands noms;
Chantons: sois immortel, héros que nous pleurons!

L'homme, l'honneur de notre race,
Chef de la grande nation,
Dans son grand cœur eut une place
Pour la plus noble passion. [*bis.*]
Montebello, dont la grande âme
Aima sans craindre le héros,
Ah! viens animer nos travaux.
Disons, pleins d'un douce flamme:
Napoléon, la France! unissons ces grands noms;
Chantons: sois immortel, héros que nous pleurons!

Errants sur un lointain rivage,
Rallions-nous à ce grand nom.
Français, prenons pour patronage
L'égide de Napoléon. [*bis*]
Ne formons qu'un peuple de frères,
Puisque nous sommes ses enfants;
Faisons retentir dans nos chants,
Amis, sur les deux hémisphères:
Napoléon, la France! unissons ces grands noms;
Chantons: sois immortel, héros que nous pleurons!

Pour flétrir ton grand caractère,
L'envie excita ses serpents:
Hatzfeld et le fonctionnaire
Te vengeront dans tous les temps. [*bis*]
Nous sommes loin de ton génie,
Mais pour imiter tes bienfaits
Allons au-devant des souhaits
Des exilés de la patrie.
Napoléon, la France! unissons ces grands noms;
Chantons: sois immortel, héros que nous pleurons!

HYMNE AUX MARTYRS DE 1837-38.

O Canada, terre chérie,
Tu penches ton front soucieux!
N'es-tu pas toujours la patrie
Des héros, des nobles aieux!
Peuple intrépide et magnanime,
Qui sus garder ta liberté,
Qu'un doux souvenir te ranime,
Tu fus vaincu, jamais dompté!
Des temps les plus fameux levons les voiles sombres,
Vos bourreaux sont flétris d'opprobres éternels!
Honneur, amour et gloire à vos illustres ombres,
Fils de la liberté, vous serez immortels.

Soudain s'élève un cri de guerre,
Les fils du peuple des trois jours
Font trembler ceux-là qui naguère
Nous croyaient déchus pour toujours,
Vous êtes morts dans le carnage,
Vaillant Perreault, brave Chénier,
Vous étiez dignes d'un autre âge,
O Cardinal, O Lorimier,
Des temps, etc.

D'une larme donnons la gloire
Aux martyrs de la liberté,
Ils ont conquis dans notre histoire
L'amour de la postérité,
De ces héros, dans la détresse,
Gardons un pieux souvenir?
Et quand le lion nous caresse,
Frères, songeons à l'avenir?
Des temps, etc.

Au Canada, notre patrie,
Jurons amour, fidélité,
Que d'une voix chacun s'écrie;
"Vive la paix, la liberté!"
Mais si quelqu'ennemi vorace
Voulait un jour nous outrager,
Français, sans crainte de sa race,
Ne saurions-nous nous protéger?
Des temps, etc.

De ce despote sanguinaire
Qu'un jour tu vomis, Albion !
De Colborne es-tu solidaire?
A-t-il flétri ta nation?
L'excès de ses vœux sacrilèges
Ebranla ton autorité !
Mais Albion, tu te protèges
En protégeant la liberté !
Des temps, etc.

Tu n'es point né pour l'esclavage
Dieu seul est ton maître ici-bas !
Ta liberté, c'est ton ouvrage
Oh mon pays, ne l'oublie pas !
Descendants de plus d'une race,
Puisque Dieu nous a réunis,
Que la haine entre nous s'efface,
Efforçons-nous de vivre unis !
Des temps, etc.

M. FISSIAULT

LE DRAPEAU DE CARILLON

O Carillon, je te revois encore !
Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis,
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.

Je viens à toi quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Mes compagnons, d'une vaine espérance,
Berçant encor leurs cœurs toujours Français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent : reviendront-ils jamais?
L'illusion consolera leur vie,
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans attendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas ! je déployais en vain,
Je le remets aux champs où de ta gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans ma tombe emportant ta mémoire
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée
Près de Lévis moururent en soldats !
En expirant, leur âme consolée,

Voyait la gloire adoucir leur trépas.
Vous qui dormez dans votre froide bière
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez vous ! Apportant ma bannière,
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir.

OCTAVE CREMAZIE.

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN.

Souvent de la Grande Bretagne
On vante et les mœurs et les lois ;
Par leurs vins, la France et l'Espagne
A des éloges ont des droits.
Admirez le ciel d'Italie,
Louez l'Europe, c'est fort bien ;
Moi, je préfère ma patrie ;
Avant tout je suis Canadien.

Sur nous quel est donc l'avantage
De ces êtres prédestinés !
En sciences, art et langage,
Je l'avoue, ils sont nos aînés.
Mais d'égaler leur industrie
Nous avons chez nous les moyens ;
A tous préférons la patrie :
Avant tout soyons Canadiens.

Vingt ans, les Français de l'histoire
Ont seuls occupé le crayon ;
Ils étaient fils de la victoire,

Sous l'immortel Napoléon.
Ils ont une armée aguerrie,
Nous avons des vrais citoyens ;
A tous préférons la patrie :
Avant tout soyons Canadiens.

Tous les jours, l'Espagne se vante
Des chefs-d'œuvre de ses auteurs.
Comme elle, ce pays enfante
Journaux, poètes, orateurs.
En vain le préjugé nous crie :
Cédez le pas au monde ancien ;
Moi, je préfère ma patrie :
Avant tout je suis Canadien.

Originaire de la France,
Aujourd'hui sujet d'Albion
A qui donner la préférence,
De l'une ou l'autre nation?
Mais n'avons-nous pas, je vous prie,
Encor de plus puissants liens?
A tous préférons la patrie :
Avant tout soyons Canadiens.

O CANADA, MON PAYS, MES AMOURS!

AIR:—*Je suis Français, mon pays avant tout!*

Comme le dit un vieil adage:
Rien n'est si beau que son pays;
Et de le chanter, c'est l'usage;
Le mien je chante à mes amis. (*bis*)
L'étranger voit avec un œil d'envie
Du Saint-Laurent le majestueux cours;
A son aspect le Canadien s'écrie:
O Canada, mon pays, mes amours! } *bis*

Maints ruisseaux et maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs;
Et de nos montagnes altières
De loin on voit les longs penchants [*bis*]
Vallons, côteaux, forêts, chutes, rapides,
De tant d'objets est-il plus beau concours?
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides
O Canada, mon pays, mes amours! } *bis*

Les quatre saisons de l'année
Offrent tour-à-tour leurs attraits.
Le printemps, l'amante enjouée
Revoit ses fleurs, ses verts bosquets [*bis*]
Le moissonneur, l'été, joyeux s'apprête

A recueillir le fruit de ses labours,
Et tout l'automne et tout l'hiver on fête.
O Canada, mon pays, mes amours! [*bis.*]

Le Canadien, comme ses pères,
Aime à chanter, à s'égayer.
Doux, aisé, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier! [*bis.*]
A son pays il ne fut jamais traître.
A l'esclavage il résista toujours,
Et sa maxime est la paix, le bien être
Du Canada, son pays, ses amours. [*bis.*]

Chaque pays vante ses belles;
Je crois bien que l'on ne ment pas;
Mais nos Canadiennes comme elles
Ont des grâces et des appas. [*bis.*]
Chez nous la belle est aimable, sincère;
D'une Française elle a tous les atours,
L'air moins coquet, pourtant assez pour plaire.
O Canada, mon pays, mes amours! } *bis*

O mon pays! de la nature
Vraiment tu fus l'enfant chéri:
Mais l'étranger souvent parjure,
En ton sein le trouble a nourri. (*bis*)
Puissent tous tes enfants enfin se joindre
Et valeureux voler à ton secours!

Car le beau jour déjà commence à poindre
O Canada, mon pays, mes amours! (*bis.*)

G. E. CARTIER.

UN SOUVENIR DE 1837

AIR :—*Combien j'ai douce souvenance.*

Dans le brillant de la jeunesse
Où tout n'est qu'espoir, allégresse,
Je vis captif en proie à la tristesse,
En tremblant je vois l'avenir
Venir.

De longtemps ma douce patrie
Pleurait sous les fers asservie ;
Et, désireux de la voir affranchie,
Du combat j'attendais l'instant
Gaiement.

Mais advint l'heure d'espérance
Où j'entrevoyais délivrance ;
Eh ! mon pays, en surcroit de souffrance,
Mars contraria tes vaillants
Enfants.

Et moi, victime infortunée
De cette fatale journée,

Le léopard sous sa griffe irritée
Sans pitié me tient mains et pieds
Liés.

La reverrai-je cette amie
Naguère qui charmait ma vie,
Souvent en moi son image chérie
Fait respirer dan sa douleur
Mon cœur.

Adieu ! ma natale contrée,
Qu'à jamais je vois enchainée,
Fasse le ciel qu'une autre destinée
T'accorde un fortuné retour
Un jour !

G. E. CARTIER.

SOL CANADIEN, TERRE CHERIE.

AIR :—*Connu.*

Sol canadien, terre chérie,
Par des braves tu fus peuplée ;
Ils cherchaient loin de leur patrie,
Une terre de liberté.
Nos pères, sortis de la France,
Etaient l'élite des guerriers, (*bis*)
Et leurs enfants de leur vaillance
N'ont jamais flétri les lauriers. (*bis*)

Qu'elles sont belles nos campagnes !
En Canada qu'on vit content !
Salut, ô sublimes montagnes,
Bords du superbe Saint-Laurent !
Habitant de cette contrée,
Que nature veut embellir,
Tu peux marcher tête levée,
Ton pays doit t'énorgueillir.

Respecte la main protectrice
D'Albion, ton digne soutien ;
Mais fais échouer la malice
D'ennemis nourris dans ton sein.
Ne fléchis jamais dans l'orage,
Tu n'as pour maître que tes lois !
Tu n'es point fait pour l'esclavage,
Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, o ma patrie!
Méprise un secours étranger.
Nos pères, sortis de la France,
Etaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance
Ne flétriront pas les lauriers.

ISIDORE BEDARD.

SOUVENIR ET ESPOIR

AIR :—*Te souvient-il de ce jour ou la France*

Dans ce pays qu'illustra sa vaillance
Champlain jadis arbora ses drapeaux ;
Au sein des bois, l'étendard de la France
Sous son égide ombragea nos berceaux.
O patrie,
Si chérie !
Les fleurs qu'un matin vit éclore
Sur ton front
S'uniront
Aux vertus, à l'honneur !
Aux doux reflets de ton aurore
Succèderont, plus beaux encore,
Des jours
Toujours
De gloire et de bonheur.

Tel que l'aiglon, à la cime tremblante,
Au haut des monts suspend son aire altier ;
Tel Québec vit sa ceinture géante
Se déployer au sommet d'un rocher.
O patrie, etc.

Longtemps rebelle, enfin l'homme sauvage
Au joug des lois soumit son front dompté ;

Tel dans nos bois, sous le vent de l'orage
Le noble chêne incline sa fierté.
O patrie, etc.

Peuple soldat, quand le bruit des alarmes
Le rappelait loin de ses champs heureux,
Le Canadien mêlait au choc de armes
Ses chants d'amour et ses refrains joyeux
O patrie, etc.

Trois fois l'Anglais, dans sa rage impuissante,
Contre nos rangs arma ses bataillons;
L'écho bruyant de leur chute sanglante
Résonne encore aux chants de Carillon.
O patrie, etc.

Plus tard hélas! sur nos destins prospères
S'appesantit un voile de douleur:
Mais la fortune en vain trahit nos pères;
La gloire encor fut fidèle au malheur
O patrie, etc.

Mais si du sort la faveur incertaine
Au léopard soumit son drapeau blanc,
Sur ses débris il tomba dans la plaine

Et sa blessure encor saigne à son flanc.
O patrie, etc.

O mon pays, ô pages de l'histoire,
Tes fils un jour sur leurs destins heureux
Verront briller le soleil de la gloire,
Dont les rayons couvrirent leurs aieux.
O patrie, etc

M. A. PLAMONDON.

L'EAU ET LE VIN

Sans cesse on nous jette au visage
Que plus que nous la brute est sage ;
Car elle boit uniquement
Si la soif l'y pousse vraiment.
Tandis que notre intempérance
Nous porte à boire, soif ou non !
Voulez-vous l'explication
De cette énorme différence !
Ce n'est pas bien malin :
La brute boit de l'eau, nous, nous buvons du vin.

Au fond d'un puits, séjour humide,
La vérité, dit-on, réside.

Au rebours, voyez l'embarras :
On dit : *In vino veritas!*
Cœurs droits qui cherchez à l'atteindre,
Du puits elle ne peut sortir.
Car le buveur d'eau sait mentir,
Mais l'ivrogne ne sait pas feindre.
Ne cherchez plus en vain
La vérité dans l'eau quand elle est dans le vin.

Nous plaignons le sort de Tantale
Atteint d'une soif sans égale,
Et qui voit l'eau se retirer
Quand il veut se désaltérer.
C'est un supplice épouvantable,
Et que mérite à tout jamais
L'auteur du plus grand des forfaits.
Mais il eût eu, le misérable,
Un plus triste destin,
Au lieu d'être de l'eau, si c'eût été du vin.

Contre l'averse que j'essuie,
J'ai l'abri de mon parapluie,
Dont le dôme en tissu soyeux
Chasse loin de moi l'eau des cieux.
Du dôme j'aime l'élégance ;
Mais le vent flatterait mon goût
En le retournant tout à coup,
Pour en faire une couple immense

Que j'aurais à la main,
A la place de l'eau, s'il nous pleuvait du vin.

Dans l'onde, quand le soleil brille,
Je vois le poisson qui frétille;
Et je me dis, en regardant
Le fond de ce cristal mouvant:
En y mettant de l'échalotte,
Du sel, du beurre, et des oignons,
Nous ferions, gourmands de poissons,
Une fameuse matelotte,
Des gros et du fretin;
Au lieu d'être dans l'eau, s'ils étaient dans le vin.

Le vin et l'eau dans la balance,
Si l'un a notre préférence,
Avouons avec loyauté
Que l'autre a son utilité.
Car elle sait, faveur insigne!
Quand elle tombe en noé sillons,
Faire pousser fruits et moissons,
Surtout faire pousser la vigne....
Aimons la donc enfin
Puisque grâce c'est à l'eau que nous buvons du vin.

ZOZO.

Je suis Zozo, par mes actions comiques.
J'ai fait parler de moi pendant z'onze ans,
Je suis le fils de mon seul père unique
Et pour le sûr aussi ben de m'uman.
Un jour la nuit, cette pauvre Valère
Tomba malade, mon pèr' me dit : Zozo,
Va t'en chercher du bouillon pour ta mère
Qu'est ben malad', là bas dans un p'tit pot.

Vite je m'en fus chez mon tonton Licornes,
"Ah ! ça, que j'dis, tonton dépêchez-vous.
Mettez l'chapeau sur vot' tête à trois cornes,
Et fait's ensuite un saut de plus chez nous.
La pauvr' bonn' femm' que l'on croyait perdue
De tous côtés on venait pour la voir ;
En déjeunant on mangea d'la morue
En compagnie, qu'était bouillie du soir.

Mais v'là t'y pas que par ma maladresse
Je chavirai les assiett's et les plats.
Je fis un' tache à ma veste de graisse,
Et mes culottes de ma jambe de drap,
Et sur les bas, que mon grand' pèr' de laine

M'avait donnés avant de mourir violet
Le pauvr' bonhomme est mort d'une migraine
Tenant un' cuiss' dans sa bouch' de poulet.

JEANNE D'ARC AU BUCHER

MELODIE.

Jeanne naquit, bergère humble et modeste.
Dans un hameau qu'elle illustra plus tard,
Quand acceptant sa mission céleste,
Elle brava des combats le hasard.
Dans Orléans, le berceau de sa gloire
Et le témoin de ses faits valeureux,
Elle fixa sur ses pas la victoire,
Son cri de geurre exprimait tou sses vœux

Vaincre ou mourir pour la patrie,
Est le désir d'un noble cœur :
Puissé je, ô ma France chérie,
Te rendre à ce prix le bonheur.

En la voyant si vaillante et si grande,
L'envie alors aida la trahison.
Vieille cité de la terre Normande
Jeanne en tes murs a trouvé sa prison.

Mais au trépas cette sainteguerrière,
Victime hélas! des plus lâches complots.
Saura marcher la tête haute et fière
Bravant l'injure et répétant ces mots :
Vaincre ou mourir etc, etc.

Loin de maudire un jugement infâme,
Jeanne pardonne encore à ses bourreaux :
De son bûcher elle affronte la flamme
Au souvenir de ses jours les plus beaux.
Elle revoit chaumière, amis, famille.
Sa voix s'éteint en de touchants adieux...
Elle n'est plus! mais une étoile brille
Un doux écho semble venir des Cieux :
Vaincre ou mourir etc, etc.

LA FETE-DIEU.

REFR.—Allons, de fleurs jonchons la voie,
Enfants en ce jour de bonheur,
Chantons, livrons nous à la joie,
Car c'est la fête du Seigneur.
Du haut du ciel, Dieu nous contemple
Tout plein d'amour il suit nos chants,
Bientôt il va quitter son temple
Pour mieux bénir cités et champs.
Louons le Dieu de la nature,
Qui daignant vivre parmi nous,

A sa plus chère créature
S'unit par les nœuds les plus doux.
Allons, de fleurs, etc, etc,

Tout est azur, tout est lumière.
Le beau soleil de ses rayons
Semble dorer l'humble chaumière ;
L'épi mûrit dans les sillons,
Tout semble adresser des louanges
Au Dieu qui vient nous visiter,
C'est un concert où tous les Anges
Auprès de nous viennent chanter.
Allons, de fleurs, etc, etc.

Le soleil fuit, le Dieu du monde
Va remonter sur son autel
Pour nous d'amour son cœur abonde
Nous le verrons un jour au ciel.
Enfants de ce jour d'allégresse,
Gardons, gardons le souvenir
Pour nous il sera sans tristesse,
Sans nul regret dans l'avenir.
Allons, de fleurs etc, etc.

LA PRIERE DU MATIN

ROMANCE

Toi qui donnes la vie
Aux simples fleurs des champs,
Beau soleil du printemps,
Veille sur mon amie.
Sois doux, chaque matin,
A celle que j'adore,
Doux depuis ton aurore
Jusques à ton déclin.

Hâte, pour la surprendre,
Le tilleul, le lilas :
Fais pour ses premiers pas
Croître une herbe plus tendre.
Et vous, gentils oiseaux,
Sous le naissant feuillage,
Repassez au bocage
Tous vos airs les plus beaux.

Matineuse alouette,
Au terrestre séjour,
Chante aussi ton amour :
Imite la fauvette.
Quand tu fuis vers les cieux,
Songe que sur la terre
Tes chants pourraient distraire
Quelqu'amant malheureux.

LA BONNE MERE

BERCEUSE

Un soir une jeune mère
Disait près de deux berceaux :
Mais chers enfants, sur la terre
Je crains pour vous bien des maux.
Votre cœur, exempt d'envie,
Aux passions de la vie
Un jour, hélas ! s'ouvrira....
Mais tandis qu'il les ignore,
Enfants chéris, dormez encore,
Dormez encore jusque là.

En débutant dans le monde.
Tout y charmera vos yeux,
Vous ne verrez à la ronde
Que des gens officieux ;
On nous fait dans la jeunesse
Bon accueil, tendre caresse :
Jadis cela m'aveugla !....
Mais le charme s'évapore....
Enfants chéris, dormez encore,
Dormez encore jusque là.

Vous verrez que le mérite,
Sait rarement parvenir,
Que l'intrigue va plus vite,
Que l'or fait tout obtenir :

Vous verrez la jalousie
Au talent porter envie ;
Et puis on encensera
Un sot qu'un titre décore....
Enfants chéris, dormez encore.
Dormez encore jusque là.

Mais non, j'en ai l'espérance,
Les hommes deviendront bons ;
De vertus, de tolérance,
Ils donneront des leçons ;
On trouvera sur la terre
Amitié pure et sincère ;
La justice en chassera
Tous les maux que fit Pandore.
Enfants chéris, dormez encore,
Dormez encore jusque là.

CHANT DU VIEUX SOLDAT CANADIEN

Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps ;
Je viens encor, dans ma triste vieillesse,
Attendre ici vos guerriers triomphants.
Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore

Sur ces remparts où je porte mes pas?
De ce grand jour quand verrai-je l'aurore?
Dis-moi, mon fils. (*bis*) ne paraissent-ils pas?

Qui nous rendra cette époque héroique
Où, sous Montcalm, nos bras victorieux,
Renouveraient dans la jeune Amérique
Les vieux exploits chantés par nos aieux?
Ces paysans qui, laissant leurs chaumières,
Venaient combattre et mourir en soldats,
Qui redira leurs charges meurtrières,
Dis moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?

Napoléon, rassasié de gloire,
Oublierait-il nos malheurs et nos vœux,
Lui, dont le nom, soleil de la victoire,
Sur l'univers se lève radieux?
Serions-nous seuls privés de la lumière
Qu'il verse à flots aux plus lointains climats?
O ciel, qu'entends-je? une salve guerrière?
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?

Quoi! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre

Qui vient encor, porté par ses vaisseaux,
Cet étendard que moi même, naguère,
A Carillon j'ai réduit en lambeaux.
Que n'ai-je, hélas! au milieu des batailles,
Trouvé plutôt un glorieux trépas,
Que de le voir flotter sur nos murailles!
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?

Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,
Rougi depuis dans le sang de mon roi,
Ne porte plus aux rives étrangères
Du nom français la terreur et la loi.
Des trois couleurs l'invincible puissance
T'appellera pour de nouveaux combats;
Car c'est toujours l'étendard de la France.
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?

Pauvre vieillard, dont la force succombe,
Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,
J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
Le saint espoir qui réveille ma voix.
Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
Le fier drapeau qui couronne leurs mats?
Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue!
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas!

Un jour pourtant que grondait la tempête,
Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort, hélas vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus,
Mais, en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
Ils reviendront. et je n'y serai pas !

OCTAVE CREMAZIE.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Un jour maître Corbeau, sur un arbre perché
Tenait dedans son bec un fromage glacé
Lorsque maître Renard attiré par l'odeur
L'accoste poliment par ce propos flatteur :
Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la.

Bonjour maître Corbeau, comment nous portons-nous ?
—Merci, maître Renard ça n'va pas mal et vous ?

Tous mes enfants sont bien, hors mon
p'tit nouveau-né
Qui par ces derniers froids, s'est très
frot enrhumé
A l'air du tra-la-la-la, etc.

Peste! maître Corbeau, vous êt's joli-
ment mis:
Vous vous faites pour sûr habiller à Paris
Oui, répond le nigaud, à ce propos flat-
teur,
Et lui donne aussitôt l'adresse de son
tailleur,
Sur l'air du tra-la-la-la, etc,

Certes, si vot' ramag' répond à vot' pal'tot
Vous enfoncez Dupré, Lablache et Mario
Chantez moi donc queuqu'chose, une
ariette, un rien;
Car chez vous d'père en fils chacun nait
musicien.
Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Là-dessus le Corbeau, sans se faire prier,
Entonne sans façon le grand air du *Bar-
bier*;
Mais comme il faut ouvrir la bouche
pour chanter,

Il laiss' tomber par terr' son fromage glacé.
Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Alors, maître Renard, qui comptait là-dessus,
Saute sur le fromage, et rit comme un bossu.
Merci, maître Corbeau, je vous ai fait poser:
Vous n'êtes pas bien mis, vous n'savez pas chanter.
Pas mêm' le tra-la-la-la, etc.

Alors maître Corbeau resta tout confondu:
Juste ciel! quel malheur! l'duel est défendu.
Je suis volé, dupé: maudit soit le destin!
Le doyen des corbeaux passer pour un serin!
Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Or donc, de ces couplets la morale voici,
Corbeaux, petits et grands, retenez bien ceci:
C'est qu'il est maladroit, a dit un vieux gourmand
Quand on aim' le fromag', de chanter en mangeant.
Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

LE CORBEAU VENGE

AIR :—*Du tra la la.*

Vous qui connaissez tous la fable du corbeau,
Je viens à ce sujet vous conter du nouveau ;
Hier, en traversant la forêt de Sénart,
Je fus témoin, hélas ! de la mort du renard.

Sur l'air du tra la la la, (*bis*)
Sur l'air du tra deri dera, tra la la.

Son papa, sa maman, ses frères, son cousin,
Etaient à ses genoux dans un cruel chagrin,
Lorsque le médecin, vieux renard de bon ton,
Déclara qu'il était mort d'une indigestion.
Sur l'air, etc.

Le père, honteux, confus, disait à ses enfants :
Nous allons tous passer pour de fameux gourmands ;

Partout on nous dira : Messieurs, ce n'est pas beau
D'avoir pris le fromag' à ce pauvre corbeau.
Sur l'air, etc.

Quand la famille entière eut fini de pleurer,
Vite on se disposa pour aller l'enterrer.
Tous les renards en deuil, au nombre de cent dix,
Défilaient deux à deux, chantant *De profundis*.
Sur l'air, etc.

Sur la tombe arrivée la foule s'inclina,
Quand le mair' de l'endroit tout en larmes parla ;
Je n'sais pas c'qu'il a dit, mais un fait bien certain,
C'est que tous ils avaient le mouchoir à la main.
Sur l'air, etc.

Lorsque maître Corbeau, sur un arbre perché,
S'écri' : le voilà mort, je n'en suis pas fâché ;
Il m'a pris mon fromage, et me l'a tout mangé ;

Le destin l'a puni, le bon Dieu m'a vengé !
Sur l'air, etc.

MORALE

La morale de ceci, c'est que le bien d'autrui,
Lorsqu'il est mal acquis, au lieu d'profiter, nuit,
Et que si le renard n'eut pas été fripon,
Il ne serait pas mort d'une indigestion.
Sur l'air, etc.

V. Baron.

LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour ;
Ne pourrions-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière.
Et près des flot chéris qu'elle devait revoir,

Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchires ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir t'en souvient-il? nous voguions en silence.
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient
Tes flots harmonieux.

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir !
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,

Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : ils ont aimé !

LAMARTINE.

LA PLAINTE DU MOUSSE

Pourquoi m'avoir livré. l'autre jour, ô ma mère,
A ces hommes méchants, qu'on nomme matelots,
Qui toujours aux enfants parlent avec colère,
Et se plaisent à voir leurs cris et leurs sanglots?

Toi, mère, tu rendais la douleur moins pénible,
Ta voix était plus douce à celui qui pâtit ;
Si ces gens sont méchants, la mer est bien terrible !
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ! (*bis*)

Dans ton logis le pain était bien noir ma mère,
Mais ta main le donnait avec des mots si doux

Que pour moi la saveur en était moins amère,
Et puis je le mangeais assis sur tes genoux.
Ici point de pitié, personne là qui m'aime,
Et lorsque le repas des matelots finit,
On me jette ma part en lançant un blasphême.
Ma mère qu'as tu fait de ton pauvre petit? (*bis*)

Mais qui vient donc encore troubler ma rêverie!
Un bruit qui m'épouvante a retenti partout,
J'entends l'aigre sifflet du maître qui nous crie:
"Quittez votre hamac, allons, debout, debout!"
On se parle tout bas, et chacun s'inquiète;
J'entends les mâts craquer et la mer qui mugit;
Tout le ciel est en feu," grand Dieu! c'est la tempête!
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit? (*bis*)

L'HIRONDELLE ET LE PROSCRIT

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle?
Ah! viens fixer ton vol auprès de moi.
Pourquoi me fuir lorsque ma voix t'appelle?
Ne suis-je pas étranger comme toi? (*bis.*)

Peut-être, hélas! des lieux qui t'ont vu naître
Un sort cruel te chasse ainsi que moi.
Viens déposer ton nid sous ma fenêtre:
Ne suis-je pas voyageur comme toi?(*bis.*)

Dans ce désert, le destin nous rassemble.
Va, ne crains pas de rester près de moi:
Si tu gémis, nous gémirons ensemble:
Ne suis-je pas exilé comme toi? [*bis.*]

Quand le prinptemps reviendra te sourire
Tu quitteras et mon asile et moi;
Tu voleras au pays du Zéphire:
Ne puis-je, hélas! y voler comme toi? *bis*

Tu reverras ta première patrie,
Le premier nid de tes amours...et moi,
Un sort cruel confine ici ma vie;
Ne suis-je pas plus à plaindre que toi *bis*

JE GARDE MA FOI.

AIR:—*Ah! que l'amour, etc.*

Moi t'oublier, est-il en ma puissance?
Effort cruel qu'on exige de moi!
Si tu le veux, le repos, l'espérance,
Je perdrai tout, mais je garde ma foi.

Je t'oublierai quand on verra l'abeille
Fuir le travail et goûter le loisir;
Je t'oublierai quand la rose vermeille
Refusera le baiser du zéphir.

Je t'oublierai quand la biche timide
Viendra s'offrir au chien qui la poursuit;
Je t'oublierai quand le courant rapide,
Remontera vers la source qui fuit.

Ah! laisse-moi le plaisir de mes larmes;
Est-il un bien qui vaille mes douleurs?
J'aime ma peine, elle a pour moi des charmes
Puisque c'est toi qui fais couler mes pleurs.

BRISE DU SOIR.

Brise du soir qui vient sur ma fenêtre
Bercer mes résédas et mes rosiers en fleur,
Brise errante du soir, tu passeras peut-être
Où vont tous mes soupirs, les rêves de mon cœur.

Brise du soir, que ta plus douce haleine
Ton souffle le plus doux et le plus amoureux,
S'épuise à soulever et déroule avec peine,
Sur son cou libre et nu, l'or de ses blonds cheveux.

Brise du soir, murmure à son oreille,
Pour l'endormir, tes bruits, tes concerts les plus doux
Tandis que dans les pleurs, en priant, moi, je veille,
Et chante dans la nuit, seul, loin d'elle, à genoux.

TOUJOURS SEUL.

Sous ce bandeau de fer, hélas! prison infâme,
Nul ne peut m'approcher, leur frayeur le défend.
Que je serais ému des accents d'une femme,
Que je serais heureux de la voix d'un enfant!
Mais je suis toujours seul avec ma peine amère,
Et de pas un ami je n'attends le retour!
Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une mère,
Et pour elle, ô mon Dieu! j'aurais eu tant d'amour. [*bis.*]

Le jour s'enfuit au loin, et l'étoile rayonne,
Et la cloche là-bas dans l'air vient de gémir.
De diamants la nuit parsème sa couronne
Que je serais heureux si je pouvais dormir!
Mais je suis toujours seul, etc.

Plus de sommeil pour moi, tant mon âme est flétrie,

O mon Dieu! par pitié, daigne me secourir.
Toi seul es grand, rends-moi ton ciel, douce patrie,
Que je serais heureux si je pouvais mourir!
Mais je suis toujours seul, etc.

LES ENFANTS EGARES

ELEGIE

Dans une sombre solitude,
Deux enfants de cinq à six ans,
Portaient avec inquiétude
Leurs regards doux et caressants.
Ils pressaient leur course légère,
Au bruit du tonnerre en courroux,
En disant : Cherchons notre père,
Le ciel aura pitié de nous.

"C'est dans cette forêt profonde,
"Que nous avons perdu ses pas.
"Ah ! du moins, s'il passait du monde,
"On nous tirerait d'embarras.
"—Mais dans cette forêt, mon frère,
Si nous allions trouver des loups?
"—Nous avons perdu notre père,
"Le ciel aura pitié de nous.

"La nuit vient, je n'entends personne;
"Que diront nos parents ce soir?
"Comment notre mère si bonne
"Dormira-t-elle sans nous voir?
"—Marchons toujours, ce soir j'espère;
"Me retrouver sur leurs genoux.
"Nous avons perdu notre père,
"Le ciel aura pitié de nous.

"—Je suis las, mon frère; il me semble
"Qu'il faut nous reposer aussi.
"—As-tu faim?—Oh! non, mais je tremble.
"Il faudra donc dormir ici?....
"—Ne pleure pas si fort, mon frère,
"Le bon Dieu là-haut nous voit tous!
"Nous avons perdu notre père,
"Il doit avoir pitié de nous!"

En sanglotant, sous le feuillage
Les deux enfants se sont assis,
Et malgré le bruit de l'orage,
Ils se sont pourtant endormis.
Mais en dormant, cette prière
Se mêle à leur souffle si doux:
"Nous avons perdu notre père,
"Bon Dieu, prenez pitié de nous!"

LES RAMEAUX

Sur nos chemins les rameaux et les fleurs
Sont répandus dans ce grand jour de fête
Jésus s'avance, il vient sécher nos pleurs,
Déjà la foule à l'acclamer s'apprête.
Peuples, chantez, chantez en chœur.
Que votre voix à notre voix réponde.
Hosanna! gloire au Seigneur!
Béni celui qui vient sauver le monde!

Il a parlé, les peuples à sa voix
Ont reconquis leur liberté perdue,
L'humanité donne à chacun ses droits,
Et la lumière est à chcun rendue.
Peuples, chantez, chantez en chœur,
Que votre voix à notre voix réponde!
Hosanna! gloire au Seigneur!
Béni celui qui vient sauver le monde!

Réjouis-toi, sainte Jérusalem,
De tes enfants chante la délivrance,
Par charité, le dieu de Bethléem
Avec la foi t'apporte l'espérance.
Peuples, chantez, chantez en chœur,
Que votre voix à notre voix réponde!
Hosanne! gloire au Seigneur
Béni celui qui vient sauver le monde!

AMOUR ET FANATISME

ROMANCE.

Chrétienne aux longs yeux bleus, dont mon âme est éprise.
Il faut donc te quitter, bientôt je dois partir.
En te disant adieu, mon pauvre cœur se brise,
Dans le premier combat, que je voudrais mourir !
Pourquoi faut-il que la loi me défende
De m'attacher à toi pour qui j'ai tout quitté !
Je dois partir, Allah me le commande,
Pour conquérir et gloire et liberté !

Enfant, j'aurais voulu te consacrer ma vie,
Vivre de ton amour, mourir à tes genoux,
J'aurais quitté pour toi mes frères, ma patrie,
Kohel, mon noir coursier dont l'Emir est jaloux.
Pourquoi faut-il, etc

Je vois ton doux regard se voiler d'une larme,

Tu souffres comme moi d'un adieu sans
espoir ;
Enfant, cache-le moi : car céder à ce
charme
Ce serait parjurer et trahir mon devoir.
Pourquoi fait-il, etc.

LES FEUILLES MORTES

Mes jours sont condamnés, je vais quit-
ter la terre !
Il faut vous dire adieu, sans espoir de
retour !
Vous qui pleurez, hélas ! bel ange tuté-
laire,
Laissez tomber sur moi vos doux re-
gards d'amour
Du céleste séjour entr'ouvrez-moi les
portes
Et du Maître éternel pour adoucir la loi,
Quand vous verrez tomber les feuilles
mortes,
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu
pour moi.

Oui, le premier printemps va fleurir sur
ma tombe ;
Oui, ce jour qui m'éclaire est mon der-
nier soleil,

Et des arbres jaunis chaque feuille qui tombe
Me montre du trépas le lugubre appareil !
Oui, des oiseaux du ciel les légères cohortes
Chanteront dans les airs, sans causer mon émoi !
Quand vous verrez tomber, etc.

Sans vous, sans votre amour, je quitterais le vie,
Sans y rien regretter, rien qu'un séjour de deuil
Aux chagrins, aux revers ma jeunesse asservie
Voit la mort comme un phare et non comme un écueil !
Mais j'ai, par vos doux soins, des douleurs les plus fortes
Bravé les traits cruels sans trouble et sans émoi.
Quand vous verrez tomber, etc.

LE VIEUX CHEIK

ROMANCE

Ils ont pillé les gourbis de mes pères,
Brûlé mes blés, dévasté mes troupeaux,
Les aigles seuls connaissent leurs repaires,
Ils sont venus y planter leurs drapeaùx.
Je leur pardonne et ma maison en flammes,
Et leur drapeau qui flotte triomphant,
Et leurs sérails où vont gémir nos femmes
Mais les maudits ont tué mon enfant !
O Dieu du ciel qui vois couler mes larmes.
Veille sur nous et le sort va changer ;
De tes enfants, mon Dieu, bénis les armes,
Nous avons tous une tombe à venger. *bis*

Ils ont choisi l'heure de la prière.
Ils ont frappé des hommes à genoux.
Et mon enfant qui défendait son père,
En m'appelant est tombé sous leurs coups.
Ainsi parlait le vieux Cheik dont la tête
Avait blanchi dans la guerre et les camps :

Son œil brillait, et jamais la tempête
N'avait lancé d'éclairs plus menaçants.
O Dieu du ciel, qui vois couler ses larmes,
Veille sur lui, son destin va changer;
De tes enfants, mon Dieu, bénis les armes,
Car ils ont tous une tombe à venger, *bis*

Voyez passer ce cavalier farouche,
Sur son cheval aussi prompt que le vent:
C'est le vieux Chiek, malheur à qui le touche,
Il va venger la mort de son enfant.
C'est le lion, c'est le roi de la plaine,
C'est le simoun, le vent qui brûle l'air;
Il tombe enfin, son sang rougit l'arène;
Mais il sourit, car le champ est désert.
Et vers le ciel, les yeux vides de larmes,
Il dit: Mon Dieu, ton bras m'a dirigé;
Au minaret qu'on suspende mes armes,
Je meurs content, car mon fils est vengé. (*bis.*)

ALEX. DUMAS.

LE DERNIER ADIEU

ROMANCE

Voici l'instant suprême,
L'instant de nos adieux !
O toi ! seul bien que j'aime,
Sans moi retourne aux cieux !
La mort est une amie
Qui rend la liberté :
Au ciel reçois la vie,
Et pour l'éternité.

Adieu ! tu vas m'attendre,
Bientôt tu dois partir ;
Mon cœur fidèle et tendre
Te garde un souvenir.
Adieu ! jusqu'à l'aurore
Du jour auquel j'ai foi,
Du jour qui doit encore
Me réunir à toi.

NE PENSE QU'A DIEU

BERSEUSE

Petit enfant, repose ;
Qu'un paisible sommeil,
Sur ta paupière rose,
Pèse jusqu'au réveil.
Retse dans ton aurore,

Sur la route ici-bas
Il n'est pas temps encore
D'y conduire tes pas :
Dors et laisse la terre,
Petit ange à l'œil bleu,
Dors et rêve à ta mère,
Et ne pense qu'à Dieu.

Par l'ange protégée,
Dessous son aile d'or,
Reste toujours cachée,
Ne prends pas ton essor.
Quand sur le sol vulgaire
Ton pied se posera,
Suis sa voix tutélaire,
Qui te dirigera.
Dors et laisse la terre, etc,

La vie a trop d'orages
Pour toi, frêle arbrisseau,
Le ciel trop de nuages.
Reste dans ton berceau.
Petite fleur timide,
Que ton calice d'or,
Ta corolle limpide,
Ne s'ouvrent pas encore.
Dors et laisse la terre, etc.

L'ORPHELINE.

MELODIE.

Partout des fleurs sans nombre,
Remplissent l'air d'odeurs ;
Pourtant mon âme est sombre,
Mes yeux sont pleins de pleurs?

Printemps, que peut me faire
Ton charme séducteur?
Je sens mieux ma misère,
Au sein de la splendeur

Personne qui devine
L'excès de mon chagrin
Personne à l'orpheline
Qui tende hélas ! la main.

Je corbe vers la terre
Mon pauvre front fièvreux.
La tombe de ma mère
Est là devant mes yeux?

LE PAPILLON.

ROMANCE.

Au banquet des fleurs, n'es-tu pas covive,
Ami du printemps?
Ta course pour nous est trop fugitive
Reste plus longtemps.

A ton frais butin
Lorsque chaque aurore,
Te ramène encore,
Papillon lutin
Mon jardin te donne
D'odorants bouquets,
Et ma voix fredonne
Ses plus beaux couplets.
Au banquet des fleurs, etc, etc.

Parfois en chemin
Si tu te reposés,
Sur mes belles roses
Au brillant carmin,
En vain caressante
Je veux te saisir.
Tu fuis d'épouvante
Au moindre zéphir?
Au banquet des fleurs, etc., etc.

Insecte d'un jour
Ta vie est l'image
De notre bel âge
Qui fuit sans retour.
Comme toi s'envole
Notre gai printemps,
Le plaisir frivole
De ne nos jeunes ans.
Au banquet des fleurs, etc., etc.

LE CHEF D'ŒUVRE DE DIEU

ROMANCE

Dans sa bonté, quand Dieu fit la nature,
Il a donné les parfums à la fleur !
Au clair ruisseau le timide murmure,
Au papillon la riante couleur !
Il a donné les chansons aux fauvettes,
Au lion la force unie à la fierté,
Il a donné le génie aux poètes,
Mais à la femme il donna la beauté ! [*bis.*]

Au gais oiseaux il a donné des ailes,
L'écaille d'or aux habitants des mers,
Des pieds légers aux timides gazelles,
Aux blancs moutons le velours des près verts.

A la vieillesse il donna l'indulgence,
A la jeunesse il donna la gaîté,
Aux malheureux il donna l'espérance
Mais à la femme il donna la bonté. [*bis.*]

Il a donné, ce Dieu que l'on implore,
L'azur aux cieux, les rayons au soleil,
Au jour splendide il a donné l'aurore,
Au vert côteau le pampre au grain vermeil.
Aux noirs rochers, il a donné le lierre
L'herbe au grillon et l'espace au vautour,
A l'ange enfin il donna la prière,
Mais à la femme il a donné l'amour.(*bis.*)

LA PIETE.

ROMANCE.

Quelle voix sainte et pure
A retenti soudain?
De toute la nature
C'est le pieux refrain;
Elle dit son histoire,
Elle dit son bonheur;
Elle chante la gloire
Du puissant Créateur.

Petit oiseau, tu chantes
Ta douce liberté,
Tes amours innocentes,
Et ta félicité.
Mais on te met en cage,
Et tu chantes encor,
A Dieu par ton ramage
Tu demandes la mort.

Beau chêne inébranlable,
Qui monte comme un vœu,
Du noir séjour du diable,
Jusqu'au palais de Dieu,
Le vent dans le feuillage
Chante et dit: "A genoux!
A Dieu rendez hommage,
Priez-le comme nous."

DIEU, MON ENFANT, TE LE RENDRA.

ROMANCE

Pourquoi ravir la tendre mère
Enfant, laisse ce nid d'oiseaux;
N'entends-tu pas la plainte amère
De son petit sur les rameaux?
Dans cette forêt solitaire,

S'il reste seul il périra,
Rends-lui la vie à ma prière,
Dieu, mon enfant, te le rendra.

Dans tes mains vois toute tremblante
Sa mère qui se plaint toujours;
Si ton âme n'est pas méchante,
De sa douleur taris le cours.
Chantant la liberté chérie,
Son chant joyeux te ravira.
Va, sois humain, ma voix te prie,
Dieu, mon enfant, te le rendra.

L'oiseau soudain près de sa mère
Voltige en paix sous les rameaux,
Et l'on entend sa voix légère
Charmant les bois et les échos.
Ah! dit l'enfant, la belle fête,
Petit oiseau longtemps vivra.
Et doucement la voix répète:
Dieu, mon enfant, te le rendra.

LA CHAPELLE ABANDONNEE.

ROMANCE.

Salut! ô modeste chapelle,
De tes vieux murs le triste aspect
Dans mon cœur attendri rappelle

De doux pensers, un saint respect.
Aujourd'hui ta voûte entr'ouverte
N'entends plus de pieux accents;
Et dans ton enceinte déserte,
Ne montent plus des flots d'encens.

Ici l'eau sainte du baptême
Sur mon jeune front s'épancha;
Là le prêtre, à celle que j'aime
Au nom du Seigneur m'attacha.
Hélas, sous cette froide pierre
Qu'avec respect foulent mes pas,
Auprès de toi, ma bonne mère
Ton fils ne reposera pas.

Jadis la cloche, aux jours de fête,
Eveillait les échos lointains;
Maintenant ta cloche est muette,
Tes cierges brillants sont éteints.
Chaque jour une pierre tombe,
Et bientôt tout disparaîtra:
Quelques ruines, une tombe.
Diront: La chapelle était là.

SILVIO PELLICO AU SPIELBERG

MELODIE

Hélas ! dans ma prison, brise à la fraîche haleine,
Quand tu viens m'annoncer le doux retour des fleurs,
Quand tu viens m'apporter les parfums de la plaine,
Tu réveilles en moi de nouvelles douleurs.
Je le sais, du printemps ton haleine est remplie,
Et ton aile a passé sur des gazons fleuris ;
Mais pourquoi n'es-tu pas ma brise d'Italie?
L'air embaumé de mon pays?

Hélas ! dans ma prison, quand d'un ciel sans nuage
Glisse un rayon plus pur, comme un regard ami ;
Loin de me consoler, je perds bientôt courage ;
Je sens des pleurs venir, et mon cœur a gémi :
En voyant ce beau ciel, non jamais je n'oublie

Qu'il n'est qu'un ciel, un seul pour les
pauvres proscrits,
Ah ! pourquoi n'es-tu pas mon beau ciel
d'Italie?
Le ciel aimé de mon pays?

Hélas ! dans ma prison, parfois, lorsque
je rêve,
Uu songe, cet ami de mon sommeil lé-
ger,
Me dit que je suis libre et que mon mal
s'achève ;
Que j'ai ma liberté sur un sol étranger.
Sur un sol étranger ! oh ! je vous en sup-
plie,
Mon Dieu ! je ne veux pas être libre à ce
prix.
Qu'on me donne plutôt des fers en Italie !
Je veux mourir dans mon pays.

EMILE BARATEAU.

LE TASSE

MELODIE

Pour me punir de mon génie,
Ils m'ont ravi ma liberté,
Je suis captif, et l'Italie
Redit mon nom [*bis*] avec fierté.
Les nobles chants que Dieu m'inspire
Ont confondu mes ennemis,
Et de mon cœur le saint délire } *bis.*
Par eux ne fut jamais compris.
Mais dans les fers je t'aime encore,
O toi pour qui je veux souffrir,
Et mon regret sait te bénir, } *bis.*
Eléonore !

Ils tomberont dans la poussière,
Ces fiers palais un jour détruits :
Prince orgueilleux, ta tête altière
Se cachera [*bis*] sous leurs débris.
Mais ce cachot, temple de gloire,
Doit vivre autant que mes malheurs,
Il sera plein de ma mémoire } *bis.*
On y viendra verser des pleurs.
Ton nom si doux que j'implore,
Suivra le mien dans l'avenir,
Ma gloire enfin doit nous unir, } *bis.*
Eléonore?

Ils peuvent bien m'ôter la vie,
Ne suis-je pas en leur pouvoir?
Qui les retient? La tyrannie
D'un crime aussi [*bis*] fait un devoir.
Mais cet amour, céleste flamme,
Qu'un Dieu si bon mit dans mon cœur,
Me l'arracher !... outrage infâme ! } *bis.*
Plus lâche encore que leur fureur ! }
C'est pour jamais que je t'adore,
Viens embellir mes derniers jours,
La mort consacre nos amours, } *bis.*
Eléonore }

LA ROSE ET L'ENFANT

BLUETTE

O reine de la charmille,
Belle rose du bosquet.
Disait une blonde fille,
Vite viens dans mon bouquet.
Enfant, répondit la rose,
Ne ravis pas ma beauté,
Blonde fille fraîche et rose,
Laisse-moi ma liberté.

De mes fleurs tu seras reine,
Dit l'enfant, rose, crois-moi ;
En maîtresse souveraine

Tu leur donneras la loi.
Enfant, répondit la rose,
Ne ravis pas ma beauté,
Je ne suis que fraîche éclose,
Grâce ! un jour de liberté !

Mais c'est pour ma bonne mère,
Dit l'enfant d'un ton mutin,
Rose, écoute ma prière,
C'est sa fête ce matin.
Vraiment dit alors la rose,
C'est pour fêter sa bonté,
Cueille-moi vite, et dispose
De ma douce liberté.

PRES D'UN BERCEAU

ROMANCE

Comme un pêcheur, quand l'aube est
près d'éclore,
Court épier le réveil de l'aurore,
Pour lire au ciel l'espoir d'un jour serein.
Ta mère, enfant, rêve à ton beau destin.
Ange des cieux, que seras tu sur terre?
Homme de paix ou bien homme de guerre,
Prêtre à l'autel, beau cavalier au bal,

Brillant poète, orateur, général?
En attendant, sur mes genoux,
Ange aux yeux bleus, endormez-vous

Son œil le dit, il est né pour la guerre,
De ses lauriers comme je serai fière!
Il est soldat... le voilà général!...
Il court, il vole, il devient maréchal!...
Le voyez-vous au sein de la bataille,
Le front radieux, traverser la mitraille?
L'ennemi fuit, tout cède à sa valeur,
Sonnez clairons, car mon fils est vainqueur!
En attendant, sur mes genoux,
Beau général, endormez-vous.

Mais non, mon fils, ta mère en ses alarmes
Craindrait pour toi le jeu sanglant des armes.
Coule plutôt tes jours dans le saint lieu,
Loin des périls, sous le regard de Dieu.
Sois cette lampe à l'autel allumée,
De la prière haleine parfumée.
Sois cet encens qu'offre le séraphin
A l'Eternel, avec l'hymne divin.
En attendant, sur mes genoux,
Mon beau lévite, endormez-vous.

Pardon, mon Dieu, dans ma folle tendresse,
J'ai de vos lois méconnu la sagesse ;
Si j'ai péché n'en punissez que moi ;
J'ai, seule, en vous, Seigneur, manqué de foi.
Près d'un berceau le rêve d'une mère
Devrait toujours n'être qu'une prière !
Daignez, mon Dieu, choisir pour mon enfant.
Vous voyez mieux, et vous l'aimez autant.
Et toi, mon ange aux yeux si doux,
Repose en paix sur mes genoux.

LA CHARITE

Voyez-vous cet enfant au teint pâle et livide,
Comme il lève vers vous son regard suppliant ;
La honte est sur son front et son geste timide
Ose seul implorer la pitié du passant.
Chrétiens, faites l'aumône,
Faites la charité ;
C'est un Dieu qui l'ordonne !
Chrétiens, ayez pitié !

Ah ! s'il pouvait parler, il dirait que sa mère
Ne possède plus rien pour apaiser sa faim,
Qu'elle est triste et mourante, en proie à la misère,
Que ses petits enfants lui demandent du pain !
Chrétiens, etc.

Mais on reste insensible à sa plainte touchante,
Et le riche en passant ne voit pas sa douleur.
S'il élève en pleurant, une main suppliante,
Il redoute un refus qui briserait son cœur.
Chrétiens, etc.

Et déjà sur sa lèvre expire la prière,
Quand un ange d'amour vers lui porte ses pas,
Cet enfant qui gémit, cet enfant est un frère,
Qu'il presse sur son cœur, qu'il arrache au trépas.
Chrétiens, etc.

LES ANGES DU FOYER.

MELODIE.

Veillez sans bruit, pieuses sentinelles,
Sur ces trésors qui vous sont confiés,
Sur vos enfants, ces beaux anges sans ailes
Veillez toujours, bonnes mères, veillez ;
D'un saint devoir ne quittez pas la rive
Le vrai bonheur est au bout du sentier,
Pour enhardir votre marche craintive
Dieu vous donna les anges du foyer.

Mère, les fleurs, les fragiles dentelles,
Les gais rubans, les merveilleux satins,
Vous le savez, ne vous font pas si belles
Que ces enfants attachés à vos seins ;
Leurs jeunes bras mieux que des perles fines
Vous font alors un gracieux collier !
Pour ajouter à vos grâces divines
Dieu vous donna les anges du foyer.

Mères, parfois le bruit du monde en fête
En votre cœur éveille un souvenir :
Mais sur l'enfant votre regard s'arrête
Et le passé fait place à l'avenir.
Vous aimez tant, égides salutaires,
Ces fleurs qu'un souffle hélas ! peut effeuiller ;

Pour animer vos chastes sanctuaires
Dieu vous donna les anges du foyer.

Courage donc, et vos cœurs, bonnes mè-
res,
De tant de soins recueilleront les fruits,
Vous les verrez un jour. ô faibles lierres,
Avec orgueil se montrer vos appuis ;
Vous les verrez, alors que le génie
Ceindra leur front d'un éclatant laurier !
Pour que vos noms soient chers à la Pa-
trie,
Dieu vous donna les anges du foyer.

UE PAS VERS LES CIEUX

ROMANCE.

Tu vois, mon fils, un pauvre passe....
Tiens, dit la mère, et sans retard
Cours droit à lui, donne avec grâce,
Et chapeau bas, c'est un vieillard !
Tête blonde et légère,
Idole de mes yeux,
Un bienfait sur la terre
Est un pas vers les cieux.

Oui, de bonne heure : pprends l'aumône
Sainte vertu qui chaque jour.
Si peu de chose que l'on donne,
Fait près de nous germer l'amour.
Ton ange tutélaire
En sera tout joyeux
Un bienfait sur la terre
Est un pas vers les cieux !

Si Dieu t'appelle à la richesse,
Laisse à ton cœur un libre essor !
S'il te réserve la détresse,
Oh ! donne moins, mais donne encore !
Et du chant de ta mère,
Souviens-toi, jeune ou vieux
Un bienfait sur la terre
Est un pas vers les cieux

PRIEZ POUR LUI

AIR :—*Moi, t'oublier, etc.*

Je vais revoir ma patrie adorée.
Ma pauvre sœur, mon père déjà vieux !
Je vais revoir cette France illustrée
Par nos exploits et ceux de nos aieux.

Ah ! sans retour fuyez, vaines alarmes,
Seuls revenez, souvenirs glorieux !
Pour moi la vie a repris tous ses charmes,
Je cours aux champs où vivaient mes aieux.

Ainsi chantait un enfant de la France,
Qu'un dur exil retint sous d'autres cieux,
Il revenait, conduit par l'espérance,
Vers l'humble toit acquis par ses aieux.

Mais épuisé par sa longue souffrance,
L'infortuné tombe et ferme les yeux ;
Il meurt. Hélas ! il avait l'innocence
Et la valeur de ses nobles aieux.

Vous dont les cœurs sont fermés à la haine,
Vous qui pleurez des excès odieux !
Priez pour lui ! car son âme erre en peine
Loin de la tombe où dorment ses aieux.

LE PETIT SAVOYARD

ELEGIE

Adieu, mes petits camarades,
Je ne puis partager vos jeux ;
Chez nous mes parents sont malades :
Ici, tout mon temps est pour eux.

Pour oublier votre misère,
Vous allez vous amuser tous ;
Moi, je travaille pour mon père,
Je suis bien plus heureux que vous.

Le matin, gaiement je ramone,
Le soir, je montre un sapajou ;
Je ménage ce qu'on me donne,
Et mets de côté sou pour sou.
Gens riches que l'on considère,
Votre or satisfait tous vos goûts,
Mais moi, j'amasse pour mon père,
Je suis bien plus heureux que vous.

Dans les demeures magnifiques
On a besoin du Savoyard ;
J'y vois de nombreux domestiques
Me toiser d'un air goguenard ;
Ils se moquent de ma poussière :
Mais de leurs galons peu jaloux,
Je me dis : Je nourris mon père,
Je suis bien plus heureux que vous.

Toi, Joseph, avec ta sellette,
Tu comptes rester à Paris ;
Pour te marier à Nanette,
André retoure au pays.
Dans l'avenir chacun espère.
Le mien m'annonce un sort plus doux ;
Dans un an je verrai mon père,
Je serai bien plus heureux que vous.

LE CHIEN DE L'INVALIDE

AIR : — *Dans un grenier.*

Autour d'un brave une foule se presse,
Ses nobles yeux ont perdu la clarté ;
Un pauvre chien le conduit, le caresse,
Et le préfère aux grands qui l'ont flatté,
Du vieux soldat qui le choisit pour guide
Il sait aussi conserver la fierté.
Ah ! respectons le chien de l'invalide. *bis.*

Ne pensez pas que jamais il s'oublie,
Il ne veut pas du pain de la pitié ;
Il le prendrait d'une main ennemie,
Si le vieillard en voulait la moitié.
Un seul besoin pourrait le rendre avide :
Celui qu'éprouve une pure amitié.
Ah ! respectons le chien de l'invalide. *bis*

Comme son maître, à travers la mitraille,
Le bon Médor cent fois s'est élancé,
Et comme lui sur le champ de bataille,
Le même jour on le trouva blessé.
Son œil de feu devient sombre et timide,
S'il ne voit plus l'ami qui l'a pansé.
Ah ! respectons le chien de l'invalide. *bis.*

OU VAS-TU PETIT OISEAU

MELODIE

Rêve, parfum ou frais murmure,
Petit oiseau, qui donc es-tu?
Je suis l'amant de la nature
Créé par Dieu, par lui vêtu ;
Je suis un prince sans royaume !
Je suis heureux, peu m'importe où ;
Et malgré tout ce qu'en dit l'homme,
Je suis le sage, il est fou !
Rêve, parfum ou frais murmure,
Petit oiseau qui donc es-tu?
Je suis l'amant de la nature
Crée par Dieu, par lui vêtu.

Dans tes chansons toujours joyeuses,
Petit oiseau, que chantes-tu?
Je chante mes plumes soyeuses,
Ma liberté, mon bois touffu !
Je chante l'astre qui rayonne,
Et ma compagne et mes amours !
Je chante le Dieu qui me donne
Le grain du mil et les beaux jours !..
Dans tes chansons toujours joyeuses,
Petit oiseau que chantes-tu?
Je chante mes plumes soyeuses,
Ma liberté, mon bois touffu !

De nos bosquets, hôte infidèle,
Petit oiseau, dis, ou vas-tu?
Je vais où me porte mon aile,
Vers l'avenir, vers l'inconnu!
Je vais où va l'homme moins sage:
Tous deux même but nous attend,
Nous faisons le même voyage,
L'un en pleurant, l'autre en chantant;
De nos bosquets, hôte infidèle,
Petit oiseau, dis, où vas-tu?
Je vais où me porte mon aile,
Vers un avenir inconnu.

Mais au terme de ton voyage,
Petit oiseau, qu'espères-tu?
J'espère le repos du sage.
Si doux au voyageur rendu!..
J'espère au Dieu de la nature
Rendre ce qu'il m'avait prêté;
Ma plume blanche et ma voix pure
Mon innocence et ma gaieté!
Mais au terme de ton voyage,
Petit oiseau qu'espères-tu?
J'espère le repos du sage,
Si doux au voyageur rendu.

LE ROI DAGOBERT

Le bon roi Dagobret
Avait sa culotte à l'envers ;
Le grand saint Eloi
Lui dis : O mon roi !
Votre majesté
Est mal culotté.
C'est vrai, lui dit le roi,
Je vais la remettre à l'endroit.

Le bon roi Dagobert
Fut mettre son bel habit vert
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Votre habit paré
Au coude est percé.
C'est vrai, lui dit le roi,
Le tien est bon, prête-le-moi,

Le bon roi Dagobert
Faisait peu sa barbe en hiver ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Il faut du savon
Pour votre menton.
C'est vrai, lui dit le roi,
As-tu deux sous? prête-les-moi.

Du bon roi Dagobert
La perruque était de travers ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Votre perruquier
Vous a mal coiffé.
C'est vrai, lui dit le roi,
Je prends ta tignasse pour moi.

Du bon roi Dagobert
Le chapeau coiffait comme un cerf,
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
La corne au milieu
Vous siérait bien mieux.
C'est vrai, lui dit le roi,
J'avais pris modèle sur toi.

Le bon roi Dagobert
Chassait dans la plaine d'Anvers
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Votre majesté
Est bien essoufflée.
C'est vrai, lui dit le roi,
Un lapin courait après moi.

Le bon roi Dagobert
Allait à la chasse au pivert ;
Le grand saint Eloi

Lui dit : O mon roi !
La chasse aux coucous
Vaudrait mieux pour vous
Eh bien, lui dit le roi,
Je vais tirer, prends garde à toi.

Le bon roi Dagobert
Se battait à tort, à travers,
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Votre majesté
Se fera tuer.
C'est vrai, lui dit le roi,
Mets toi bien vite devant moi.

Le bon roi Dagobert
Voulait s'embarquer sur la mer ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Votre majesté
Se fera noyer
C'est vrai, lui dit le roi,
On pourra crier : Le roi boit.

Quand Dagobert mourut,
Le diable aussitôt accourut ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Satan va passer,

Faut vous confesser.
Hélas! dit le bon roi,
Ne pourrais-tu mourir pour moi?

ANONYME.

CADET ROUSSELLE.

Cadet Rousselle a trois maisons *bis.*
Qui n'ont ni poutres ni chevrons, *bis.*
C'est pour loger les hirondelles:
Que direz-vous d'Cadet Rousselle?
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois habits, *bis.*
Deux jaunes, l'autre en papier gris; *bis.*
Il met celui-là quand il gèle,
Ou quand il pleut et quand il grêle.
Ah! ah! ah! mais vraiment.
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois chapeaux; *bis.*
Les deux ronds ne sont pas très-beaux,
Et le troisième est à deux cornes:
De sa tête il a pris la forme.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rouselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a une épée, *bis.*
Très-longue mais toute rouillée: *bis.*
On dit qu'ell' ne cherche querelle
Qu'aux moineaux et aux hirondelles.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois garçons: *bis.*
L'un est voleur, l'autre est fripon: *bis.*
Le troisième est un peu ficelle;
Il ressemble à Cadet Rousselle
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois gros chiens, *bis.*
L'un court au lièvr', l'autre au lapin, *bis.*
L'troisièm' s'enfuit quand on l'appelle,
Comm' le chien de Jean de Nivelle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois beaux chats, *bis.*
Qui n'attrapent jamais les rats; *bis.*
Le troisièm' n'a pas de prunelle;
Il monte au grenier sans chandelle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a marié *bis.*
Ses trois filles dans trois quartiers; *bis.*
Les deux premièr's ne sont pas belles,
La troisièm' n'a pas de cervelle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois deniers, *bis.*
C'est pour payer ses créanciers. *bis.*
Quand il a montré ses ressources,
Il les resserre dans sa bourse.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Roussell' ne mourra pas *bis.*
Car, avant de sauter le pas, *bis.*
On dit qu'il apprend l'orthographe
Pour fair' lui-mêm' son épitaphe.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

ANONYME.

J'AI DU BON TABAC DANS MA TA BATII RE.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.
J'en ai du fin et du râpé,
Ce n'est pas pour ton fichu nez.
J'ai du bon tabac dans ma tabatière.
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

Ce refrain connu que chantait mon père.
A ce seul couplet il était borné.
Moi, je me suis déterminé
A le grossir comme mon nez.
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

Un noble héritier de gentilhommière,
Recueille tout seul un fief blasonné ;
Il dit à son frère puîné :
Sois abbé, je suis ton aîné.
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

Un vieil usurier, expert en affaire,
Auquel par besoin on est amené,
A l'emprunteur infortuné,
Dit, après l'avoir ruiné :
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

Juges, avocats, entr'ouvrant leur serre,
Au pauvre plaideur par eux rançonné,
  Après avoir pateliné,
  Disent, le procès terminé :
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

D'un gros finacier, la coquette flaire
Le beau bijou d'or de diamants orné.
  Ce grigou, d'un air renfrogné,
  Lui dit : "Malgré ton joli nez...
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas."

Tel qui veut nier l'esprit de Voltaire,
Est pour le sentir trop enchifrené.
  Cet esprit est trop raffiné,
  Et lui passe devant le nez.
Voltaire a l'esprit dans ma tabatière,
Et du bon tabac ; tu n'en auras pas.

Voilà huit couplets, cela ne fait guère,
Pour un tel sujet bien assaisonné
  Mais j'ai peur qu'un priseur mal né :
  Ne chante, en me riant au nez :
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac ; tu n'en auras pas.

MA NORMAMDIE

Quand tout renaît à l'espérance,
Et que l'hiver fuit loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France,
Quand le soleil revient plus doux,
Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie,
Et ses chalets et ses glaciers,
J'ai vu le ciel de l'Italie,
Et Venise, et ses gondoliers.
En saluant chaque patrie,
Je me disais : Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besion de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

A LA GRACE DE DIEU.

Tu vas quitter notre montagne,
Pour t'en aller bien loin, hélas !
Et moi ta mère et ta compagne,
Je ne pourrai guider tes pas.
L'enfant que le ciel vous envoie,
Vous le gardez, gens de Paris ;
Nous, pauvres mères de Savoie,
Nous le chassons loin du pays,
En lui disant : Adieu ! } *bis.*
A la grâce de Dieu !... }
Adieu, à la grâce de Dieu !... (*bis*)

Ici commence ton voyage !
Si tu n'allais pas revenir !...
Ta pauvre mère est sans courage
Pour te quitter, pour te bénir !
Travaille bien, fais ta prière,
La prière donne du cœur ;
Et quelquefois pense à ta mère,
Cela te portera bonheur !
Va, mon enfant, adieu ! } *bis*
A la grâce de Dieu ! }
Adieu ! à la grâce de Dieu ! (*bis.*)

Elle s'en va, douce exilée,
Gagner son pain sous d'autres cieux ;
Longtemps, longtemps, dans la vallée,
Sa mère la suivit des yeux.

Mais lorsque sa douleur amère
N'eut plus sa fille pour témoin,
Elle pleura, la pauvre mère !
L'enfant qui lui disait de loin :
Ma bonne mère, adieu, } *bis.*
A la grâce de Dieu, }
Adieu ! à la grâce de Dieu ! (*bis*)

GUSTAVE LEMOINE.

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

La mer m'attend, je veux partir demain,
Sœur, laisse-moi, j'ai vingt ans, je suis homme !
Je suis Breton et je suis gentilhomme,
Sur l'Océan je ferai mon chemin.
—Mais si tu pars, mon frère,
Que ferai-je sur terre?
Toute ma vie à moi,
Tu sais bien que c'est toi !
Oh ! ne va pas loin de notre berceau,
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne ;
On vit heureux à la montagne,
Et puis de la Bretagne
Le soleil est si beau !

Sur un beau brick qui portera ton nom,
Je reviendrai dans un an capitaine;
J'achèterai ces bois, ce beau domaine,
Et nous serons les seigneurs du canton!
—Mais n'as-tu pas, dit elle,
Notre pauvre tourelle,
Pour trésor le bonheur,
Pour t'aimer tout mon cœur?
Oh! ne va pas loin de notre berceau;
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne;
On vit heureux à la montagne,
Et puis de la Bretagne
Le soleil est si beau!

Mais il partit quand la foudre grondait
Dix ans passés, de lui pas de nouvelles!
Près du foyer, sa compagne fidèle
Pleurait toujours, et toujours attendait.
Un jour à la tourelle
Un naufragé l'appelle,
Lui demande un abri.
"C'est lui! mon Dieu, c'est lui!
—Oui, sœur, c'est moi! je reviens au berceau,
J'ai tant souffert loin de toi, ma compagne!
Mais je l'oublie en voyant ma montagne,
O ma Bretagne,
Que ton soleil est beau!"

GUSTAVE LEMOND

ROUL' TA BOSSE.

Roul' ta bosse,
Petit luron,
Et ris toujours, à pied comme en carresse ;
Roul' ta bosse,
Petit luron,
Sois toujours gai, toujours franc, toujours rond

Petit bossu, retiens bien c' que ton père
Chantait souvent, en t' berçant dans ses bras.
Veux tu, mon fils, avoir un sort prospère,
Veux-tu d'venir bien portant et bien gras?
Roul' ta bosse, etc.

Te plaindr' du sort serait une folie,
Ta boss' n'est pas un si triste cadeau ;
Pourquoi t' fâcher? dans cette courte vie
Chacun de nous n'a-t il pas son fardeau?
Roul' ta bosse, etc.

En fait d'esprit, que n'as-tu c'lui d'Esope,
Qu'on admirait à la ville, à la cour !
T'en revendrais sous ta difforme env'loppe
A plus d'un nain qui s'rait l' géant du jour.

Pour êtr' heureux, jamais dans ta carrière
Ne prêt' l'oreille aux cancans des badauds,
Ne dis point d' mal des autres par derrière,
Tes quolibets te r'tomberaient sur le dos.

De tes amis soulage la détresse,
A les servir en tout temps sois dispos.
Si tu parviens au faîte d'la richesse
D'vant les petits ne fais pas le gros dos.
Roul' ta bosse, etc.

S'il s'allumait une nouvelle guerre,
Sois d' ton pays l'appui le plus fervent,
Qu' jamais l'enn'mi n' t'envisage par derrière,
Un bon Français s' montr' toujours par devant.

Roul' ta bosse
Petit luron,
Et ris toujours, à pied comme en carrosse ;
Roul' ta bosse,
Petit luron,
Sois toujours gai, toujours franc, toujours rond.

CASIMIR MENETRIER

LES VOLONTAIRES DE TERREBONNE.

CHANSONNETTE.

Partout le canon gronde,
Sa voix sème la terreur, (*bis*)
Chez tous les peuples du monde
La guerre se ranime avec fureur.

REFRAIN.

Canadiens, fils de soldats.
Préparons-nous aux combats.
En avant ! En avant !
Chacun à son régiment.
Que notre brave jeunesse
Au champ de l'honneur s'empresse.
Irions nous donc [*bis.*]ternir le nom
Des vainqueurs [*bis.*] de Carillon.

Naguère si placides,
Quittant tous leurs ateliers, [*bis.*]
Dans des luttes fratricides
Les Yankees s'entregorgent par milliers.
Canadiens, etc.

Seuls nous avons peut-être
Joui de cinquante ans de paix, [*bis.*]
Ne peut-on pas voir paraître
Sur notre horizon des jours plus mauvais.
Canadiens, etc,

Jonathan aux longues serres
Voulant réparer l'échec, [*bis.*]
Qu'il va subir chez nos frères,
Pourrait tourner ses regards sur Québec.
Canadiens, etc.

Pour éviter l'orage
Nous croiserions-nous les bras ; (*bis*)
Subirions-nous cet outrage
De nous laisser subjuguer sans combats.
Canadiens, etc.

Issus de nobles races
De peuples fiers et guerriers (*bis.*)
Nous devons suivre leurs traces
Et partager leur amour des lauriers.
Canadiens, etc.

Jurons à la patrie,
Vienne l'heure du danger, (*bis.*)
Que cette terre chérie
Jamais ne gémira sous l'étranger.
Canadiens, etc.

LE VOLTIGEUR, 1812.

AIR:—*Le jeune Edmond allait, etc.*

Sombre et pensif, debout sur la frontière,
Un voltigeur allait finir son quart;
L'astre du jour achevait sa carrière,
Un rais, au loin, argentait le rempart.
Hélas! dit-il, quelle est donc ma consigne?
Un mot anglais que je ne comprends pas!
Mon père était du pays de la vigne:
Mon poste! non! je ne te laisse pas!

Un bruit soudain vient frapper son oreille:
Qui vive!...point. Mais j'entends le tambour.
Au corps-de-garde est-ce que l'on sommeille?
L'aigle déjà plane aux bois d'alentour.
Hélas! etc.

C'est l'ennemi, je vois une victoire...
Feu! mon fusil: ce coup est bien porté;
Un Canadien défend le territoire,
Comme il saurait venger la liberté.
Hélas! etc.

Quoi! l'on voudrait assiéger ma guérite!
Mais, quel cordon! ma foi! qu'ils sont nombreux!

Un voltigeur, déjà prendre la fuite!
Il faut encor que j'en tue un ou deux.
Hélas ! etc.

Un plomb l'atteint: il pâlit, il chancelle;
Mais son coup part, puis il tombe à genoux.
Le sol est teint de son sang qui ruisselle
Pour son pays de mourir qu'il est doux.
Hélas ! etc.

Ses compagnons, courant à la victoire,
Vont jusqu'à lui pour étendre leur rang;
Le jour déjà désertait sa paupière;
Mais il semblait dire encore en mourant:
Hélas ! etc. F. X. GARNEAU

LE PETIT ROGER BON TEMPS.

AIR—*Mon mari est bien malede.*

Je suis un petit bonhomme
Qui n'ai pas plus de dix ans ;
C'est à bon droit qu'on me nomme
Le petit Roger Bon-Temps,
Car je suis gai,
Gai, gai, gai,
Et pétillant
Gai, gaiment.

Pour moi tout se change en fête
Et devient amusement;
J'ai le jeu seul dans la tête,
C'est mon plus cher élément.

Malgré moi du badinage
Je prends toujours le chemin,
Je fais du bruit, du tapage,
Comme nul autre gamin.

Pour sauter, chanter et rire,
Je suis toujours sur le ton;
J'ai mon but, lorsque j'attire
Le plaisir dans mon canton.

Il n'est pas dans ma nature
De forcer trop mes talents;
Mais jamais je ne murmure,
Quand on rit à mes dépens.

Mon horreur pour le silence
Me fait passer pour badin;
"Honni soit qui mal y pense,"
J'ôse y risquer mon latin.

Aujourd'hui chacun m'engage,
A n'être plus si bruyant;
Je le veux, je serai sage,
Je le promets en riant.

CH TRUDELLE.

L'HIVER AU CANADA.

AIR :—*Hirondelle gentille.*

Je vois de la Nature
Se faner la parure
Regret amer !
Des oiseaux le ramage
Cesse dans le bocage
Voici l'hiver.

Le soleil est plus pâle ;
On entend la raffale
Siffler dans l'air ;
La tempête de neige
De flocons nous assiége
Voici l'hiver.

Une couche de glace
Sur le fleuve s'entasse
Jusqu'à la mer,
Et la traîne est lancée
Sur la neige glacée
Voici l'hiver.

On patine et l'on glisse
Sur le flot qui se lisse
En cristal clair ;
On pêche sous sa voûte,
En trouant cette croûte,
Pendant l'hiver.

C'est l'époque où l'on chasse
Le caribou qui passe
Comme un éclair ;
Le sauvage en raquette
Suit l'orignal qu'il guette
Pendant l'hiver.

C'est la saison folâtre
Des bals et du théâtre,
Plaisir for cher.
On fait de la musique,
On joue au whist, on chique,
Pendant l'hiver.

Quand arrive décembre
On embrâse sa chambre
D'un feu d'enfer.
Sous sa lourde capote
Le citadin grelotte,
Durant l'hiver.

On prend double semelle ;
Une chaude flanelle
Couvre la chair.
De rhum ou de genièvre
On humecte la lèvre,
Durant l'hiver.

C'est alors qu'on s'enrhume,
Que chez l'habitant fume
Le poele en fer.

Là six jours par semaine
On file de la laine,
Pendant l'hiver.

Alors aussi l'on pense
Au parent à distance
A l'ami cher.
Et près du feu qui brille
On écrit, on babille
Durant l'hiver.

Hélas pour l'indigence
C'est un temps de souffrance ;
Nu comme un ver,
L'enfant qui vit d'aumône,
Souvent jeûne et frisonne,
Pendant l'hiver.

Si ma muse légère
N'est pour toi somnifère
Comme l'éther,
Ami lecteur, répète
Avec ma chansonnette,
Voilà l'hiver.

A. Marsais.

LA FRONTIERE.

CHANT NATIONAL.

AIR :—*Nouveau.*

"Sous votre Reine et notre République,
Il n'est qu'un peuple, un peuple en Amérique ;
Les mêmes chants, enfans, nous ont bercés,
La même audace, hommes, nous a poussés.
Race Saxonne, en souveraine altière,
Doit commander à tout le genre humain.
Frères Saxons ! qu'on se donne la main,
Car il n'est plus (*bis*) aujourd'hui de frontière" } *bis.*

Ainsi parlait aux fils de l'Angleterre,
Ainsi parlait, sur cette noble terre,
Qu'ont illustrée et Montcalm et Champlain,
Un vieux savant, petit fils de Franklin,
Il n'oubliait rien qu'une race entière.
Ce bon savant, ne savait-il donc pas,
Qu'à ses aieux, par autant de combats,
Les Canadiens (*bis*) ont tracé la frontière?

Sans le secours généreux de la France
Dont son aieul implora la vaillance,
L'Américain, si jaloux du Français,
Eut pu chanter la gloire des Anglais.
Race Saxonne, à son amour entière,
D'un pôle à l'autre aurait pu s'embrasser,
Et ses enfants entr'eux se caresser :
Car ils n'auraient (*bis*) jamais eu de [frontière.) *bis.*

On nous offrit un jour l'indépendance ;
Mais du congrès sachant l'intolérance,
Le Canadien, fidèle à ses drapeaux,
Sut repousser les *Grecs* et leurs cadeaux ;
Montgomerie et sa cohorte entière
Sous nos remparts trouvèrent leur tombeau ;
Le reste fut chassé comme un troupeau
Et peu d'entre eux (*bis*) revirent la [frontière.) *bis*

Dans son pays qu'il sauvait à l'empire,
Pour récompense, on voulut le proscrire ;
Pauvre colon, le Canadien toujours,
Sous les mépris à prodigué ses jours ;
Mais quand sonna la trompette guerrière,
Comme autrefois, séduit par sa valeur
A la vengeance il préféra l'honneur ;
Salaberry (*bis*) sut garder la frontière. *bis.*

Pleins de l'orgueil que la richesse inspire
Nos voisins ont, dans leur triste délire,
Mis les vertus au nombre des tyrans :
Ils ont pitié de nous, gens ignorans.
Mais si tu veux leur faire une barrière,
Peuple, sois bon, pieux, modeste et gai,
Oui, sois Français, et, comme à Châ-
[teaugay.
Ils trouveront (*bis* encore une frontière.

J. B. Bonhomme.

CHANSON PATRIOTIQUE.

Air:—*Brûlant d'amour et partant pour la guerre.*

Riches cités, gardez votre opulence:
Mon pays seul a des charmes pour moi:
Dernier asile où règne l'innocence,
Quel pays peut se comparer à toi?
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais: j'ai perdu le bonheur!

Combien de fois, à l'aspect de nos belles,
L'Européen demeure extasié!
Si par malheur il les trouve cruelles,

Leur souvenir est bien tard oublié.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais: j'ai perdu le bonheur!

Si les hivers couvrent nos champs de glaces
L'été les change en limpides courants,
Et nos bosquets fréquentés par les grâces
Servent encor de retraite aux amants.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais: j'ai perdu le bonheur!

Oh! mon pays, vois comme l'Angleterre
Fait respecter partout ses léopards;
Tu peux braver les fureurs de la guerre,
La liberté veille sur nos remparts.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais: j'ai perdu le bonheur!

A. N. Morin.

A SAINT JEAN-BAPTISTE.

Noble patron, dont on chôme la fête
Vois tes enfants devant toi réunis;
Sous ton drapeau qui flotte sur leur tête,
Que par ta main leurs destins soient bénis
Comme un signal auquel il se rallie,
Le Canadien, t'adoptant pour patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie

Par toi conduits au Canada sauvage,
Quelques Français d'abord l'ont cultivé;
Nous tenons d'eux ce brillant héritage
Par eux conquis et par nous conservé.
En rappelant leur mémoire chérie,
Le Canadien, retrouvant son patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie

Aux jours d'épreuve, où passe toute race,
Dans nos esprits tu conservas l'espoir,
Et, quand de morts la justice fut lasse,
Pour tout calmer tu guidas le pouvoir.
En retrouvant sa première énergie.
Le Canadien rend grâce à son patron,
Et pour toujours il prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie

F. R. ANGERS.

CHANT DE LA HURONNE.

MUSIQUE DE M. ERNEST GAGNON.

Glisse, mon canot, glisse,
Sur le fleuve d'azur!
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur!

Le guerrier blanc regagne sa chaumine;
Le vent du soir agite le roseau,
Et mon canot, sur la vague argentine,
Bondit léger comme l'oiseau.

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur!
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur!

De la forêt la brise au frais murmure,
Fait soupirer le feuillage mouvant;
L'écho se tait et de ma chevelure
L'ébène flotte au gré du vent!

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur!
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur!

J'entends les pas de la biche timide...
Silence!...vite! un arc et mon carquois!
Volez! volez! ô ma flèche rapide!
Abattez la reine des bois!

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur!
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur!

L. H. FRECHETTE

CHANT DES CHASSEURS.

DE SAINT-LOUIS.

L'aube luit sur nos armes.
Le drapeau flotte au vent.
Le clairon des alarmes
Nous appelle: En avant!
En avant!

En avant! narguons la mitraille
Et la morgue de l'étranger.
Voici l'heure de la bataille:
C'est le moment de nous venger!

L'aube luit sur nos armes!
Le drapeau flotte au vent!
Le clairon des alarmes
Nous appelle: En avant!
En avant!

En avant! que l'ennemi tremble
Devant nos légers escadrons!
Combattons et luttons ensemble!
Ensemble nous triompherons!

L'aube luit sur nos armes!
Le drapeau flotte au vent!
Le clairon des alarmes
Nous appelle: En avant!
En avant!

Mais si la victoire rebelle
Trompait ses fidèles amis.....
Est-il fin plus noble et plus belle
Que de mourir pour son pays!

L'aube luit sur nos armes.
Le drapeau flotte au vent.
Le clairon des alarmes
Nous appelle: En avant.
En avant.

L. H. Frechette.

LES CANOTIERS.

MUSIQUE DE M. C. LAVIGUEUR.

Soulève tes rames
Mon gai matelot,
Et fait sur les lames,
Bondir ton canot.
Vois, là ton amante,
Qui te suit des yeux....
—L'onde était charmante,
Les rameurs joyeux.

Sur la vague molle,
Effleurant le flot,
Quand ton canot vole,
Hardi matelot,
En cadence chante
Tes refrains si vieux.
—L'onde était charmante,
Les rameurs joyeux.

Sur le flot qui passe,
Passe, canotier.
Voler dans l'espace,
Quel joli métier!
Pourtant la tourmente
Parfois gronde aux cieux!.....
—L'onde était charmante,
Les rameurs joyeux.

CHANSON.

AIR:—*Un jour pur éclairait mon âme.*

Je ne cherche que ta gloire
Et ton bonheur, ô mon pays;
Que les palmes de la victoire
Couronnent le front de tes fils.
Jeune guerrier, l'amour m'enflamme,
Mais connaissez-vous mon amour?
Ah, j'aime, tu le sais, mon âme, } *bis.*
Le sol où j'ai reçu le jour. }

Qu'un autre chante sa folie
Et les attraits de son Iris,
Moi je chanterai ma patrie,
Elle seule aura mes sourires;
Je veux lui conserver ma flamme
Et lui faire à jamais la cour.
Car j'aime, etc.

Pour elle, autrefois, dans les plaines
Nos aieux ont versé leur sang.
Ils ont su repousser les chaînes;
Moi, je veux soutenir leur rang.
Et si mon pays me réclame,
Je saurais périr à mon tour.
Car j'aime, etc.

A. G. LAJOIE.

NOS JOURS DE GLOIRE.

AIR :—*Nouveau.*

Quand nos aieux partaient pour les combats,
La force et le courage
Les précédaient, guidant toujours leur pas
Au plus fort de carnage.
Ils ont été les plus braves soldats :
Ils n'ont point su s'éloigner de l'orage ;
Et Carillon, Lacolle et Châteauguay
Ont pour jamais consacré leur mémoire,
O souvenirs de sublime beauté !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire?

Il fut un temps où bientôt nous pensions
Abattre l'insolence
De cent faquins que nous entretenions
Oisifs dans l'opulence.
Il fut un homme aux yeux des nations
Qui les flétrit de sa mâle éloquence.
Que de lauriers il aurait pu cueillir !
Que tu fus belle alors, ô notre histoire !
Et, devant nous, quel brillant avenir !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire?

A nos malheurs en fût-il de pareils,
Le jour où la démence

Seule régnant partout dans nos conseils,
Brisa notre puissance?
Oh, dites-moi, où sont donc les soleils,
Qui nous donnaient jadis tant d'espérance,
Ceux qui devaient par leurs sages travaux,
Au char du peuple enchaîner la victoire?
Ceux qui disaient: "Oh! nos jours seront beaux"
Mais où sont-ils les jours de notre gloire?

Pourtant, courage, enfants de mon pays!
Oh! par votre vaillance,
Toujours, toujours soyez les dignes fils
De la Nouvelle-France.
Courage, espoir! Retrempons-nous, amis,
Et malgré tout soyons pleins d'assurance;
Ah! pour gémir il suffit du passé!
Ne rêvons pas une page plus noire.
Et puis, qui sait si le destin lassé
N'amène point de nouveaux jours de gloire?

LES FRANÇAIS EN CANADA.

AIR :—*Vieux français.*

Fils éloignés d'une même patrie,
Par le destin, séparés, dispersés.
Nous pleurions tous cette mère chérie,
Sa vieille gloire et nos beaux jours passés ! ...
Mais dans les cieux un grand nom luit encore
Sur un drapeau par un aigle emporté ;
Pour nous alors l'étendard tricolore } *bis.*
Est l'arc-en-ciel de la fraternité ! }

A l'exilé sur ses plages lointaines
Qui cherche un baume à de vives douleurs :
"Mêlons nos pleures et partageons nos peines,"
Lui dirons nous en montrant nos couleurs ;
Des vieux soldats, des fils du grand empire
Se sont unis sous un nom respecté !
Sur leur bannière ils ne veulent écrire
Que Bienfaisance, Amour, Fraternité !...

Loin du pays qui nous donna la vie,
Nous retrouvons des frères, des amis,
Un noble sang et même sympathie,

Des souvenirs par nos aieux transmis ! ..
Jetons ensemble un soupir vers la France !..,
Disons un vœu que l'espoir a dicté,
Lorsque vers vous tout notre cœur s'élance,
Serrons nos mains avec fraternité !

Toi dont la main nous jetait tant de gloire,
Protège-nous sous l'abri de ton nom !
Le temps n'est plus qui voulait la victoire,
Notre seul but est la paix, l'union.
Laissons l'envie attaquer la bannière
Qui nous guida vers l'immortalité ;
Pour le grand homme ayons une prière !...
Et parmi nous de la fraternité !

N. Aubin.

L'AVENIR.

Canada, terre d'espérance,
Un jour songe à t'émanciper ;
Prépare-toi, dès ton enfance,
Au rang que tu dois occuper ;
Grandi sous l'aile maternelle,
Un peuple cesse d'être enfant :
Il rompt le joug de sa tutelle,

Puis, il se fait indépendant,
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Rougi du sang de tant de braves,
Ce sol, jadis peuplé de preux,
Serait-il fait pour des esclaves,
Des lâches ou des malheureux ?
Nos pères, vaincus avec gloire,
N'ont point céder leur liberté :
Montcalm a vendu la victoire,
Son ombre dicta le traité.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Vieux enfants de la Normandie,
Et vous, jeunes fils d'Albion,
Réunissez votre énergie,
Et formez une nation :
Un jour, notre mère commune
S'applaudira de nos progrès,
Et guide, au char de la fortune,
Sera le garant du succès.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Si quelque ligue osait suspendre
Du sort le décret éternel
Jeunes guerriers, sachez défendre
Vos femmes, vos champs et l'autel.
Que l'arme au bras chacun s'écrie :
" Mort à vous, lâches renégats ;
" Vous immolez votre patrie ;
" Vos crimes nous ont fait soldats.'
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Sur cette terre encor sauvage
Les vieux titres sont inconnus ;
La noblesse est dans le courage,
Dans les talents, dans les vertus.
Le service de la patrie
Peut seul ennoblir des héros ;
Plus de noblesse abâtardie,
Repue aux greniers des vassaux !
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Mais je vois des mains inhumaines
Agiter un sceptre odieux,
De fureur bouillonne en nos veines,
Le noble sang de nos aieux ;
Dans les forêts, sur les montagnes

Le bataillon s'apprête et sort;
La faulx qui rasait nos campagnes
Soudain se change en faulx de mort.
O terre américaine.
Sois l'égale des rois;
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

F. R. ANGERS.

LA LIBERTE, LE PATRIE ET L'HONNEUR.

AIR :—*Du troubadour.*

O Canadien, qu'illustra le courage,
Viens à ma lyre inspirer de doux chants :
Ton nom toujours a bravé l'esclavage,
Ton bras armé fut l'effroi des tyrans.
Ta voix mâle et sonore
Répèterait encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Aimant la paix, fuis les yeux du sicaire
Qu'un fer en main, on lâche contre nous ;
Mais si jamais un pacha téméraire
Vient à braver les lois et ton courroux
Ta voix mâle et sonore,
Soudain répète encore

Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Quoi ! voudrais-tu, sur le sol de tes pères,
Dans la poussière ensevelir ton front ?...
N'entends-tu pas gémir leurs cimeterres,
Et leurs os bruire aux champs de Carillon ?
Mais non ! ta voix sonore
Soudain répète encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Salaberry conquit par sa vaillance
Ceux qui juraient d'ensanglanter nos champs ;
Mais Papineau sait par son éloquence
Rompre, au sénat, les projets des méchants.
Ta voix mâle et sonore
Va répéter encore
Ces mots sacés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Ce noble cri partout se fait entendre ;
Le peuple, enfin, veut reprendre ses droits.
Un an commence où plus d'un trône en cendre,
En s'éteignant, fera pâlir les rois.

A cet heureux présage
Que promet un autre âge,
Peuples, chantons ces mots chers à mon cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

NAPOLEON.

Il dort ! ce héros dont la gloire
Verra la fin de l'avenir !
Il dort ! on entend la victoire
Le rappeler par un soupir.
Tous avec moi versez des larmes.
Guerriers que respecta la mort ;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! il dort !

Il dort, hélas ! il faut le dire,
Pour ne se réveiller jamais !
Il dort, et Clio va redire
Quel fut pour lui le nom français.
Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,
Pourrait-être terrible encor...
Mais le héros que je rappelle,
Il dort ! il dort !

Il dort et sa tête repose
Sur des lauriers dus au vainqueur.
Il dort et son apothéose

Se grave au temple de l'honneur.
Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort ;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! il dort !

N. Aubin.

LA CHANSON DU BON PASTEUR.

Bons habitants du village,
Prêtez l'oreille un moment.
Ma morale est douce et sage.
Et toute de sentiment.
Vous saurez bien me comprendre :
C'est mon cœur qui parlera.
Quand vous pourrez, venez m'entendre,
Et le bon Dieu vous bénira.

Un soldat que le froid glace,
Le soir vient-il à pas lents,
Vous demander une place,
Près de vos foyers brûlants ;
Sans connaître la bannière
Sous laquelle il s'illustra,
Vite, ouvrez lui votre chaumière.
Et le bon Dieu vous bénira.

De vos gerbes si nombreuses,
Pour moi ne détachez rien.
Vos familles sont heureuses :
Leur bonheur suffit au mien :
Ménagez votre abondance
Pour celui qui patira ;
Payez la dîme à l'indigence,
Et le bon Dieu vous bénira.

Loin des cendres de sa mère,
Chez vous un pauvre exilé
Dévorait sa peine amère :
Vers lui Dieu l'a rappellé.
Qu'importe, si sa prière
De la vôtre différa ?
Priez pour lui, c'est votre frère,
Et le bon Dieu vous bénira.

JE CHANTERAI.

Que serait notre vie,
Sans le charme touchant
D'une douce harmonie
Et d'un gracieux chant ?
Voyageur sur la terre,
Fatigué du chemin,
Quand je chante j'espère,
Oubliant le chagrin.

Un contretemps m'arrête ;
Faut-il me rebuter ?
A vaincre je m'apprête,
Et sais encore chanter.
Raniment mon courage,
Le chant est à mon cœur
Ce qu'est au vert bocage
Du matin la fraîcheur.

La gentille alouette,
Le rossignol des bois,
La caille et la fauvette
Font résonner leur voix,
Dans l'air, dans la prairie.
J'aime leurs chants joyeux ;
Aussi toute la vie,
Je veux chanter comme eux.

CH. LAMI

LE BAEU DUNOIS.

AIR :—*L'hymenee nous rassemble.*

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Venait prier Marie
De bénir ses exploits.
Faites reine immortelle,
Lui dit-il en partant,
Que j'aime la plus belle,
Et sois le plus vaillant. } *bis.*

Il trace sur la pierre
Le serment de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte son seigneur.
Aux nobles vœux fidèle,
Il dit en combattant :
"Amour à la plus belle,
"Honneur au plus vaillant, } *bis.*

"Je te dois la victoire,
"Dunois dit son seigneur ;
"Puisque tu fais ma gloire,
"Je ferai ton bonheur.
"De ma fille Isabelle
"Sois l'époux à l'instant :
"Car elle est la plus belle,
"Et toi le plus vaillant." (*bis.*)

A l'autel de Marie
Ils contractent tous deux
Cette union chérie
Qui doit les rendre heureux.
Chacun dans la chapelle
Disait, en le voyant.
"Amour à la plus belle !
"Honneur au plus vaillant ! (*bis*)

LE RETOUR DE L'HIRONDELLE.

AIR : *Des Roses aux rosiers*, ou *Demande a la brise.*

O toi ! messagère fidèle,
Qui nous annonce les beaux jours,
Viens-tu, fugitive hirondelle,
Du pays où sont mes amour?
Avec toi, de son long voyage
Mon Julien devait revenir (*bis.*)
Dis-moi : sur un lointain rivage,
A-t-il gardé mon souvenir?

Seul, éloigné de la patrie,
L'as tu vu rêver à l'écart?
Son âme s'est-elle attendrie
Quand il salua ton départ?
T'a-t-il parlé de la colline
Qui de fleurs va se revêtir.
De nos frais sentiers d'aubépine
A-t-il gardé le souvenir?

As-tu vu, coquette, élancée,
Sa corvette fendre les flots?
Sur ses mâts, t'es-tu reposée
Pour écouter les matelots?
Au milieu des chants d'espérance
Qui s'exhalent comme un soupir,
Julien, en pensant à la France,
A-t-il gardé mon souvenir?

Oiseau chérie, dans ton langage,
Viens-tu m'annoncer le bonheur?
Mais, de mes yeux, est-ce un mirage,
Une illusion de mon cœur?
Là-bas, à l'horizon, s'avance
Un vaisseau qui semble grandir;
Il porte avec lui l'espérance,
Que ramène le souvenir.

STANCES A L'OCEAN.

Large horizon, solennelle étendue,
Immensité des ondes sans repos,
Combien de fois, ma pensée éperdue,
S'est élancée au-delà de tes flots!
Combien de fois les nuits où tu te lèves,
Quand jusqu'aux cieux tu portes ta fureur.....
Je suis venu contempler sur tes grèves
De tes effort l'immense et sombre horreur. [*bis.*]

Les soirs bénis, noble mer, vaste plaine,
Sur tes flots verts jetant la pourpre et l'or,
Tu sais, ô mer, rester calme et sereine,
Pour recevoir le soleil qui s'endort
Et dans tout temps te retrouvant plus belle,

Grande en ton calme et grande en ton
courroux,
A mon esprit Dieu pour toi se révèle } *bis*
Et à tes pieds je tombe à ses genoux }

Combien de fois tu brisas dans l'orage
Le lourd vaisseau qui revenait vainqueur
Le lendemain, sous un ciel sans nuage,
Tu caressais la barque du pêcheur.
Ah! si je perds la foi qui nous anime,
Ah! si du ciel mon cœur avait douté.....
Je reviendrais sur tes bords, mer sublime, [*bis.*]
Pour entrevoir encor l'éternité.

LAMARTINE.

L'ANGE GARDIEN.

MELODIE,

AIR : *Viens, belle nuit,* ou *Si les Fleurs parlaient.*

Ange gardien, béni sur cette terre,
Vois cet enfant qui t'implore à genoux,
Pour que ta voix élève sa prière
Vers le Très-Haut. Ton seul Maître est
si doux.

Que de l'enfant il voit couler les larmes,
Et que son cœur ne peut refuser rien ;
Pour cet enfant, sur terre plus de charmes
Sèche ses pleurs, oh ! bon ange gardien !

Comme un roseau, lorsque le vent le brise,
En gémissant il supporte les coups
De son destin, qui n'offre pour devise
A l'orphelin rien de tendre ou de doux ;
Le pauvre enfant, dans sa douleur amère,
S'adresse à Dieu, son unique soutien ;
Mais s'il pleurait, en songeant à sa mère,
Sèche ses pleurs, oh ! bon ange gardien !

L'ange veillait chaque jour sur son âme,
Mais la tristesse un jour brisa son cœur,
Et lui ravit tout, jusqu'à cette flamme
Qu'on nomme espoir, et fait croire au bonheur.
Des chérubins il a rejoint la troupe,
Abandonnant son terrestre lien,
Car de la vie il a brisé la coupe,
Entre les bras de son ange gardien.

PERDUS DANS LA MONTAGNE.

AIR :— de *Maure et captive.*

Frère, écoute dans la montagne
La tempête sème le deuil,
Et la neige, sur la campagne,
Etend partout son blanc linceul.
Seuls, égarés, loin du village,
Hélas ! qu'allons-nous devenir

Allons, ma sœur, reprends courage,
Prions Dieu de nous secourir.

Entends notre prière,
Mon Dieu, veille sur nous,
Apaise ton courroux, (*bis*)
Et rends-nous notre mère,
Notre mère !...

Sous le vieux toit où notre enfance
Ne connut jamais les douleurs,
Sur nous, en proie à la souffrance,
Notre mère verse des pleurs.
A ces pensers mon front se penche ;
Mais, quel bruit vient de retentir ?
Prions, ma sœur, c'est l'avalanche
Qui roule et peut nous engloutir.
Entends notre, etc.

Déjà la nuit aux sombres voiles,
Cache à nos yeux l'étroit sentier ;
Le ciel est noir et sans étoiles,
Je ne vois plus que le glacier.
J'ai froid, j'ai peur, car de l'orage
La grande voix mugit plus fort ;
Et le vent terrible en sa rage,
Sur nos pas entraîne la mort.
Entends notre, etc.

Comme toi, l'espoir m'abandonne,
Ma pauvre sœur il faut mourir,
Vois, la neige qui tourbillonne,
Tous deux bientôt va nous couvrir.
Mais non, la main de Dieu nous guide,
Ma sœur, vois-tu, vois-tu, là-bas?
C'est le chalet, où, l'œil humide,
Notre mère nous tend les bras.

Dieu bon et tutélaire,
Que ton nom soit béni :
Ton pouvoir infini
Nous rend à notre mère.

LA SŒUR DE CHARITE.

AIR :—*Laissez les roses aux rosiers.*

Les yeux inclinés vers la terre,
Lorsque sa pensée est au ciel,
Quel est cet ange tutélaire.
Précieux don de l'Eternel?
Sur son front où brille la grâce } *bis.*
Nos regards lisent la bonté, }
Mortels, découvons-nous quand passe
La bonne sœur de charité [*bis*]

Pour ce qui souffre, tendre et bonne,
Quelle sublime mission!
Aux filles du pauvre elle donne
Les bienfaits de l'instruction.
Versant une douce parole
Sur le cœur du déshérité,
De tout chagrin elle console,
La bonne sœur de charité.

De l'affligé humble servante,
Sans se plaindre, on la voit toujours,
Où gémit la classe indigente,
Prodiguant d'utiles secours.
Lorsqu'au chevet de la souffrance
Elle porte espoir et santé,
Seul, c'est le ciel qui récompense
La bonne sœur de charité.

Pour vivre à jamais dans l'histoire,
Pour tous il est fait certain :
Qu'ici-bas la plus belle gloire
Est de secourir son prochain.
Penseurs, que le monde contemple,
En défendant l'humanité,
Toujours imitez par l'exemple,
La bonne sœur de charité.

LA PART A DIEU.

LEGENDE

AIR : *du Mendiant.*

Un soir, un baron d'Aquitaine,
Célébrait la fête des Rois,
Quand au seuil de son beau domaine
Soudain retentit une voix :
Oh ! noble seigneur, disait-elle,
Au pauvre qui demande un peu
Pour apaiser sa faim cruelle,
Donnez, donnez la part à Dieu.

Refrain :

Que me fait ta souffrance,
Que me fait ton chagrin,
Dit le baron plein d'arrogance,
Va, mendiant, suis ton chemin.

Le vent est froid, la nuit bien sombre,
Répond la voix en sanglotant ;
Mes pas vont s'égarer dans l'ombre.
Laissez-moi m'assoir un instant.
La neige au loin couvre la terre,
Je suis sans logis et sans feu,
Pour adoucir ma peine amère
Ah ! donnez moi la part à Dieu.
Que me fait, etc.

Au ciel il n'est pas une étoile,
Le givre frappe les vitraux,
J'ai froid, car un sarreau de toile
Couvre mon corps de ses lambeaux ;
Laissez-moi donc, je vous en prie ;
Prendre une place auprès du feu,
Seigneur, pour soutenir ma vie,
Ah ! donnez-moi la part à Dieu.
Que me fait, etc.

Oh ! toi qui refuse l'aumône,
Répond alors le mendiant,
Souviens-toi que celui qui donne
En Dieu se montre confiant.
Mais puisqu'en voyant ma misère
Ton cœur reste sans charité,
Sois donc maudit sur cette terre,
Sois maudit pour l'éternité.

Pardonnez mon offense ;
Voici du pain, du feu,
Dit le baron, plus de souffrance,
A vous, frère, la part à Dieu.

LE BAISER DU SOIR.

AIR de la *Fee aux aiguilles* ou de *Roses ou Rosier*,

Frère, un jeune cœur qui s'envole
Vers l'aride sol de Paris
Est une fleur que s'étiole
Loin de ses ombrages chéris.
L'absence est un mortel supplice.
Et notre mère au désespoir,
Ne pourrait plus sur ton front lisse
Déposer le baiser du soir.

Là bas, si la vie est moins dure,
Ici, le maternel amour,
Frais comme un tapis de verdure
Tempère l'ardeur d'un long jour.
Quand l'ombre descend sur la plaine
Et qu'au foyer tu viens t'asseoir,
Pour te faire oublier ta peine
N'as-tu pas le baiser du soir?

Non, tu n'iras pas, ô mon frère,
Quand tu reviendrais tout joyeux,
Peut-être qu'un glas funéraire
Aurait attristé ces beaux lieux.
Tu reviendrais riche ; qu'importe?
Si tu n'avais pu recevoir
Les adieux qu'une mère emporte
Dans le dernier baiser du soir.

JE VOUDRAIS NE PLUS ME SOUVENIR.

AIR : *Viens, belle nuit*, ou *Si les Fleurs parlaient.*

Loin du pays où, frappé par l'orage,
J'ai vu s'enfuir mes rêves d'autrefois,
Triste, exilé. pleurant sur ce rivage,
Vers vous, mon Dieu, j'ose élever la voix.
Quand à mes yeux le passé se dévoile,
Pour l'oublier et penser à mourir,
Sur ma mémoire étendez un long voile,
Ah ! je voudrais ne plus me souvenir !

Dans ces grands bois, quand la brise légère,
En se jouant, caresse mes cheveux,
Je l'interroge en pensant à ma mère,

Qui, pour son fils, implore en vain les
cieux.
Mais rien, hélas ! ne trouble le silence,
Rien que ma voix, qui dit dans un sou-
pir :
Vous n'êtes pas les brises de la France !
Ah ! je voudrais, etc.

Buissons fleuris, formés de lauriers roses,
Où tout le jour chantent les colibris,
Champs diaprés, où mille fleurs écloses,
Cachent aux yeux de mystérieux nids,
En vous voyant mon âme est attendrie ;
Mais, je le sens, je ne puis vous chérir ;
Vous n'êtes pas les fleurs de ma patrie !
Ah ! je voudrais, etc.

Autour de moi, quand tout chante et s'a-
nime,
Je crois entendre une voix du pays
Me répétant cette chanson intime
Qui me berçait, sous mes pauvres lambris
Mais c'est un rêve... et ma douce croyan-
ce
S'évanouit en me laissant souffrir :
Non, rien ne vient me parler de la Fran-
ce !
Ah ! je voudrais, etc.

PETITS OISEAUX, CHANTEZ TOUJOURS

MELODIE.

Sous un berceau garni de vert feuillage
J'aime à rêver, ma lyre a de doux sons ;
Sylphes chanteurs, votre tendre ramage
Vient m'apporter des airs pour mes chansons.
Dans vos palais faits de fraîche verdure,
La liberté respire les amours ;
Par vos doux chants égayez la nature.
Petits oiseaux, chantez, chantez toujours.(*bis.*)

Souvenez-vous les soins de votre mère,
Rendez hommage à votre Créateur,
Il éloigna de vous mainte chimère
En vous donnant l'amour, le vrai bonheur.
Laissez, laissez l'injuste créature,
L'âme sensible aime vos gais discours ;
Par vos doux chants égayez la nature.
Petits oiseaux, chantez, chantez toujours.(*bis*)

Lorsque l'hiver étend sa main glacée,
On n'entend plus les chants mélodieux ;
Vers le néant la nature est poussée

Et l'horizon. semble mystérieux.
Mais au printemps tout reprend sa parure,
Vous revenez dans vos riants séjours;
Par vos doux chants égayez la nature.
Petits oiseaux, chantez, chantez toujours.(*bis.*)

DOUX SOUVENIRS DE MON VILLAGE.

PASTORALE.

AIR: *Laissez les roses aux rosiers.*

Combien j'ai douce souvenance
Du beau pays où je suis né!
Alors, de mon espiègle enfance
Chaque jour était fortuné.
Maintenant que, brisé par l'âge, } *bis.*
Je pense à tout ce que j'aimais, } *bis.*
Doux souvenir de mon village,
Je ne vous oublierai jamais.

Tout près de l'humble presbytère,
Asile d'un bon vieux curé,
Je vois le petit cimetière
Où je devais être enterré;
Puis le grand chêne au vert feuillage

Sur lequel je cherchais des nids,
Doux souvenirs de mon village,
O combien vous êtes bénis.

Je vois mon chaume au toit champêtre
Se découpant sur un ciel bleu,
Puis la prairie où j'ai vu naître
Les fleurs que créa le bon Dieu.
Qu'il était beau, le paysage
Où je guidais mes premiers pas,
Doux souvenirs de mon village,
O combien vous avez d'appas.

Près de la rustique chaumière
Où le sort plaça mon berceau,
Je vois la petite rivière
Qui serpente au bas d'un côteau ;
Son onde pure, à son passage,
Semblait chanter sur les cailloux ;
Doux souvenirs de mon village,
O combien vous me semblez doux.

A la moisson, sous les faucilles,
Je vois tomber nos blés touffus,
Et les paysannes gentilles
Dans les sentiers marcher pieds nus,
Puis le petit bois dont l'ombrage
Etait propice aux amoureux.
Doux souvenirs de mon village,
Combien vous me rendez heureux !

SALUT ! SALUT !

RAMANCE.

Je te revois ô mon village
Où s'écoulèrent les beaux jours
De mon insouciant jeune âge
Dont je me souviendrai toujours.
Vieux clocher de notre humble église
Qui s'élève droit vers les cieux,
Sur ton vieux toit d'ardoise grise
Où chantent les moineaux joyeux !

Salut, salut ! ô mes vertes campagnes
Je vous revois toujours fleuris,
Ruisseau qui coule au pied de nos montagnes
En murmurant sous tes charmants abris !
O mes vertes campagnes,
Salut, salut !

Je vais revoir, ô douces fêtes,
Mes grands bœufs au regard si doux
Les beaux nids dressés dans les faîtes
Des hauts chênes et des vieux houx ;
Mon chien Rustaud, ami fidèle,
Qui, veillant sur mes jeunes ans,
Avec moi, dans l'herbe nouvelle
Mêlait ses jeux chaque printemps !
Salut. salut ! etc.

Voici là-bas mon toit de chaume
Que dore un reflet de soleil,
Où sous la treille qui l'embaume
Le pinson chante à son réveil.
Mon cœur tressaille d'espérance,
En songeant au bonheur promis
Qu'après une aussi longue absence
Je vais recevoir parents, amis !
Salut, salut ! etc.

L'ORPHELINE DE LA ROCHE.

MELODIE.

Errant un jour sur la montagne
Une orpheline au front rêveur,
Disait tout bas : rien n'accompagne
L'enfant perdu, dans son malheur !
Oui, j'ai grandi, sans qu'une mère
Vienne un seul jour baiser mon front,
Et mon âme dans sa prière
Ne peut même dire son nom !

Tendres échos, portez lui ma pensée
Et dites bien aux échos d'alentour,
Que sur la roche où je fus délaissée
Je l'attendrai, jusqu'à mon dernier jour ! (*bis.*)

Sur terre, hélas ! pauvre isolée !
Tout me rappelle ma douleur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !
L'oiseau dans son nid de verdure
Qui se balance sous l'ormeau
Semble me dire en son murmure,
Oui je n'ai pas même un berceau !
Tendres échos, etc.

Dites-lui bien que sans caresse
L'enfant se meurt désespéré ;
Mon cœur a droit à sa tendresse ;
J'ai tant souffert ! j'ai tant pleuré !
Et si là-haut, ange et martyre,
Elle est auprès de l'Eternel,
D'ici j'attends son doux sourire ;
Ne suis-je pas plus près du ciel !
Tendres échos, etc.

LE CHIEN DE L'AVEUGLE

ROMANCE.

La neige tombe et la bise est cruelle.
Mon pauvre chien, tu dois avoir bien froid.
J'ai beau râcler ma vieille ritournelle,
Chacun s'éloigne et nul ne songe à toi.

Je vais redire encor cette romance,
Qui nous valut jadis tant de gros sous ;
Peut-être alors aurons-nous plus de chance,
Vers les passants tourne tes yeux si doux !

(*Avec sentiment.*)

Tends ta sébille, ô mon pauvre caniche,
Et sur ce pont restons jusqu'à ce soir ;
Si la recette en rentrant n'est pas riche,
Nous nous partagerons un morceau [pain noir.] *bis.*

Te souviens tu de nos jours de bataille,
Où nous avons tous les deux bien souvent
Bravé sans peur des torrents de mitraille?
On t'appelait le chien du régiment.
Depuis longtemps mes yeux à la lumière
Se sont fermés, mais je bénis mon sort ;
Je n'ai pas vu sur la France ma mère,
Se déployer l'étendard de la mort !
Tends ta sébille, etc.

Qu'ai-je entendu? dans ma pauvre cassette
Vient de tomber une pièce d'argent.
Qu'il soit béni celui qui me la jette.
Il te carresse... ô ciel ! c'est un enfant !

Que le malheur ne brise pas sa vie,
Qu'il voie un jour triompher son drapeau,
Et revenir dans la mère-patrie.
Chaque Français exilé du hameau.
Rentrons chez nous, viens mon pauvre caniche,
Car en pain blanc s'est changé le pain noir,
Grâce à l'enfant notre sébille est riche,
Bénissons-le, tout deux nous dinerons ce soir. } *bis.*

L'ANGE DE LA BIENFAISANCE.

Rayon de la douce harmonie
Dont les accents charment le ciel
Et sur les maux de cette vie
Répandent le baume et le miel!
Qui chassant la douleur amère,
Revêt d'un prisme fortuné
La couche de la pauvre mère
Et la crèche du nouveau-né.
C'est l'ange de la bienfaisance
Qui calme ici-bas les douleurs!
C'est cet ange dont la présence
Cache les larmes sous les fleurs! (*bis.*)

Quand sur le sol de la patrie
L'orage gronde avec fureur,
Que le travail et l'industrie
S'arrêtent glacés de terreur!
Avec ceux que le malheur frappe,
Qui dans cet instant solennel,
Vient dans une touchante agape
Partager le pain fraternel?
C'est l'ange, etc.

Quand l'hiver au pas homicide
Sur la terre sème le deuil,
Du vieillard, indigent, timide,
Qui, sans témoins franchit le seuil?
Qui, sans attendre sa prière,
Lui rend la vie et la chaleur.
Et fait, sur son heure dernière,
Refléter l'éclair du bonheur?
C'est l'ange, etc.

Bel ange à chevelure blonde,
Pour nous tu descendis des cieux;
Bien longtemps encor sur ce monde
Prodigue tes dons précieux;
Grâce à toi l'abondance brille
Grâce à tes présents, les mortels
Forment une heureuse famille
Dont tous les cœurs sont les autels!

Bel ange de la bienfaisance,
Qui viens pour calmer les douleurs!
Reste avec nous, car ta présence
Cache les larmes sous les fleurs! (*bis.*)

ALSACE ET LORRAINE.

France à bientôt! car la sainte espérance
Emplit nos cœurs en te disant: Adieu!
En attendant l'heure de délivrance,
Pour l'avenir nous allons prier Dieu.
Nos monuments où flotte leur bannière
Semblent porter le deuil de ton drapeau.
France, entends-tu la dernière prière
De tes enfants couchés dans leur tombeau?
Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
Et, malgré vous nous resterons français.
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre cœur vous ne l'aurez jamais.

Eh quoi! nos fils quitteraient leur chaumière
Et s'en iraient grossir vos régiments!
Pour égorger la France, notre mère,
Vous armeriez le bras de ses enfants!
Ah! vous pouvez leur confier des armes,

C'est contre vous qu'elles leur serviront,
Le jour où las de voir couler nos larmes,
Pour nous venger leurs bras se lèveront
Vous n'aurez pas, etc.

Ah! jusqu'au jour où, drapeau tricolore,
Tu flotteras sur nos murs exilés,
Frères, étouffons la haine qui dévore
Et fait bondir nos cœurs inconsolés.
Mais le grand jour où la France meurtrie
Reformera ses nouveaux bataillons,
Au cri sauveur jeté par la patrie,
Hommes, enfants, femmes nous répondront:

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
Et malgré vous nous resterons français.
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais!

LE REVE DU MOUSSE.

L'air était froid, ma mère;
Oh! comme il était froid!
La brise était amère
Sur la flotte du roi.
Mais au fond de mon âme,

Dans des flots de soleil,
Marseille au yeux de flamme
Réchauffait mon sommeil;
Lorsqu'une blanche fée,
De vos voiles coiffée,
M'appelle au fond de l'eau:
Bonjour, ma mère; oh! que mon rêve était beau.

"—Viens, disait votre image,
L'eau seule est entre nous.
Trop vite ton jeune âge,
A quitté mes genoux,
Viens, que je berce encore
Tes rêves de printemps;
Les flots en font éclore
Qui nous calment longtemps!...."
Et mon âme étonnée
Se réveille entraînée
Par les baisers de l'eau.
Bonjour, etc.

La flotte dans les ombres
En silence glisse;
Avec ses ailes sombres
Mon vaisseau s'effaça....
Sous sa lamp pieuse,
Sans cesser de courir,
La lune curieuse
Me regardait mourir.

Je n'avais plus de plainte;
Trois fois ma voix éteinte
S'évanouit dans l'eau...
Bonjour, etc.

C'en était fait du mousse,
Mère, sans votre voix;
Sa clameur forte et douce
Me réveilla trois fois.
Sous les vagues profondes
Nageait en vain la mort:
Vos deux bras sur les ondes
Me poussaient vers le port,
Et votre âme en prière
Semait une lumière
Entre le Ciel et l'eau.
Bonjour, etc.

MON VILLAGE.

AIR:—*Batelier, dit Lisette.*

Combien je te regrette,
Beau ciel de mon pays,
Et toi, douce retraite,
Que toujours je chéris!
Soleil qui fait éclore

Les trésors de l'été,
Dois-tu me rendre encore
La vie et ma gaîté?

Une erreur trop commune
Egara ma raison;
Je rêvais la fortune
Et l'éclat d'un vain nom;
Mais aujourd'hui, plus sage,
D'un ragard attendri,
Je cherche mon village
Et mon premier ami.

Vers cette haureuse terre
Qui me ramènera?
La repose ma mère;
Mon ami m'attend là.
O pensers pleins de charmes!
Endormez ma douleur,
Et vous, coulez, mes larmes,
Et soulagez mon cœur.

Une fleur étrangère,
En de tristes climats,
Sur sa tige légère
Cède au poids des frimas.
Jeune, ainsi je succombe,
Faible comme la fleur.
Ici, je vois la tombe;
Là-bas est le bonheur.

Je veux, dès mon aurore,
Surpris d'un froid mortel,
Me réchauffer encore
Au foyer paternel.
Chaque jour ma patrie
Charme mon souvenir.
Là, commença ma vie;
Là, je veux la finir.

LES DEUX ENFANTS DU PECHEUR

Notre père est parti.
Pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions, prions à deux genoux ;
Sa barque est si petite,
Et la mer est si grande !
Seigneur, Seigneur, daigne le secourir.

Contre l'écueil, contre l'orage,
Seigneur, daigne le secourir ;
S'il ne revient pas au rivage,
Tout deux il nous faudra mourir.
Frère, vois ce point dans l'espace,
Ce point que nous montre l'éclair...
—Hélas ! c'est un oiseau qui passe,
Qui passe disparait dans l'air.
Notre père est parti, etc.

Depuis que notre pauvre mère
Parmi les anges remonta,
Seul près de nous, douleur amère !
Notre bon père nous resta,
Frère, vois ce point dans l'espace ;
Frère vois-tu à l'hrizon?
—Hélas ! ce n'est qu'un blanc nuage ;
Qui fuit au gré de l'aquilon.
Notre père est parti, etc.

Ses filets, sa barque fragile :
Voilà notre unique trésor ;
Sa cabane est le seul asile
Où toujours nos rêves sont d'or.
Frère qu'apporte cette lame?
Du retour est-ce un précurseur?
—Hélas ! elle apporte une rame
Et les vêtements d'un pêcheur.
Silence.....

BONSOIR, PETITE ETOILE.

MELODIE

Pendant qu'au pied de ma couchette
J'adresse ma prière à Dieu,
Là-bas, agitant son aigrette,
Mon étoile brile au ciel bleu.
De son disque d'or un sourire
Se détache et vole vers moi.

Son doux regard semble me dire :
Dors en paix, je veille sur toi.
Petite étoile,
Que chaque soir
Au ciel sans voile
J'aime à revoir,
Bonsoir, bonsoir,
Petite étoile, petite,
Bonsoir !

Après le baiser de ma mère,
Rien n'est doux à mon cœur d'enfant
Comme un rayon de ta lumière,
O mon bel astre étincelant !
Par toi, tant de charmantes chose,
La nuit enchante mon repos
Tant de rêves, d'images roses
Voltigent sous mes blancs rideaux !
Petite étoile, etc.

Es-tu, dis-moi, fille de l'ombre,
L'étoile chère aux matelots,
Qui dirige dans la nuit sombre
Le navire errant sur le flots?
Est ce toi que Dieu fit paraître,
Pour guider les mages pieux
Vers l'étable où venait de naître
Le Sauveur envoyé des cieux?
Petite étoile, etc.

Ecoute, dit avec mystère
Une voix qui venait d'en haut :
Je suis un ange solitaire,
Un rayon du divin flambeau.
C'est moi qui viens prendre ton âme,
Quand le sommeil ferme tes yeux.
Et sur mes deux ailes de flamme,
L'emporte au séjour des heureux.
Petite étoile, etc.

LA FRANCE IMMORTELLE.

MELODIE.

Des nations on te vit la première
A l'ignorance arracher le bandeau ;
En tout pays tu portas la lumière
Et le triomphe accueillit ton drapeau.
Sur toi le ciel fixa toutes les gloires,
Ton auréole éblouit l'univers,
Et tu fus grande alors dans tes victoires ;
Sois aujourd'hui sublime en tes revers.

O noble France !
Sous la souffrance.
Ne laisse pas ton grand cœur défaillir
Libre d'alarmes,
Sèche tes larmes,
Mon beau pays, tu ne dois pas mourir *bis.*

Il vint une heure, heure où la confiance,
Que t'inspirait un légitime orgueil
Voilà tes yeux sur l'horrible vengeance
D'un ennemi qui préparait ton deuil.
De tes enfants une immense hécatombe
Ensanglanta notre sol dévasté ;
Mais ces héros descendus dans la tombe
Ont pris l'essor vers l'immortalité.
O noble France, etc.

Après ces jours voués aux funérailles,
Jours douloureux couverts d'un voile épais,
N'évoque pas l'instant des représailes,
Mets à profit les loisirs de la paix.
Donne le calme à ton âme ulcérée,
Aux cœurs français rends l'espoir et l'ardeur ;
Par le travail forte et régénérée.
Tu reverras ta gloire et ta splendeur.
O doble France, etc.

LE MONTAGNARD EMIGRE.

ROMANCE.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance :
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O nom pays ! sois mes amours,
Toujours.

Te souvient il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère !
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tout deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du More,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Il te souvient du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau.

Te souvient-il de cette amie,
Tendre compagne de ma vie?
Dans les bois en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur...
Son cœur.

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et mon vieux chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine.
Mon pays sera mes amours
Toujours.

LE PETIT MOUSSE.

Je ne suis qu'un petit mousse
A bord d'un vaisseau royal;
N'importe où le vent me pousse,
Nord ou sud, tout m'est égal.

Refrain.

Car d'un père ou d'une mère,
Je n'ai point connu l'amour!
Ni personne sur la terre
Ne m'attend à mon retour. (*bis.*)

Quand la voile pousse au large,
Le vent se met à souffler :
On entend gronder l'orage,
A terre ils veulent aller ;

Refrain.

Car, d'un père ou d'une mère
Ils ont tous connu l'amour ;
Mais personne sur la terre
Ne m'attend à mon retour. (*bis.*)

Quand la mer entre en furie,
Je vois les fiers matelots,
A genoux priant Marie
De les préserver des flots ;

Refrain.

Car, d'un père ou d'une mère,
Ils ont tous connu l'amour ;
Mais personne sur la terre
Ne m'attend à mon retour (*bis.*)

Quand la lune nous éclaire,
Qu'une étoile brille aux cieux,
Je songe à ma bonne mère,
Les pleurs coulent de mes yeux ;

Refrain.

Car, c'est au ciel que j'espère
Te trouver, père d'amour,
Là peut-être, ô bonne mère,
Tu m'attends à mon retour [*bis.*]

PIERRE ET PAUL.

CHANT CATHOLIQUE.

AIR :—*France a bientot.*

Ils sont couchés tous deux sur ta poussière,
Fière cité de la gloire et des arts !
Leurs noms gravés sur ton marbre et ta pierre
Ont éclipsé les noms de tes Césars !
Ils ont vaincu ton paganisme immonde,
Et détroné tes rois, tes dieux pervers.
O Pierre, ô Paul, ô conquérants, du monde,
Votre triomphe a sauvé l'univers ! [*bis.*]

Tous deux partis des vieux murs de Solyme
Après la mort du Sauveur des humains,
Ils ont porté son étendard sublime
Sur tous les points et par tous les chemins
A Rome enfin, leur parole féconde
S'unit et tonne, ébranlant les enfers,
O Pierre, ô Paul, etc.

Frappez, tyrans ! frappez sur vos victimes
Chacun des coups que vous leur assenez
Multiplîra les croyants magnanimes,

Qui lasseront vos bourreaux acharnés.
Pour leur soutien, la grâce sur abonde,
Et par torrents, pleut des cieux entre'ouverts.
O Pierre, ô Paul, etc.

L'ABBE LEON CHEMIN.

LA TOMBE IGNOREE.

Quelque part, je sais où, près d'une saule qui pousse,
Ignoré du soleil, quand le printemps sourit,
Un tombeau que quelqu'un a cherché dans la mousse
Laisse voir sur sa croix que nul nom n'est inscrit.

Personne que je sache, à genoux sur la pierre,
N'est venu, vers le soir, y prier en pleurant;
Mais un ange descend, sans doute avec mystère,
Dans ce lieu, quand le jour s'abat triste et mourant,

Les fleurs n'y vivent pas et la mort ne recueille,
Pour moisson, que le foin oublié du faucheur.
C'est à peine, l'été, si parfois une feuille,
Triste larme du saule, y tombe comme un pleur !

Je suis allé revoir cette tombe ignorée ;
Et seul, quand j'ai voulu retrouver le chemin,
Quelqu'un était debout, en défendant l'entrée :
C'était l'oubli, pensif, et le front dans la main.

ANONYME.

LES CLOCHES DU SOIR.

Quand les cloches du soir, dans leur lente volée,
Feront descendre l'heure au fond de la vallée :
Quand tu n'auras d'ami ni d'amour près de toi.
Pense à moi. (*bis.*)

Car les cloches du soir, avec leur voix sonore,
A ton cœur solitaire iront parler encore,
Et l'air fera vibrer ces mots autour de toi,
Aime-moi ! (*bis.*).

Si les cloches du soir réveillent tes alarmes,
Demande au temps ému qui passe entre nos larmes,
Le temps dira toujours qu'il n'a trouvé que toi,
Près de moi ! (*bis.*)

Quand les cloches du soir, si tristes dans l'absence,
Tinteront sur mon cœur ivre de ta présence,
Ah ! c'est le chant du ciel qui sonnera pour toi.
Et pour moi ! [*bis.*]

LE MARIN.

Quand le soir, à bord, ils chantent
Leur mille refrains joyeux,
Ces refrains qui les enchantent
Me font triste et soucieux.
Mais quand l'étoile se lève,

Pleurant, Dieu m'en est témoin,
Au lieu de chanter je rêve
A ma mère, elle est si loin ! [*bis.*]

Au signal d'une bataille
Pour moi le fer va briller ;
Au milieu de la mitraille,
Enfant je suis le premier.
Quand même ardeur nous rassemble
Pleurant, Dieu m'en est témoin,
Le cœur me bat et je tremble
Pour ma mère, elle est si loin ! (*bis.*)

Quand en mer près de nous passe
Allant en France un vaisseau,
Pour le suivre dans l'espace
Je porte envie à l'oiseau.
Comme il va dans ma patrie
Pleurant, Dieu m'en est témoin,
Je lui jette un mot et prie
Pour ma mère, elle est si loin ! [*bis.*]

ANONYME.

COMPLAINTE DES VIEILLES FILLES.

Quand j'étais jeune et gentille,
Je voyais foule d'amants ;
Mais aujourd'hui, vieille fille,
Ils sont tous indifférents.

Et pourtant, pour me produire,
Je fais tout ce que je peux,
J'offre, demande et soupire,
Me retapant de mon mieux.

Accoudée à la fenêtre,
Tous les dimanches au soir,
Je regarde si peut-être
Quelqu'un entrera me voir.
Aperçois-je un veuf qui passe,
Un garçon qui va veiller,
Je dis d'un air plein de grâce ;
Mais entrez donc babiller.

Pour rien, sans cesse je gronde,
C'est là mon tempérament ;
Je critique tout le monde
Excepté moi seulement.
Je ne parle et ne babille,
Que pour noircir les absents ;
Ma langue est comme une étrille
Sur le dos des braves gens.

Quand je chante en compagnie,
Installée au piano,
Je ne parle pas, je crie,
Pour rendre mon chant plus beau ;
Je me pâme, je grasseille,
J'embrouille tant mon français,
Qu'on se demande à l'oreille :
"Mais chante-t-elle en anglais."

Hélas ! mes cheveux grisonnent,
Des sillons rident ma peau,
Dents et couleurs m'abandonnent,
Et mon doigt est sans anneau !
Pourquoi m'être si rebelles?
Manqué-je le moindre bal,
Une des modes nouvelles,
Un seul soir du carnaval?

J'aime qu'on dise : Madame
Devant les maris, les vieux ;
Mais devant qui cherche femme
"Mademoiselle" vaut mieux.
Lorsque à souper l'on m'invite,
Je mange avant le repas,
Et je dis à table ensuite :
"Oh ! je ne prends presque pas !"

Pour réparer le dommage
Que m'ont causé "*quarante ans*,"
Je me farde le visage,
Et porte fleurs et rubans.
Si quelque longue vilaine
Cherche quel âge j'ai pris :
"Mais je n'ai que la vingtaine,
Depuis quinze ans je le dis."

Je fais tantôt la "*gesteuse*"
Quand je vois quelque garçon,
Et tantôt la précieuse
Pour avoir plus de façon.

J'affecte une voix gentille,
Des tons et des airs mignons,
Je me dresse et me "*tortille*"
En marchant sur les talons.

Et puis, s'il faut vous le dire,
J'en ai de la piété,
C'est au point que je soupire
Pour être en "*Communauté.*"
Et celle que je préfère
Serait de deux seulement,
Où je m'appellerais "*mère*"
Et ferais le règlement.

Je vais souvent à la messe,
Surtout pour voir marier;
Et deux fois je me confesse
Avant de communier.
Pour marcher encore plus vite
Vers mon saint avancement,
Soir et matin je médite
Qu'il me manque un sacrement.

Mais j'ai beau, d'une voix tendre
Inviter et supplier,
Personne ne veut me prendre,
Et je reste à marier.
Ah! qu'ils ont l'âme inhumaine
De me laisser tant pâtir!
Je vais donc rester à "*graine*"
Martyre et vierge mourir!....

Puisqu'il n'est plus d'espérances
Je veux m'en dédommager ;
De jones, bagues, alliances,
Tous mes doigts vont se charger:
J'aimerai ma blanche "*chatte*"
Et mon cher beau *petit chien*
C'est chose pas mal ingrate,
Mais c'est toujours mieux que rien.

CANADA ! BELLE PATRIE !

Canadiens, venez vous joindre
A l'ombre de vos drapeaux !
A notre ciel je vois poindre
L'aube de jours les plus beaux !

Refrain.

Canada ! belle Patrie !
Berceau de nos jeunes ans !
En ce jour ta voix chérie
Parle au cœur de tes enfants. } *bis*

A l'accord qu'on voit paraître,
Tout noble cœur applaudit ;
Le vieillard se sent renaître,
Et la jeunesse grandit.

Refrain etc.

Le transport qui nous anime
Doit passer à nos neveux.
C'est un sentiment sublime,
Qui nous vient de nos aieux.
Refrain, etc.

Patrie ! au jours de l'orage
Quand tu verras le danger,
Tes enfants pleins de courage
S'armeront pour te venger !
Refrain, etc.

Lorsque le canon résonne
Chacun sourit de bonheur,
A sa voix le sang bouillonne
Et réchauffe notre cœur !
Refrain, etc.

LE SOLDAT.

Au cri d'appel de la Patrie,
Nous quittons tout pour la servir,
Et pour elle il faut qu'on oublie
Tous les rêves de l'avenir.
Ici les combats et la gloire
La-bas famille et le repos.
Amis, courons à la victoire ;
C'est le chemin de nos hameaux.

Le tambour bat, le clairon sonne ;
Vite courons à notre rang.
Le feu commence, l'airain tonne
La voix du chef crie : "En avant ! "
Ici les combats, etc.

Que le pays d'espoir tressaille !
Fidèle à l'honneur du drapeau,
L'armée a gagné la bataille ;
Remettons l'épée au fourreau.
Ici les combats, etc.

Liberté, honneur et patrie :
Voilà le prix de tout combat.
De revoir sa mère chérie !
C'est là ce que veut le soldat.
Adieu les combats et la gloire !
Vivent famille et le repos !
Amis, célébrons la victoire
Qui rend la paix à nos hameaux.

CAMILLE PENY.

LA JEUNE MOURANTE.

Regarde ! ainsi que cette rose blanche
Ma joue est pâle et mon regard languit !
Comme elle aussi mon jeune front se penche :
Fuyons le jour et recherchons la nuit.

Car je ressens qu'une souffrance amère
Voile mon cœur malade et soucieux.
Dans mon exile, je souffre sur la terre !
Adieu ! ma mère. au revoir dans les cieux !

Vois de plus près cette riche parure
Dont étaient fiers et le monde et le bal,
Où l'on vantait ma grâce et ma tournure ;
Tout me déplaît ; sourire me fait mal !
Je porte envie au vol de la colombe,
Au lac qui dort pur et silencieux !
Je porte envie à la feuille qui tombe.
Adieu ! ma mère, au revoir dans les cieux !

Ah ! ne crains plus pour ta fille chérie
Cet avenir qui faisait ton effroi.
Je me dérobe aux piéges de la vie.
Où tu tremblais de me laisser sans toi.
Là haut du moins je marcherai tranquille,
Comme éclairée au flambeau de tes yeux.
Dans mon malheur, je souffre sur la terre,
Adieu ! ma mère, au revoir dans les cieux !

LES ADIEUX DU MARTYR.

Frères ; adieu ! la foule impatiente
Demande au cirgue un spectacle nouveau.
Je vais tomber sur l'arène sanglante,
Mais en tombant prier pour mon bourreau.
Je vous attends où notre zèle aspire,
Ivre de gloire et d'immortalité !
Dieu Tout-Puissant, couronne mon martyre,
Pour moi du ciel ouvre l'éternité ! } *bis.*

Ils m'avaient dit, dans leur fureur impie,
Il faut briser tes autels au mourir.
Peuple, à ce Dieu j'ai consacré ma vie,
Tu peux la prendre et non pas la flétrir.
Malgré tes cris, en souriant j'expire.
Car le trépas c'est la félicité.
Dieu Tout-Puissant couronne, etc. [*bis*]

Et cependant au séjour de la terre,
Me rattachaient plus d'un tendre lien.
J'ai vu tes pleurs, mais pardonne, ô ma mère,
Le monde est mort dans l'âme d'un chrétien.
Ton fils n'est plus, mais au divin Empire,

Nous nous verrons et pour l'éternité ;
Car le Seigneur couronne mon martyre
Et j'entrevois la céleste clairté !

LES PEINES DU PETIT ECOLIER.

Qu'on est heureux d'être à votre âge,
Me dit souvent un bon vieillard ;
D'accord, mais ce bel avantage,
D'où vient qu'on le prône si tard !
Leçons, devoirs et par centaines,
Voilà notre pain journalier !
Ah ! vraiment on a bien des peines,
Quand on est petit écolier. } *bis*

Je voudrais tout faire à ma tête,
Le maître ne veut pas céder :
De là toujours quelque tempête,
Où ma ressource est de bouder.
Quand je voudrais tenir les rênes,
Sous la règle il me faut plier.
Ah ! vraiment. etc.

Contre le couroux de mon père,
Parfois trop prompt à corriger,
J'avais les larmes d'une mère
Pour m'absoudre et me protéger.

S'il m'échappe ici des fredaines,
Pour moi qui voudra supplier !
Ah ! vraiment, etc.

Pourtant, malgré tant de misères,
Je mange, dors, m'amuse bien ;
Et s'il est des jours moins prospères,
Le soir, il n'y parait plus rien.
En ce cas, on a moins de peines,
Quand on est petit écolier ! } *bis*

W. Mareau.

LA BARQUE DE PIERRE.

Esquif divin, ne crains pas les naufrages,
Ton nautonnier enchaine les autans.....
Toujours à flots dix-huit siècles d'orages
T'ont vu braver les plus noirs océans.
Et de nos jours si la vague écumante
Blanchit ton flanc dans sa vaine fureur,
L'œil du Seigneur te suit dans la tourmente,
Sa main conduit ton aviron vainqueur.

Génésareth, par une nuit profonde,
Vit sur son lac que le vent agitait,
Quelques pêcheurs à la merci de l'onde,

Dans une barque où Jésus sommeillait.
Il sommeillait, mais rempli de tendresse
Son cœur veillait sur leur esquif tremblant.
Soudain sa voix, au sein de la détresse,
Dompta les flots du perfide élément.

Etends la voile à la brise légère
Et, de ta quille, effleure le rocher,
L'astre des mers te verse sa lumière,
Lance ta nef, intrepide nocher.
Si l'ennemi suscite une tempête
Le bras de Dieu s'arme d'un trait brûlant.
Déjà la foudre a grondé sur sa tête
Pour écraser son superbe néant.

F. K.

LA SAISON DES FLEURS.

Sur l'air de : "La Pitie."

Quand la douce verdure,
Au réveil d'un beau jour,
Vient rendre à la nature
Des plus riants atours ;
Quand brille la prairie
Des plus vives couleurs,
J'entends chanter Marie,
Dans le saison des fleurs !

Quand je passe en cachette
Près du sentier fleuri,
Je l'entends qui répète
Son refrain favori
Et par sa voix chérie
Elle endort mes douleurs :
J'entends chanter Marie
Dans la saison des fleurs.

Mais Marie est absente,
Les hivers sont venus ;
Et sa voix si touchante
Pour moi ne chante plus,
Et seul mon cœur s'écrie
En calmant sa douleur :
Reviendras-tu Marie
Dans la saison des fleurs?

AUX MESSIEURS DE LA VILLE.

Messieurs les gens de nos villes,
Ne vous estimez pas tant ;
Vous nous traitez d'imbéciles,
Parcequ'on est *habitant:*

Refrain.

Ne vous es-tizis-tizesse,
Ne vous estimez pas tant
Ne vous es-tizis-tizesse
Ne vous estimez pas tant.

Vos dents sont d'un blanc d'ivoire,
Ne vous estimez pas tant ;
Le dentiste, de mémoire,
Dit qu'elles changent souvent :
Refrain, etc.

Vos cheveux sont blancs de poudre,
Ne vous estimez pas tant ;
Aux moulins au l'on fait moudre,
Nos ânes en ont le crin blanc :
Refrain, etc.

Vous avez de beaux carosses,
Ne vous estimez pas tant ;
On y voit souvent des rosses,
En dehors comme en dedans :
Refrain, etc.

Vous avez de belles soies,
Ne vous estimez pas tant ;
Nos "naturaux" et nos oies
En portent depuis longtemps.

L'ORPHELINE.

O Vierge sainte, écoute ma prière,
Délivre-moi de ce destin cruel,
Daigne, patronne auguste et tutélaire,
Jeter sur moi ton regard maternel !
Errante au loin, pleurante et solitaire,

Dans ma douleur, je me tourne vers toi ;
D'une orpheline entends la plainte amère,
Reine des cieux, et prends pitié de moi !

La nuit est sombre, et l'hiver est bien
rude ;
Le vent gémit le long du grand chemin,
En vain ma voix émeut la solitude,
Pas d'homme ami qui me tende la main.
O Vierge sainte, écoute ma prière ;
Dans ma douleur, je me tourne vers toi ;
D'une orpheline, etc

J'ai tout perdu sur cette triste terre,
Mais il me reste un consolant espoir,
Si je n'ai plus, hélas, ma bonne mère,
Il vient le jour au j'irai la revoir.
O Vierge sainte, etc.

(L'abbe Van Den Nest.)

LES MATELOTS

Le vent mugit, l'orage gronde,
La foudre éclate avec fureur ;
L'écueil perfide attend sous l'onde
La faible barque du pêcheur.
Et tout tremblant, le pauvre Pierre,
Quand l'orage menace ses jours.

Invoque en vain dans sa prière
Notre-Dame du bon Bon Secours :

Refrain.

Bonne Mère des matelots,
Que votre bonté nous garde !
Par pitié, sauvez-nous des flots.
Notre-Dame de la Garde,
Par pitié, sauvez-nous des flots!

Vierge Sainte, que dois-je faire?
La tempête augmente toujours.
En me sauvant, sauvez ma mère.
Moi seul je soutiens ses vieux jours.
Le jour s'enfuit la nuit s'avance
Et vient redoubler mon effroi.
Je dis en ta sainte présence
Vous ne voulez donc plus de moi!

Refrain.

Si vous daignez calmer l'orage,
J'irai, fidèle, tous les ans,
Les pieds nus en pélérinage,
Vous apporter quelques présents.
Le vent s'éteint, l'orage cesse,
Le pêcheur échappe à la mort,
Et dit : je tiendrai ma promesse
Chantons en arrivant au port!

Refrain.

LE POETE.

Que fais-tu là, pauvre poête;
Dans tes quatre murs enfermé?
Ton âme rêveuse, inquiète
N'a donc plus soif d'air parfumé?
Le premier bourgeon va sourire
Au tiède souffle du printemps;
Que fais-tu donc quand tout respire?
"J'attends, j'attends, j'attends!"

Mais songe que ta vieille mère
Veut te revoir un jour encor,
Avant que son heure dernière
Tinte à l'horloge de la mort.
N'hésite plus! viens, suis-moi, vite:
Tu sais qu'elle à quatre-vingts-ans.
Pourquoi rester morne en ton gite?
"J'attends, j'attends, j'attends"!

J'attends que mon âme recouvre
La vie avec la liberté.
J'attends que cette porte s'ouvre
A Lazare ressuscité;
J'attends les heures solennelles
Qu'un jour m'apportera le temps:
J'attends qu'on me rende des ailes:
J'attends! j'attends,! j'attends!

LES VOIX DU CIEL.

Dans son berceau l'enfant repose,
Ne réveillez pas mon trésor.
Autour de son petit front rose
Rayonne une auréole d'or.
Anges qui veillez sur l'enfance,
Chantez un cantique immortel.
Pour bercer l'innocence } *bis.*
Il faut des chants du ciel ! }

Les fleurs entrouvent leurs corolles
Pour fêter ce jour triomphant.
Est-ce la voix des brises folles
Qui vient caresser mon enfant,
Bruits d'ici-bas, faites silence !
Non, c'est la voix de Gabriel !
Refrain.

Dieu te préserve de nos fanges,
Losque tes yeux seront ouverts !
Enfant, c'est pour toi que les Anges,
Font entendre ces doux concerts,
Un chant d'amour et d'espérance
Descend du séjour éternel !
Refrain

SOUVENIRS DU JEUNE AGE.

Souvenirs du jeune âge
Sont gravés dans mon cœur!
Et je pense au village,
Pour rêver au bonheur.
Ah! ma voix vous supplie
D'écouter mon désir.
Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir! | *bis.*

Au revoir, mon village,
L'église et mon clocher!
L'ombre frais du bocage,
Où j'aimais à rêver.
Ah! voilà mon envie,
Voilà mon seul désir!
Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir! } *bis.*

De nos bois, le silence,
Les bords d'un clair ruisseau
La paix et l'innocence
Des enfants du hameau,
Ah! voilà bien ma vie,
Voilà mon souvenir!
Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir! | *bis.*

Je te vois, mon village,
Ton lac et son rocher.
Je te vois, paysage;

Que j'aime à t'admirer !
Ah ! je trouve la vie,
Je ne dois plus souffrir.
Je suis à ma patrie } *bis.*
Je ne veux plus mourir.

Oui je baise ta rive,
Fleuve que j'ai pleuré
Je savoure la brise
Du pays regretté.
Ah ! reçois, je t'en prie,
Les pleurs du repentir !
Oui, pour toi, ma patrie, } *bis.*
Je n'ai plus qu'à mourir !

Je revois la chaumière,
Au toit tout ombragé.
Je te vois, ô ma mère !
Toi qui m'as tant pleuré
A genoux, je te prie
De vouloir me bénir ;
Car je crains l'agonie,
Et je me sens faillir.

PRIERE

D'ARTHUR DE BRETAGNE, DANS SA PRISON.

O mon Dieu ! vois un pauvre enfant
Dans une prison solitaire ;
L'aptif sous la main du méchant,

Il vient t'adresser sa prière.
Ah ! daigne donc me secourir !
Mon cœur d'effroi tremble et palpite :

Refrain.

Jésus ! Jésus ! Jésus ! vais-je mourir?
Oh! viens à mon secours, viens vite!

Dieu ! quel spectacle à mes regards
Vient se dresser au sein de l'ombre?
Pour qui ces torches, ces poignards
Etincelants dans la nuit sombre?
Hélas ! que de maux vont surgir !
Elle peut tout, l'âme hypocrite :
Refrain. Jésus ! etc.

Hélas ! quel mal ai-je donc fait
Pour me vouer à tant de haines?
Quoi ! régner serait un forfait
Qu'il faille expier dans les chaînes !
Sans doute on me fera périr,
C'est mon trépas que l'on médite :
Refrain. Jésus ! etc.

Paroles de l'Abbé J. R. Magnan.
11 Juin 1883.

LES DEUX SAVOYARDS.

Refrain.

Mon frère ! mon frère !
Vois-tu là-bas, là-bas là-bas?
Mon frère, mon frère,

C'est le pays, pressons le pas.
Rien qu'en voyant notre campagne,
Je sens déjà battre mon cœur.
Oui tout là-bas, c'est la montagne } *bis.*
La montagne, c'est le bonheur ! }

Comme en quittant notre village,
Nous ressentions de la douleur !
Je te disais : prenons courage ;
Mais chaque pas brisait mon cœur !
Autant que moi tu souffrais, oui mon frère ;
Car tu pleurais, va, je te voyais bien.
J'aurais voulu te cacher, mon bon Pierre,
Tout mon chagrin et prendre tout le tien [*bis.*]

Quel bon soleil, sens-tu mon frère?
C'est un bon temps pour nos moissons.
C'est un bon temps pour notre mère,
Notre mère que nous aimons.
Notre départ attristait sa vieillesse,
Elle pleurait déjà depuis longtemps.
Mais le bon Dieu qui voyait sa tristesse
A rappelé bien vite ses enfants. (*bis.*)

Et maintenant bien de l'ouvrage
A qui sans nous ramonera.
Et maintenant, un bon voyage
Au savoyard qui partira.
Nous lui dirons ce que notre vieux père,
Tu t'en souviens, nous a dit en mourant :

"Heureux l'enfant qui rapporte à sa mère,
"Un cœur honnête avec un peu d'argent" (*bis.*)

Anonyme.

LA TYROLIENNE DES PYRENEES.

Montagnes Pyrénées,
Vous êtes mes amours!
Cabanes fortunées
Vous me plairez toujours!
Rien n'est si beau que ma patrie, | *solo.*
Rien ne plaît tant à mon amie! |
O montagnards, ô montagnards, chantez en chœur.
De mon pays, de mon pays, la paix et le bonheur!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
O montagnards, ô montagnard, chantez en chœur,
De mon pays, de mon pays, la paix et le bonheur!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
La!

Laisse là tes montagnes!
Disait un étranger;
Suis-moi dans mes campagnes.

Viens, ne sois plus berger !
Jamais! jamais ! quelle folie.
Je suis heureux de cette vie, | *solo*
J'ai ma ceinture [*bis.*] et mon berret,
Des chants joyeux [*bis.*], ma mie et mon
châlet.
Ah ! ah ! etc.

Sur la cime argentée
De ces pics orageux.
La nature domptée
Favorise nos jeux :
Vers les glaciers, d'un plomb rapide,
J'atteinds souvent l'ours intrépide. | *solo*
Et sur les monts [*bis*], plus d'une fois
J'ai devancé [*bis.*] la course du chamois.
Ah ! ah ! etc.

Déjà dans la vallée
Tout est silencieux,
La montagne voilée
Se dérobe à nos yeux
On n'entend plus, dans la nuit sombre.
Que torrent mugir dans l'ombre.... (*solo*)
O montagnards [*bis*] chantez plus bas,
Thérèse dort [*bis*] ne la réveillons pas
Ah ! ah ! etc.

L'HIRONDELLE ET LE MATELOT.

Le front pensif, sur la rive étrangère,
Un matelot rêvait à d'autres cieux :
A son village, il pensait à sa mère...
Une hirondelle apparaît à ses yeux.
—Que me veux-tu, beau courrier d'espérance?
Viens-tu vers moi de la part des amis?
—Rassure-toi, j'arrive de la France,
Ami, je viens te parler du pays. } *bis*

Le ciel bénit la gloire de nos armes ;
La paix succède à nos pas triomphants.
Plus de chagrins, de douleurs, plus de larmes,
Car la patrie attend tous ses enfants,
Vois-tu, là-bas, ton brick qui se balance ;
On va partir, tes tourments sont finis.
Sois donc heureux ! j'arrive de la France,
C'est fête ! enfant, on retourne au pays.

Quoi pas un mot,.. d'où vient cette tristesse?
Pourquoi ces pleurs qui remplissent tes yeux,
Lorsque, partout, un hymne d'allégresse
Est répété par nos marins joyeux?
—C'est qu'il me reste encore une souffrance :

La paix rend-elle une mère à sa fils?
—Rassure-toi, j'arrive de la France;
C'est le bonheur qui t'attend au pays,

Assez... tais-toi... tu me briserais l'âme,
Oui... je le sens... on succombe au bonheur,
Elle vivrait! ma mère, ô sainte femme!
Je crois déjà la presser sur mon cœur.
Ma pauvre mère, à son foyer m'appelle;
Sa voix me dit: dans mes bras, ô mon fils!
Merci, merci, ma gentille hirondelle.
Partons, partons, ma mère est au pays,
Merci, merci, ma gentille hirondelle,
Je suis heureux, ma mère est au pays.

AUX VENGEURS
DES
CHRETIENS DE SYRIE.

(Air; *Partant pour la Syrie.*)

Partez pour la Syrie,
Peuples coalisés!
Contre la barbarie
Marchez, nouveaux croisés?
Vengez, comme naguères,

Par le fer et le feu,
Le trépas de vos frères,
La croix de votre Dieu ! } bis

Arrachez les victimes,
Aux peuples inhumains :
Ils ont d'assez de crimes
Ensanglanté leurs mains...
France! va les convaincre
Qu'empressée à ta voix,
L'Europe saura vaincre
Au signe de la croix !

Tes fils ont pour exemple
Leurs glorieux aînés !...
Priez, prêtres du temple !
Et vous, riches, donnez !...
Et que toute puissance
Acclamant ses soutiens,
Chante : Honneur à la France !
Gloire aux vengeurs chrétiens !

ADIEU NOBLE COURSIER

Adieu, noble coursier, mon compagnon, de guerre.
Tu meurs comme un guerrier, frappé dans les combats.
Tu meurs et de ton sang, arrosant la poussière,

Dans un suprême effort, ami, tu me sauvas. (*bis*)

Adieu, noble coursier,
Mon compagnon de guerre,
Moi rude et fier guerrier,
Dont le cœur est de pierre,
Comme un cerf aux abois,
Je suis faible à cette heure,
Je pleure, ah ! oui je pleure
Pour la première fois.

Je n'ai pu te sauver, profonde est ta blessure,
Ami, tu vas dormir de l'éternel repos.
Du chacal dévorant tu seras la pâture,
Et le vent du désert dispersera tes os.

Refrain

Adieu, noble coursier, etc,

Celle qui caressait ta croupe toute humide,
Qui sous les palmiers verts nous attend aujourd'hui,
Ma bien-aimée au bruit de ton galop rapide,
Joyeuse du retour, ne dira plus, c'est lui.

Refrain.

Adieu, noble coursier, etc.

PAUL HENRION.

LE RETOUR

Refrain

Apaise-toi, vague fatale :
Voici le moment fortuné ;
J'apercois la rive natale,
Le beau pays où je suis né.

Oui ! je le reconnais aux transports que j'éprouve,
C'est lui c'est mon pays qu'on découvre là-bas ;
Semblable à l'ami qu'on retrouve,
Et qui de loin nous tend les bras. (*bis*)

C'est ma ville ; voilà ses falaises, ses grèves,
Son église, son fort avec ses vieux murs gris.
Dieu ! j'entends, comme dans mes rêves,
Ma mère appeler à grands cris.

Je vais donc la revoir, ô bonheur sous mélange !
Voir ma mère ! Une mère, est-il rien de plus doux ?
C'est l'étoile c'est le bon ange
Que le Seigneur nous donne à tous.

CONNAIS TU LE PAYS.

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?
Le pays des puits d'or et des roses vermeilles,
Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger,
Où dans toute saison, butinent les abeilles,
Où rayonne et sourit comme un bienfait de Dieu,
Un éternel printemps, sous un ciel toujours bleu!

Refrain.

Hélas! que ne puis-je te suivre,
Vers ce rivage heureux, d'où le sort le m'exila?
C'est là que je voudrais vivre,
Aimer et mourir, oui, c'est là!

Connais-tu la maison où l'on m'attend là-bas!
La salle aux lambris d'or où des hommes de marbre
M'appellent dans la nuit, en me tendant les bras?
Et la cour où l'on danse à l'ombre d'un grand arbre,
Et le lac tramsparent où gliseent sur les eaux,

Mille bateaux légers pareils à des oiseaux?

Refrain

Hélas! que ne puis-je te suivre
Vers ce pays lointain, d'où le sort.. etc.

AMBROISE THOMAS.

D'OU VIENS TU, BERGERE?

—D'où viens tu, bergère,
D'où viens-tu?
—Je viens de l'étable,
De m'y promener:
J'ai vu un miracle
Ce soir arrivé.

Q'uas-tu vu, bergère,
Qu'as-tu vu?
—J'ai vu dans la crèche
Un petit enfant
Sur la paille fraîche
Mis bien tendrement.

Rien de plus, bergère,
Rien de plus?
—Y a le bœuf et l'âne
Qui sont pardevant,
Avec leur haleine
Réchauffent l'Enfant.

Rien de plus, bergère,
Rien de plus?
—Ya trois petits anges
Descendus du ciel
Chantant les louanges
Du Père éternel.

AH ! SI MON MOINE, etc.

Ah ! si mon moine voulait danser? [*bis*]
Un capuchon je lui donneré (rais) (*bis*)
Danse, mon moin, danse !
Tu n'entends pas la danse,
Tu n'entends pas mon moulin, lon, la,
Tu n'entends pas mon moulin marcher.

Ah ! si mon moine voulait danser ! [*bis*]
Un ceinturon je lui donnerais ! [*bis.*]
Danse, etc.

Ah ! si mon moine voulait danser ! [*bis.*]
Un chapelet je lui donnerais. (*bis.*)
Danse, etc.

LA TERRE D'EXIL !

Frappé d'un arrêt plein d'horreur ;
Meurtri par les flots en fureur ;
Bien loin du sol qui m'a vu naître
L'on me bannit ainsi qu'un traître !..
Non, non, pour moi plus de beaux jours,
Plus d'allégresse, plus d'amours !

Refrain.

Grand Dieu, tu vois mes larmes !
Entends mes vœux secrets,
Termine mes alarmes !
Pardonne à mes regrets,
Proscrit, c'est pour jamais.
Oui—pour jamais !

Jeté sur la terre d'exil,
Mon sort, désormais, quel est-il?
Languir brisé par la souffrance,
Pleurer ma noble indépendance !
Et puis, à force de gémir
Sur un rocher tomber, mourir.
Grand Dieu, etc.

J'avais des parents, des amis ;
Un jour me les a tous ravis !
Remplace-t-on le cœur d'un père,
Et les caresses d'une mère !
Mânes sacrés de mes aieux,
Veillez sur moi du haut des cieux.
Grand Dieu, etc.

LA MER.

Enfant, vois cette plaine immense,
Dont les sillons nombreux sont toujours tourmentés ;
Son sein se déchire et s'élance,
En débris écûmants par les vents emportés.
Crois-moi, ne va jamais sans guide,
Au loin sur l'ocean désert.
Jamais, car cette plaine humide
Mon enfant, c'est la mer ! [*bis.*]

Enfant, vois-tu bien ce nuage?
La-haut, dans le ciel bleu, regarde ce point noir.
Eh ! bien, c'est un signe d'orage,
Et pour les matelots, signal du désespoir.
Vois-tu ce vaisseau disparaître?
Je tremble et fremis sur son sort ;
Prions, car des marins peut-être,
Mon enfant, c'est la mort ! [*bis.*]

Enfant, vois-tu là-bas sa voile,
Qui semble disparaître et revient sur les flots?
Regarde, au ciel brille une étoile,
Sainte et douce lumière, espoir des matelots.

Enfant du vaisseau c'est l'égide,
Prions, il vogue avec effort.
La rive où le seigneur le guide,
Mon enfant, c'est le port ! [*bis.*]

L'ANGE ET L'ENFANT

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son visage
Comme dans l'onde d'un ruisseau.
"Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi
Viens, nous serons heureux ensemble :
La terre est indigne de toi"

"Là, jamais entière allégresse.
L'âme y souffre de ses plaisirs ;
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés, leurs soupirs.
Eh! quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient flétrir ton front si pur !
Et dans l'armertume des larmes
Se terniraient tes yeux d'azur!"

"Non, non, dans les champs de l'espace,
Avec moi tu vas t'envoler ;

La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.
Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse tes vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure,
Ainsi que tes premiers moments."

"Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau ;
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau."
Et secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles.....
Pauvre mère ! ton fils est mort.

REBOUL.

CHANT CANADIEN

Noble patron, dont on chôme la fête,
Vois tes enfants devant toi réunis ;
Sous ton drapeau qui flotte sur leur tête,
Que par ta main leurs destins soient bénis
Comme un signal auquel il se rallie,
Le Canadien, l'adoptant pour patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie [*bis*]

Par toi conduits au Canada sauvage,
Quelques Français d'abord l'ont cultivé;
Nous tenons d'eux ce brillant héritage
Par eux conquis, et par nous conservé;
En rappellant leur mémoire chérie,
Le Canadien, retrouvant son patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie (*bis.*)

Aux jours d'épreuve où passe toute race,
Dans nos esprits tu conservas l'espoir,
Et quand de morts la justice fut lasse,
Pour tout calmer, tu guidas le pouvoir:
En retrouvant sa première énergie,
Le Canadien rend grâce à son patron,
Et pour toujours il prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie (*bis*)

LA FIANCEE DU SOLDAT.

Un jour, rien qu'un seul jour, si j'étais hirondelle
Je franchirais les murs, je m'enirais là-bas.
Vers un ciel étranger, guidant mon vol fidèle,

Malgré tous les périls, auprès de nos soldats.
Là je retrouverais celui que mon cœur aime.
Mais je ne puis parler, et je tremble toujours.
Pitié, mon Dieu, pitié pour ma douleur extrême.
Fais triompher la France, épargne mes amours.

Un jour, rien qu'un seul jour, si j'étais nuage,
Qui passe dans les airs, voilant, l'azur des cieux,
Vers lui, mon seul bonheur, dirigeant mon voyage,
Comme un doux souvenir, je charmerais mes yeux.
Mais je suis, hélas! qu'une enfant de la terre;
Je ne puis rien pour lui, rien que de pleurer toujours
Mon Dieu je t'en supplie, écoute ma prière;
Fais triompher la France, épargne mes

Un jour, rien qu'un seul jour, si j'étais son bon ange,
Vers lui je descendrais, à l'heure des combats;
Je planerais sur lui, dans un mystère étrange.
Et bien loin de la mort, je conduirais ses pas.
A la voix de l'honneur, lorsqu'il a pris les armes,
Mon Dieu! veille sur lui, veille sur lui toujours!
Pour le défendre, hélas! je n'ai rien que mes larmes
Fais triompher la France, épargne mes amours.

ETIENNE ARNAUD

L'AMERTUME.

Tu demandes pourquoi je pleure
Quand je n'ai rien pour m'attrister?
Pourquoi je suis sombre à toute heure,
Et pourquoi je suis sans gaîté?
Ma vue est couverte d'un voile
Qui m'intercepte le bonheur;
La nuit est pour moi sans étoile
Et le soleil est sans chaleur!

Hélas ! délaissé sur la terre,
Jamais le bonheur ne me sourit.
L'indifférence fut ma mère,
Et mon père, le triste oubli.
Jamais une âme naive et tendre
N'a voulu soulager mon cœur,
Et jamais je n'ai vu répandre
Une larme sur ma douleur !

LA CABANE DE MON PERE

Humble cabane de mon père,
Temoin de mes premiers plaisirs,
Du fond d'une terre étrangère,
C'est vers toi que vont mes souvenirs.

Le jeune tilleuil qui t'ombrage,
Et la montagne, et le hameau,
De ton agreste paysage
Tout me retrace le tableau.

J'ai vu devant moi sans envie
S'ouvrir de superbe palais :
C'est toi, ma cabane chérie.
Qui peux remplir tous mes souhaits.

D'où vient cette joie inquiète
Dont ton nom seul saisit mon cœur?
Si dans ta paisible retraite
Le ciel n'eût fixé mon bonheur.

LE CLOCHER DE MON VILLAGE.

Chez nous il est un monastère,
Qui s'élève au milieu des bois;
Souvent sa cloche, avec mystère,
Nous jette de mourantes voix.
Il me souvient qu'en mon jeune âge,
Je l'écoutais dans le lointain; (*bis*)
Mais du clocher de mon village
J'aimais mieux le timbre argentin. } *bis*

Un jour pour la terre étrangère,
Il me fallut quitter ces lieux,
Ces lieux où je quittais ma mère,
Et qu'en pleurant mes yeux.
Mais, quand je perdis leur image,
Longtemps encore, dans le lointain,
Du beau clocher de mon village
J'entendis le timbre argentin.

Mais je reviens, et plus j'avance,
Le buisson, la fleur, le ruisseau
M'apporte un doux parfum d'enfance,
Un doux parfum de mon hameau;
Et comme au jour de jeune âge
J'entends déjà dans le lointain
Du beau clocher de mon village
Résonner le timbre argentin.

GUSTAVE LEMOINE.

NOUS VERRONS APRES!

(AIR : France à bientôt, etc.

A peine as-tu douze ans, mon pauvre Pierre;
Déjà la guerre, enfant, t'a fait souffrir;
Ton frère est mort! en cendre est la chaumière,
Mort le foyer où tu devais grandir!.....
Tu vis passer, par un matin d'automne,
Vaincus, captifs cent mille malheureux.
Lorsqu'apparut la sanglante colonne,
Des pleurs de rage ont inondé tes yeux.

Refrain.

Préparons tous l'œuvre de délivrance,
Les morts la-bas dorment sous les cyprès,

Souvenons-nous ! Travaillons en silence
Souvenos-nous ! Et nous verrons après !

Travaille, enfant, car c'est notre ignorance
Qui nous a fait succomber éperdus.
Que le pays soit une ruche immense !
Le dur labeur est la loi des vaincus,
Au travail donc ! Pour servir la Patrie,
Il faut des bras jeunes et vigoureux.
Puisque la France est sanglante, meurtrie,
Relevons-la ! debout les paresseux !

Refrain

Tu trouveras des lâches sur ta route,
Des courtisans serviles du succès.
Ils te diront : la Patrie est dissoute !
C'est à rougir d'avoir un nom français.
Ah ! dis-leur bien à ces faux patriotes :
Aux malheureux, vous qui jetez l'affront,
Allez ailleurs rejoindre les despotes :
Partez ! parlez ! Les Français resteront !

Refrain.

Pour y rester, il faut aimer la France,
Les morts là-bas, etc.

Comme un marin sur les flots en furie
Dans le danger sent sa force grandir,
Dans nos malheurs puisons notre énergie,
Ne laissons pas le vaisseau s'engloutir.
La monarchie est la terre Promise!
A l'œuvre donc! Plus de division!
Et que bientôt le monde entier se dise :
C'est elle encor la grande nation!

Refrain

Préparons tous l'œuvre de délivrance,
Les morts là-bas dorment sous les cyprès.
Travaillons tous à refaire la France,
Souvenons-nous! Et nous verrons après!

LE MINEUR.

Pauvre parion Belge, à trois cents pieds sous terre,
J'extrais le noir charbon qui doit sortir du puits :
A peine si du jour je connais la lumière,
Ma lampe est mon soleil, tous mes jours sont des nuits.
Quand l'heure du repos vient avec le Dimanche,

Je monte aspirer l'air et sourire au ciel bleu,
En baisers paternels mon triste cœur s'épanche,
C'est ma manière à moi d'honorer le bon Dieu ! (*bis.*)

Que mon labeur pénible amène son salaire,
Que l'amour de mes fils me désire souvent.
Que je passe un seul jour près de leur tendre mère,
Et je ne maudis pas mon sépulcre vivant,
La richessse jamais n'excita mon envie ;
Frugal et résigné. je suis content de peu,
J'espère en l'avenir d'une meilleure vie.....

Refrain.

Mais quels cris tout-à-coup frappent ces voûtes sombres !
Au secours ! un mineur vient d'être enseveli ;
La muraille, s'écroule et nul sous les décombres
N'ose affronter la mort pour sauver un ami.
Hésiter est honteux, et fuir est misérable !

A l'œuvre! et maudit soit qui déserte ce lieu!
Devoir doux à remplir, j'ai sauvé un semblable,
Refrain.

CHANT D'ADIEU! (1877)

Adieu! douce et charmante plage,
Où nous passâmes de beaux jours!
De notre cœur reçois l'hommage,
Adieu! nous t'aimerons toujours.

Chœur:

Sous tes drapeaux, bonne Marie,
Nous marcherons avec amour.
Et dans la céleste Patrie,
A toi réunis-nous un jour. (*bis.*)

Salut!ô bien-aimés Confrères
Recevez ce dernier adieu!
Pensez à nous dans vos prières.
Nous vous aimerons en tout lieu.

Vous qui sur la terre étrangère,
Dirigez nos pas vers le ciel.
Dignes flambeaux du Sanctuaire
Recevez un hymne éternel.

LA FILLE DU PECHEUR.

Ayant quitté la plage verdoyante,
La blonde Emma jouait dans un bâteau
La douce voix de la jeune imprudente
Mêlait son charme au murmure de l'eau.
Loin des plaisirs que respire le monde.
Elle chantait courant au gré de l'onde !

Refrain.

Dieu de bonté soyez mon protecteur,
Sauvez, sauvez la fille du pêcheur!

Sous un ciel noir qui présageait l'orage,
La pauvre enfant étouffait en sanglots.
Trop faible, hélas ! pour gagner le rivage
Sa barque sombre et coule sous les flots.
On l'entendait sous la vague écumante
Chanter encor, mais d'une voix mourante
Refrain : etc. etc.

Son père alors courbé par la vieillesse
Voit le danger menacer son enfant ;
Et, n'écoutant que sa vive tendresse,
Au sein des flots il s'élance à l'instant.
En ramenant sa fille inanimée,
Il répétait sa chanson bien-aimée :
Refrain : etc. etc

Le lendemain au sein de la chaumière
On vit Emma qui se parait de fleurs ;
Car du village elle était la rosière,
Titre sacré gagné par sa douceur.
Quand sur son front on posa la couronne
Elle chantaint disant à la Madone :
Refrain :

Au Dieu du ciel je consaere mon cœur,
Il a sauvé la fille du Pêcheur !

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort!
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port!
France adorée!
Douce contrée!
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie:
Terre! terre! là-bas, voyez
Ah! tous mes maux sont oubliés
Salut à ma patrie! (*bis.*)

Oui, voilà les rives de France;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée!
Douce contrée!
Après vingt ans, enfin je te revois.
De mon village
Je vois la plage.
Je vois fumer la cime de nos toits
Combien mon âme est attendrie!
Là furent mes premiers amours;
Là, ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie!

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas,
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée!
Douce contrée!
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie

Rêvait à des climats plus chers;
Là je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie!

Poussé chez des peuples sauvages,
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
Erance adorée!
Douce contrée!
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire
Cris de victoire
Rien n'étouffa la voix de mon pays.
De tout quitter mon cœur me prie:
Je reviens pauvre, mais constant
Une bêche est là qui m'attend
Salut à ma patrie!

Au bruit des transports d'allégresse
Enfin le navire entre au port,
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée!
Douce contrée!
uissent tes fils te revoir ainsi tous!
Enfin j'arrive,
Et sur la rive

Je rends au ciel, je rends grâce à genoux,
Je t'embrasse, ô terre chérie!
Dieu! qu'un exilé doit souffrir!
Moi, désormais je puis mourir,
Salut à ma patrie!

BERANGER.

RAPPELLE-TOI!

Rappelle-toi, quand l'âme de ta mère
S'envolera d'ici-bas vers le ciel,
Rappelle-toi sa constante prière,
Son doux regard, son baiser maternel.
De plaisirs et de jeux lorsque ton cœur s'enivre,
A des rêves pieux quand ton âme se livre,

Refrain.

Enfant, rappelle-toi, qui t'aima plus que moi?
Rappelle-toi! Rappelle-toi!

Rappelle-toi qu'au chemin de l'enfance
Par mon amour tu n'as vu que des fleurs;
Rappelle-toi plus tard quand la souffrance,

Le désespoir fera couler tes pleurs.
Rien n'est si doux au cœur que le nom d'une mère.
Son souvenir console et fait que l'on espère.
Enfant, rappelle-toi, etc.

Rappelle-toi quand au vieux cimetière
J'irai dormir à l'ombre de la croix;
Ne laisse pas ma tombe solitaire,
Viens m'y parler comme autrefois.
Dans les bois on passe, écoute un doux murmure,
C'est la voix de la mère, aussi tendre, aussi pure.
Enfant, rappelle-toi, etc.

G. Rupes.

LE CHANT DU MATELOT.

Lorsque la brise est assoupie,
Lorsque la vague est endormie,
Et que mes yeux suivent l'oiseau
Qui laisse au loin notre vaisseau,
Ah! comme lui, mon cœur s'élance
Là-bas, là-bas, vers le pays

Où déplorant ma longue absence,
Mon pauvre père, hélas! tu dis:
Il tarde bien! et je vieillis. (*bis.*)

Quand des beaux jours la douce aurore
Là, sur les flots, me trouve encore;
Quand mon regard au loin se perd,
Et n'aperçoit qu'un long désert;
Ah! comme alors je me rappelle
Le beau printemps de mon pays,
Où me devance l'hirondelle.
Et puis, mon père, hélas! tu dis:
Il tarde bien! et je vieillis!

Eveille-toi, vague endormie;
Eveille-toi, brise assoupie,
Et chasse au loin notre vaisseau,
Plus vite encor que cet oiseau;
Ramène-moi vers notre France,
Où toi, mon père, heureux, surpris,
Te rappelant ma longue absence,
Tu me diras; reste mon fils;
Ne t'en va plus, car je vieillis.

MON PAUVRE PIERRE.

Adieu! ma bonne mère!
Je pars le tambour bat
Puisque j'suis militaire,
Faut que j'fasse mon état.
Ne crains rien: à la guerre,
J'aurai bien soin de moi,
Et le ciel, je l'espère,
Me conserv'ra pour toi.

Refrain.

Rampamplan, rampamplan,
Ramphamplan, tambour battant
Oh! rampamplan.

M'sieur l'curé, j'viens vous faire
En partant mes adieux.
Si quelque militaire
V'nait vous dire en ces lieux
Qu'il a vu mourir Pierre
Pour la France et son roi,
N'dites rien à ma mère,
Et priez Dieu pour moi

Refrain.

L'sac sur l'dos, vers la plaine,
Amis, dirigeons-nous
J'sais ben, qu'ça fait d' la peine;
Mais il faut filer doux.
Dans un moment d'alarme,
Pour chasser le chagrin,
Renfonçons une larme,
Et chantons ce refrain;
Refrain.

Le cœur gros, l'œil humide,
L'habitant du hameau
Le voit d'un pas rapide
Descendre le côteau;
Bientôt, sur l'autre rive,
Ils se perdent enfin.
Et l'oreille attentive
Peut seule entendre au loin:
Refrain.

LE ROSIER.

Je l'ai planté, je l'ai vu naître,
Ce beau rosier où les oiseaux
Viennent chanter. sous ma fenêtre,
Perchés sur ses jeunes rameaux.

Petits oiseaux, troupe joyeuse,
Ah! par pitié, ne chantez pas:
Mon fils, qui me rendait heureuse,
Est parti pour d'autres climats.

Pour les périls du Nouveau-Monde,
Il nous fuit, il brave la mort!
Hélas! pour chercher sur l'onde
Le bonheur qu'il trouvait au pert?

Vous passagères hirondelles,
Qui revenez chaque printemps;
Oiseaux voyageurs, mais fidèles,
Ramenez-le-moi tous les ans.

De Leyre.

VAINE ATTENTE

Sur ce rivage où t'attendait ma mère.
Ami, pourquoi plus tôt ne pas revenir?
Seul en ces lieux j'ai fermé sa paupière,
Oui, seul, hélas! j'eus son dernier soupir.
A l'horizon losqu'apparut ta voile,
La pauvre mère était bien près des cieux;
De l'espérance avait pâli l'étoile,
Pourtant encor je lisais dans ses yeux:

Refrain

Bons matelots redoublez de courage,
Fendez les flots, soyez vite au rivage :
Une mère qui va mourir
Attend son fils pour le bénir [*bis*]

Lorsque le soir d'une belle journée,
La pauvre mère interrogeait les cieux,
Par la douleur son âme était navrée ;
Oh ! que de pleurs j'ai vu baigner ses yeux !
Pourtant encore elle avait l'espérance,
Du malheureux seul et dernier soutien ;
Elle disait, regardant vers la France :
Pour m'embrasser, demain, mon fils reviens.

Refrain.

J'ai vu souvent son front braver l'orage,
Quand un vaisseau demandait du secours ;
Elle était là, priant sur le rivage ;
Croyant te voir, elle exposait ses jours.
Quand le canon annonçait la détresse,
Quand son silence était signe de mort,
Je l'entendais, dans sa vive tendresse.
Je l'entendais, longtemps redire encor :

Refrain

SOUPIRS VERS DIEU.

D'un éternel ennui mon âme est consumée,
Elle s'agite en vain pour trouver le bonheur.
Au sein de l'abondance, elle est triste, affamée.
O mon Dieu ! viens combler l'abîme[*bis*] de mon cœur.
Ce désir infini, cette éternelle flamme,
C'est toi qui l'allumas dans mon sein frémissant.
Descends, O Dieu du ciel, oh ! descends en mon âme
A calmer ses ordres, le monde est [*bis*] impuissant.

Pourquoi donc plus longtemps m'enchaîner à la terre?
La terre et ses faux biens ne peuvent rien pour moi,
En toi seul mon espoir, mon amour[*bis*] et ma foi !
Le navir, ballotté sur l'océan immense
Jette l'ancre, et tranquille attend de meilleurs jours :
Ainsi qui veut du temps dominer l'inconstance
Jette son ancre au ciel, fixe là (*bis.*) son amour !

Que le cœur est content ! que la vie est heureuse,
Loin des clameurs du monde et des plaisirs trompeurs !
Qu'il est beau le calice où l'âme radieuse
De l'amour à longs traits savoure (*bis.*) les douceurs !
Que ce soit là toujours le charme qui m'enivre,
Et qu'un soupir d'amour soit mon dernier soupir.
Mourir en aimant Dieu c'est commencer à vivre !
Je veux vivre Seignenr, je veux vivre pour ne (*bis.*) plus mourir !

CHARLES QUINT.

Du haut du trône où l'homme solitaire
Jette un regard qui n'éblouit qu'un jour ;
Je vois pâlir les grandeurs de la terre
Et dois à l'or la puissance et l'amour.
Mon sceptre, hélas ! est un sujet d'envie
Le monde entier m'aime parce qu'il craint.
Je fais à Dieu l'hommage de ma vie } *bis*
Et sans rougir je fléchis sous sa main. }

Un roi n'est rien—si grand roi qu'il puisse être,
Qu'un instrument dans la main du Très-Haut.
Plus il se courbe au joug du Divin maître,
Plus pour son peuple il tend au but qu'il faut.
L'orgueil qui rêve à son indépendance
Au diadème aspire autant qu'il peut.
Jai vu des rois adorer ma puissance
Et j'ai besoin de me soumettre à Dieu.

De l'amertume il reste au fond de lâme
Quand on a vu de près l'humanité.
Faibles mortels que la tombe réclame
Où cherchez-vous votre immortalité?
J'ai comme un dieu gouverné le tonnerre,
Et de l'Espagne exalté les hauts faits;
Je porte au front la palme de la gloire,
Et j'ai besoin de conquérir la paix.

LA CHÈVRE.

Ah! c'était une chèvre,
Qui n'avait que deux dents,
Lantran.
Elle a passé la nuit,
Dans le jardin des grands,
Lantran.

Refrain.

Tout de lou de lou,
Lantra-lon-lire,
Tou-de-lou-de-lou,
Lantran lon-là.

Elle a passé la nuit
Dans le jardin des grands
Lantran.
Elle a mangé un chou
Qui valait bien cent francs
Lantran.
Refrain :

Elle a mangé un chou
Qui valait bien cent francs,
Lantran.
Une queue de poireau
Qui valait bien autant
Lantran.
Refrain.

La chèvre fut traduite.
Devant le parlement
Lantran.
La chèvre, non point bête,
Entra cornes devant
Lantran.
Refrain.

La chèvre, non point bête,
Entra cornes devant,
Lantran,
Leva sa grande *queue*,
Pour s'asseoir sur un banc
Lantran.
Refrain.

Elle aperçut un livre,
Se mit à lire dedans,
Lantran.
Le juge lui demande
Ce qu'il y a dedans
Lantran.
Refrain

La chèvre répondit
Que du noir et du blanc,
Lantran,
Et fit un "*pet*" au juge
Autant aux assistants,
Lantran.
Refrain

DESILLUSION.

Toute espérance, enfant, est un roseau,
Dieu, dans sa main, tient nos jours, ma colombe
Il les dévide à son fatal fuseau.
Puis le fil casse et notre joie en tombe ;
Car dans tout berceau germe une tombe.

Jadis, vois-tu, l'avenir, pur rayon
Apparaissait à mon âme éblouie
Ciel avec l'astre, onde avec l'alcion.
Fleur lumineuse à l'ombre épanouie
Cette vision s'est évanouie (*bis.*)

Si près de toi quelqu'un pleure en rêvant
Laisse pleurer sans en chercher la cause ;
Pleurer est doux, pleurer est bon souvent,
Pour l'homme, hélas ! sur qui le sort se pose.
Toute larme, enfant, lave quelque chose.

VICTOR HUGO.

L'ENVERS DES CIEUX.

Pourquoi, dit un enfant, ne vois-je pas reluire
Au ciel les ailes d'or des anges radieux?
Sa mère répondit, avec un doux sourire :

Mon fils, ce que tu vois n'est que l'envers des cieux.
Et l'enfant s'écria, levant son œil candide
Vers les divins lambris du palais éternel :
"Puisque l'envers des cieux,—ô mère,—est si limpide,
Comme il doit être beau l'autre côté du ciel !"

Sur le vaste horizon quand la nuit fut venue
A l'heure où tout chagrin, dans un rêve s'endort,
Le regard de l'enfant s'élança vers la nue,
Et comtempla l'azur semé de perles d'or ;
Les étoiles, au ciel, formaient une couronne
Et l'enfant murmurait près du sein maternel :
"Puisque l'envers des cieux si doucement rayonne,
Oh ! que je voudrais voir l'autre côté du ciel !"

L'angélique désir de cette âme enfantine
Monta comme un encens au céleste séjour.
Et, lorsque le soleil vint dorer la colline
L'enfant n'était plus là pour admirer le jour.

Près d'un berceau pleurait une mère en
prière,
Et l'enfant avait fui vers le monde im-
mortel ;
Et, de l'envers des cieux franchissant la
barrière,
Il était allé voir l'autre côté du ciel.

LA CITADELLE DE QUEBEC.

De Lévis à Beauport,
De sang baignant nos plaines,
Fier Anglais,tu promènes
L'incendie et la mort.
Suspends,—suspends tes pas,
Car Québec te regarde
Montcalm monte la garde:
Anglais, n'avance pas !

Refrain.

N'avance pas, n'avance pas,
La Citadelle te regarde,
Montcalm ici monte la garde,
Anglais, n'avance pas !

Sous ce rouge drapeau,
Bientôt chaque village
Parlerait un language
Barbare et tout nouveau.

On entendrait bientôt
Le jargon britannique
Véritable musique
D'un peuple Wisigoth !

Refrain.

N'avance pas, non, non,
Anglais, tu sais d'avance
Qu'un enfant de la France
Sait jouer du canon.
Couchés sur nos remparts
Vois ces fiers chiens de bronze
Ils sont *huit*, *dix* ou onze,
Et jappent bien, les *gars* !

VIVE LA FRANCE.

Jadis la France sur nos bords
Jeta sa semence immortelle,
Et nous, secondant ses efforts,
Avons fait la France nouvelle.

Refrain.

O Canadiens, rallions-nous,
Et près du vieux drapeau, symbole d'espérance,
Ensemble crions : à genoux, [ce!
Ensemble crions : à genoux, vive la Fran-

Plus tard un pouvoir étranger
Courba nos fronts, un jour d'orage !
Mais même au moment du danger
Dut compter sur notre courage !

Refrain.

Aujourd'hui forts de l'avenir,
Sans faire un seul pas en arrière,
Fidèles aux vieux souvenirs,
Nous poursuivons notre carrière.

Refrain.

Paroles de LOUIS FRECHETTE.

JE SUIS ZOUAVE.

Franc-Cœur, Caporal des Zouaves
A la guerre était un démon ;
Franc-Cœur était comme les braves,
Avait un cœur sensible et bon.
Il racontait ainsi l'histoire
D'un jeune Prussien qu'il tua :
Ah ! mes amis de celui-là
J'en garderai longtemps mémoire :

Refrain.

Je suis Zouave et je sais bien
Que tout n'est pas rose à la guerre.
J'attends hélas ! mon tour demain
Ma foi ! tant pis, encore un verre,
Au souvenir d'un Prussien (*bis.*)

C'était un jeune volontaire,
Fine moustache aux grands yeux bleus.
Brave comme tout militaire,
Portant un coup, en parant deux.
Bien malgré moi ma bayonnette
Frappe au cœur le vaillant garçon
Il trébuche et murmure un mot
Et je compris : "adieu Toinette !"

Refrain.

A son côte je m'agenouille,
Afin de lui porter secours.
Je prends mon mouchoir et le mouille
D'un vin que je n'ai pas toujours
Ce pauvre mourant, me devine.
Et me dit : "merci Caporal."
Ce merci me fit plus de mal
Qu'un coup de fer dans la poitrine !

Refrain.

Lorsque j'entr'ouvre sa tunique,
Je vois sur son cœur tout sanglant
Des cheveux noirs, tendre relique
D'une maîtresse qui l'attend.
Si j'avais su, pauvre petite,
J'aurais sauvé ton fiancé.
Si j'avais un instant pensé
Qu'au pays m'attend Marguerite.

Refrain.

Lorsque sa tête tombe à terre,
Je vois à son cou suspendu
Un médaillon,—c'était sa mère,
De pitié mon cœur s'est ému.
J'ai vaillement porté les armes,
Mais à cette heure où j'ai tremblé,
Ah! mes amis, il m'a semblé
Que ce portrait versait des larmes ;

Refrain.

LE REVEIL DE LA POLOGNE.

Elle se lève, elle appelle à la vie,
La nation qu'on veut anéantir ;
De son tombeau sort le peuple martyr,
Et l'aigle blanc plane sur Cracovie.

Refrain.

De la Pologne invincible génie
O liberté! soutiens tes défenseurs
Que devant toi tombe la tyrannie ;
Gloire aux martyrs, et mort aux oppresseurs (*bis.*)

Après quinze ans ressuscite plus brave,
Sublime élan! ce grand corps mutilé ;
Les rois bourreaux, qui le tenait esclave,
Sous son regard intrépide ont tremblé.

Refrain.

Les rois tombaient, mais leur cœur se
rassure.
Nont-ils pas vu, vautours unis entre eux,
Depuis un siècle élargir la blessure
Toujours saignante à ce flanc généreux?

Refrain.

De l'héroisme impérissable exemple!
Duel à mort et toujours renaissant!
Un contre trois!... l'Europe les contemple
Sans mettre fin à ce drame de sang.

Refrain.

LES MONTAGNARDS.

Refrain.

Les Montagnards (6 fois) sont là!
Halte!—Halte!—Halte!
Les montagards, [*bis.*]
Halte!—Halte!—Halte!
Les montagnards sont là!
Les montagnards, [*bis.*] sont-là!

Montagnes Pyrénées,
Vous êtes mes amours!
Cabanes fortunées,
Vous me plairez toujours!

Refrain.

"Laisse-là tes montagnes,"
Disait un étranger,
"Suis-moi dans mes campagnes,
Viens, ne sois plus berger"

Refrain.

Sur la cîme argentée
De ces pics orageux,
La nature domptée
Favorise nos jeux.

Refrain.

Déjà dans la vallée
Tout est silencieux,
La montagne voilée
Se dérobe à nos yeux !

Refrain.

LES TRENTE ECUS.

Paris, mon petit, de ton enfance
Le bon Dieu sera ton soutien ;
A Paris règne l'opulence,
Deux ici, nous mourrions de faim ;
Mais quand l'heure de la prière
Le soir sonnera lentement,
Mon fils, songe à ta pauvre mère,
Qui bénit son petit enfant!

Aux favoris de la fortune,
Demande un sou d'un air riant;
La plainte souvent importune,
Quoique triste, parais content:
Mais quand l'heure de la prière
Le soir sonnera lentement,
Non fils songe à ta pauvre mère
Qui bénit son petit enfant!

Après trois ans, quelle richesse,
Ma mère, trente écus pour toi;
Ouvre vite, plus détresse!
Ton petit est riche, ouvre moi;
C'était l'heure de la prière,
La pauvre mère en ce moment
Priait, à genoux sur la pierre
Et bénissait son jeune enfant!

LA PETITE MENDIANTE.

C'est la petite mendiante
Qui vous demande un peu de pain:
Donnez à la pauvre innocente!
Donnez vite, car elle a faim:
Ne rejetez pas ma prière:
Votre cœur vous dira pourquoi [*bis*]
J'ai six ans, je n'ai plus de mère,
J'ai faim! ayez pitié de moi!

Hier, c'était fête au village
A moi personne n'a songé,
Chacun dansait sous le feuillage,
Hélas! et je n'ai pas mangé!
Pardonnez-moi si je demande;
Je ne demande que du pain (*bis.*)
Du pain! je ne suis pas gourmande;
Ah! ne me grondez pas, j'ai faim!

N'allez pas croire que j'ignore
Que dans ce monde il faut souffrir,
Mais je suis si petite encore!
Oh! ne me laissez pas mourir!
Donnez à la pauvre petite;
Vous verrez comme elle priera! [*bis.*]
Elle a faim: donnez, donnez vite;
Donnez, quelqu'un vous le rendra!

Si ma palinte vous importune.
Eh bien! je vais rire et chanter
De l'aspect de mon infortune
Je ne dois pas vous attrister.
Quand je pleure, l'on me rejette;
Chacun me dit: "Eloigne-toi!"
Ecoutez donc ma chansonnette:
Je chante, ayez pité de moi!

BOUCHER DE PERTHES.

PRES DE TON CŒUR

Près de ton cœur, ô Père doux et tendre,
Je viens chercher la paix et le bonheur.
A quel trésor ne puis-je pas prétendre
Près de ton cœur? (*bis.*)

C'est mon abri, ma demeure chérie,
Dans mes ennui, mon doux consolateur;
Ah! dans l'exil, je trouve la patrie
Près de ton cœur! (*bis.*)

Près de ton cœur j'accepte avec délice
De cet exil, les combats et les pleurs.
Ne dois-je pas aussi boire au calice
De tes douleurs? [*bis*]

Près de ton cœur, je reviens, je respire
Le doux repos à mon âme est rendu;
Car sur mes sens je retrouve l'empire
Près de ton cœur! (*bis.*)

Près de ton cœur, mon cœur reprend la vie.
Comme au soleil de languissantes fleurs,
Verse tes feux sur mon âme flétrie
Soleil des cœurs! [*bis.*]

LE CASQUE DE MON PERE

Voici le casque de mon Père,
Noble débris qu'il m'a laissé ;
Je le conserverai, j'espère,
Car c'est pour moi tout un passé.
Quand vint son heure dernière
Il nous en parlait bien souvent :

Refrain.

Voici le casque,—le casque,—le casque,
Voici le casque,—le casque de mon père ;
Voici le casque,—le casque,—le casque—
Le casque de mon père, à l'épreuve du vent.

Ce fut le jour de son mariage
Qu'il l'étrenna,—certes sans tort ;
C'était prudent, car en ménage,
Le vent parfois souffle bien fort.
Mais, s'il faut en croire ma mère,
Il fut toujours tendre et charmant :

Refrain.

Lorsque je mets cette coiffure
J'entre sous le toit paternel.
N'ai-je point une noble allure,
L'air imposant et solennel?
Avec cela j'irais en guerre,
Braver le Czar et le Sultan :

Refrain.

Vous dirai-je enfin que les mites
Ont respecté ce poil soyeux ;
Quoiqu'ayant l'air un peu marmite,
Ces casques-là sont précieux.
On peut se passer de chaumière
Et ne point craindre l'ouragan.
Refrain.

LEÇON D'ASTRONOMIE.

Que tout chacun qui n'est pas myope
S'approche donc ; c'est le moment
De venir voir au télescope
Chaque beauté du firmament.
Un sou seulement !
Pour voir Jupiter et Saturne,
Mars, Vénus, –Mercure et la lune
C'est le vrai moment : [*bis*]
Qui veut voir la lune?

Pour un sou j'explique au public
Le système de Prométhée,
Le système de Galaté,
Le système de Copernic.
L'ordre et la marche des Comètes,
Des étoiles et des Planètes,

Et puis la lune en finissant,
Pour que l'intérêt soit en croissant.

Refrain.

Dans la lune c'est vraiment beau
Vous distinguerez des montagnes
Des maisons, des bois, des campagnes
Des groseilliers à maquereau.
L'astre qui brile sur nos têtes
A,—dit—on,—comme nous ses bêtes
Ses lois, ses princes, son drapeau,
Des sujets qui mangent du veau.

Refrain.

Du soleil je puis tout autant
Vous parler comme de la lune ;
J'explique l'éclipse de l'une
Et de l'autre pareillement.
Je vous démontrerai qu'il passe
Des globes de feu dans l'espace
Traînant des comètes à queues
On sans queue au moins pour nos yeux.

Refrain.

"LE ROI DU VALLON."

Refrain.

Ah!
La-la-la- ra- [6 fois.]
Je possède un réduit obscur
Au fond d'un vert bocage
Sur mes fleurs coule à flots d'azur
Le ruisseau le plus pur.—(*bis.*)
D'un chêne le feuillage
Me prête son ombrage
Me garantit des feux du jour,
Non de ceux de l'amour.

Refrain.

Dès le matin j'entends chanter
La fauvette si tendre
Et le passant de s'arrêter
Cherchant à l'imiter.—[*bis.*]
Je ne puis me défendre
Du doux charme d'entendre
Marier le chant du hameau
A celui de l'oiseau

Refrain.

L'HUMBLE TOIT DE MON PERE

On vante ces palais, ces temples, ces trophées
Que la belle Italie élève jusqu'aux cieux,
Et qu'on prendait plutôt pour l'ouvrage des fées,
Tant leur grandeur magique éblouit tous les yeux.

Refrain

Moi pourtant je préfère
A ce brillant séjour
L'humble toit de mon père
Où je reçus le jour.

On vante les jardins de l'heureuse Idumée,
Où le soleil répand ses plus riches couleurs,
Où d'éternels printemps à la terre embaumée
Ne refusent jamais ni les fruits, ni les fleurs.

Refrain

Non, ce n'est pas à moi qu'ils pourront faire envie,
Ces jardins, ces palais, dont l'oeil est enchanté :
Dans les climats du nord, où j'ai reçu la vie,
Avec même bonheur j'ai plus de liberté

Refrain

VIENS BELLE NUIT.

Viens belle nuit, me couvrir de ton voile !
Viens ramener le calme dans mon cœur.
Oh ! j'aime à voir, au ciel briller l'étoile
Qui charme l'âme en rêvant le bonheur
Quand le soleil fait place à la nuit sombre
Bien doucement murmure le zéphir :

Refrain.

Si je l'entends qui soupire dans l'ombre
C'est un beau rêve, ah ! laissez. *bis*
moi dormir !

Un exilé sur la terre étrangère
Rêve souvent au pays des amours ;
Moi comme lui, pour celle qui n'est chére,
En soupirant, je murmure toujours :
Viens, belle nuit, dissiper mes alarmes,
Rappelle-moi son tendre souvenir :

Refrain.

Mais, ô bonheur ! elle séche mes larmes
C'est un beau rêve : ah ! laissez. *bis*
moi dormir.

L'EGLISE SUR LA MER DU MONDE.

D'un regard tranquille et serein,
Jésus voyait venir l'orage,
Va, dit-il au pêcheur, va braver le naufrage ;
Le pêcheur aussitôt entonna son refrain :
Dieu ! guand il s'agit de ta gloire.
Nous voguerons contre les flots.
La croix assure la victoire,
Courage ! en avant matelots.

Jésus a dit : il monte aux cieux,
S'élançant sur la mer du monde.

La barque du pêcheur firèement brise
l'onde ;
La plage au loin redit ce chant victorieux :
Dieu !

Mais de l'enfer j'entends la voix :
La tempête à ce cri s'avance,
Mugit, enfle ses flots et sur Pierre s'élance ;
Pierre meurt et s'écrie en embrassant la croix :
Dieu !

Satan frémit ; va ! désormais,
Du monde je reprends l'empire.
Mais non : le frêle esquif se transforme en navire,
Il s'avance plus fier, plus hardi que jamais.
Dieu !

Aux ans succèderont les ans.
Mais tour à tour un nouveau Pierre.
De sa voix dominant le fracas du tonnerre,
Gouverne sans faillir à travers les brisants.
Dieu !

ADIEU.

France, je meurs; je meurs; tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce
Aucun Français, t'aima-t il plus? Oh! non
Je t'ai chantée avant de savoir lire;
Et quand la mort me tient sous son épieu,
En te chantant mon dernier souffle expire.
A tant d'amour donne une larme. Adieu.

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leur char sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé.
Le ciel rendit ta ruine féconde;
De te bénir les siècles auront lieu;
Car la pensée ensemence le monde.
L'Egalité fera sa gerbe. Adieu.

Demi-couché, je me vois dans la tombe
Ah! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Te le dois, France, à la pauvre colombe

Qui dans ton champ ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.
Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu.

BERANGER.

D'OU VIENS-TU, BEAU NUAGE?

Quel oiseau te dépasse,
Vapeur que rien ne lasse?
Quand tu fuis dans l'espace,
Mon front devient rêveur.
Où l'aurore se lève
Je cherche dans mon rêve
Le village et la grève.
Où m'attend le bonheur.
D'où viens-tu, beau nuage,
Emporté par le vent?
Viens-tu de cette plage } *bis.*
Que je pleure souvent? }

As-tu vu ma compagne
As-tu vu la montagne,
Notre ciel de Bretagne,
Notre ciel étoilé?
As-tu vu le calvaire,

Où, chaque soir, ma mère
Va dire une prière
Pour le pauvre exilé?
D'où viens-tu, beau nuage, etc.

Là-bas, près de l'église,
Dis-moi si ma Louise
Dont la main m'est promise
Me garde encor sa foi?
Oui, Louise est fidèle!
Là-bas sa voix m'appelle
Comme j'entends loin d'elle,
Elle entend loin de moi!
Par pitié, beau nuage
Sur les ailes du vent,
Porte-moi sur la plage
Que je pleure souvent! } *bis.*

BAL CHEZ BOULE.

Dimanche après les vêpres,
Y aura bal chez Boulé;
Mais il n'y va personne
Que ceux qui savent danser.

Vogue, beau marinier, vogue,
Vogue, beau marinier.

Mais il n'y va personne
Que ceux qui savent danser.
Loison Blé, comm' les autr's,
Voulut itou y aller.

Louison Blé, comm' les autr's,
Voulut itou y aller.
Non, li dit sa maîtresse,
T'iras quand l'train s'ra fait.

Non, li dit sa maîtresse,
T'iras quand l'train s'ra fait.
I s'en fut à l'étable
Ses animaux soigner.

I s'en fut à l'étable
Ses animaux soigner;
Prit Barett' par la patte,
Et Caillett' par le pied.

Prit Barett' par la patte,
Et Caillett' par le pied.
Quand tout son train fut fait,
I s'en fut s'habiller.

Quand tout son train fut fait,
I s'en fut s'habiller.
Mit son gilet barré
Et ses souliers francés.

Mit son gilet barré
Et ses souliers francés.
Quand i fut habillé
I s'en fut chez Boulé.

Quand i fut habillé,
I s'en fut chez Boulé.
Quand i fut chez Boulé,
I se mit à danser.

Quand i fut chez Boulé,
I se mit à danser.
Quand il eut bien dansé,
I s'en alla s'coucher.

CHANSON DES VIEUX GARÇONS PAR UNE VIEILLE FILLE.

Depuis longtemps je pleurniche,
J'attends comme un vieux bouquet
Qui languit sur la corniche,
Et tu n'es pas encor prêt !
Tu ris même, âme trigaude,
Du mal qui me fait sécher !
Ah ! tu vas l'avoir la chaude,
Tu vas te faire éplucher !

Méchant, tu fuis l'eau bénite,
Ou n'en prends qu'avec tes gants !
Mais pour la liqueur maudite,
Tu ne craches pas dedans.
Tu jures, vieille barbiche,
Comme un chien de communeux,
Et puis, tu fais la catiche,
Avec un air catineux !

Tu ne vas guère à la messe,
Ou n'arrives que fort tard ;
Si tu te rends à confesse
C'est aux pâques de renard.
Le soir, pendant la prière,
Tu t'étends ou dors assis ;
Te rouvres tu la paupière,
C'est pour voir par le châssis.

Ah ! combien tu nous agaces,
Vieux traître, depuis dix ans !
Ca fait dix fois que tu casses
Et mets l'arrêt sur les bans.
La pauvre Claire en est morte
A force, hélas, de broiller !
Et Rose qui n'est pas forte
Menace de se troubler !

Tu sens toujours la ouaise,
Cancre, à force de croupir ;
Le jour tu dors sur ta chaise
Et le soir tu vas courir

C'est toi qui fais ta marmite,
Qui prépares tes fricots ;
Ta soupe n'est jamais cuite,
Et tu brûles tes gigots.

As-tu vidé ton assiette,
Vite tu cours allumer ;
Ou tu mords dans la torquette,
Lorsque tu ne peux fumer.
Ton gousset porte un bagage,
Un vrai drigail infernal,
L'âcre odeur qui s'en dégage
Peut nous faire trouver mal.

Ta chétive maisonnette
Est bien loin d'être un palais,
Pour tenir la place nette
Tu n'as jamais de balais.
Partout ta chemise fine
Traîne avec ton vieux butin ;
Tu ne brosses ta bougrine
Que le dimanche au matin.

Tes culottes par l'usure
Viennent-elles à percer,
Tu n'as pas de créature
Pour les faire rapiécer.
C'est toi qui fais la reprise,
Mais, avenir désastreux !
Tu traverses ta chemise,
Et couds ensemble les deux !

Paien, jamais du carême
Tu n'omets un seul repas,
Tu fais ta grand'face blême
Pour manger toujours du gras.
Ah ! quelle fourmilière
De crimes et de défauts !
Ton âme est la fondrière
Des sept péchés capitaux.

Insensé, sois donc plus sage,
Tâche enfin de t'attendrir,
Mais, hélas ! plus je t'engage,
Plus tu sembles t'en durcir!
Aussi dans l'impénitence
Tu finiras tristement,
Tu vas par ta résistence
Mourir sans le sacrement !

LES ADIEUX DE BERTRAND.

Avant de quitter le rivage
Où dort pour jamais le Héros,
Bertrand, près du rocher sauvage,
A sa tombe adresse ces mots :
C'est donc là que le Roi du monde
A vu ces beaux jours se flétrir!
Sur un roc, au milieu de l'onde,
Le destin le force à périr !

Ah ! donnons-lui, compagnons de sa gloire
Seulement une larme, un regret par victoire,
Et plus que lui jamais Français
N'aura coûté de pleurs et de regrets.

Lorsque sonna sa dernière heure,
Un nuage obscurcit mes yeux,
Et dans la céleste demeure
J'aperçus tous nos demi-dieux.
Ces preux que la France regrette
Tendaient les mains à ce Héros,
Et la mort, planant sur sa tête,
Pleurait sur le coup de sa faux.
Ah! donnons-lui,

Celui qui du haut des colonnes
Forçait les rois à se cacher,
Celui qui donnait des couronnes,
Pour tombe a le creux d'un rocher !
Celui que protégeait Dieu même,
Hélas ! le vainqueur des vainqueurs,
Tombé loin de son diadème,
N'a plus d'autels que dans nos cœurs.
Ah ! donnons-lui,

Du grand homme que je regrette,
Refusant tout bienfait nouveau,
Je ne veux qu'une violette,
Qui croisse au pied de son tombeau.
Avec moi j'emporte ses armes,

Nul mortel ne les touchera ;
Encor couvertes de ses larmes,
Son fils un jour les portera.
Ah! donnons-lui.

Adieu, dernier espoir des braves !
Le destin me dicte la loi
D'aller vivre au sein des esclaves
Qui jadis tremblaient devant toi ;
Et quand viendra ma dernière heure
Que l'on m'accorde dans ce lieu,
Près de ta tombe, un peu de terre,
C'est là mon seul et dernier vœu.
Ah ! donnons-lui.

ÉLOGE DE L'EAU.

Il pleut, il pleut enfin !
Et la vigne altérée
Va se voir restaurée
Par ce bienfait divin!
De l'eau chantons la gloire :
On la méprise en vain.
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin.

C'est par l'eau, j'en conviens,
Que Dieu fit le déluge ;
Mais ce souverain juge
Mit les maux près des biens.
Du déluge l'histoire
Fait naître le raisin :
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Du bonheur je jouis
Quand la rivière apporte,
Presque devant ma porte,
Des vins de tous pays.
Ma cave et mon armoire,
Dans l'instant tout est plein!
C'est l'eau qui me fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Par un temps sec et beau,
Le meunier du village
Se morfond sans ouvrage
Et ne boit que de l'eau.
Il rentre dans sa gloire,
Quand l'eau vient au moulin :
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

S'il faut un trait nouveau,
Mes amis, je le guette :
Voyez à la guinguette
Entrer mon porteur d'eau.
Il y perd la mémoire
Des travaux du matin :
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Mais à vous chanter l'eau
Je sens que je m'altère ;
Passez-moi vite un verre
Plein du jus du tonneau.
Si tout mon auditoire
Répète mon refrain :
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

ARMAND GOUFFE.

LE 25 DE MAI

VIEUX CHANT CANADIEN.

AIR :—*Connu.*

J'ai vu le 25 de mai
Sur la glace un gros bélier, } *bis.*
Qui fricassait des oignons
Avec des p'lott's de neige,
Dans l'oreille, d'un pigeon
Dessus le dos d'un lièvre.

Un carosse bien agréyé ; } *bis.*
Quat' crapauds bien attelés.
Un wawaron poudré, frisé,
Assis dans ce carosse
Un frémille à ses côtés ;
Je crois qu'ils vont aux noces.

Il avait pour son laquais } *bis.*
Un gros taon qui jabotait.
Il avait pour son cocher
Un maringouin d'automne,
Qui sacrait comme un charretier,
Encor' faisait-il l'homme!

Un' sauterell' mal avisée } *bis*
S'en va pour les voir danser
Elle est tombée du haut en bas,
S'est cassé la cervelle ;
Elle est mort' depuis ce temps-là
J'en ai su la nouvelle.

ADIEU, FRANCE CHERIE.

Adieu, moments d'ivresse,
Rêves de ma jeunesse :
La mort déjà m'oppresse
Et vient glacer mon cœur.
Proscrit dans ma misère,
Pleurant toujours mon père,
En vain mon âme espère
Un terme à sa douleur.

Refrain.

Adieu, France chérie
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras.
O ma belle patrie !
Je pleure mon trépas.

Dans une affreuse solitude,
J'ai vu s'éteindre mon printemps,
Et la plus sombre incertitude
A mis le comble à mes tourments. (*bis.*)

Berceau de mon enfance,
Heureuse et belle France,
J'admire la vaillance
De tes jeunes héros :
Ils ont quitté la terre ;
Mais leur noble poussière
Soulève encor la pierre.
Qui couvre leurs tombeaux.

Refrain.

Au moins, dans sa haute infortune,
Mon père eut un vaste renom ;
Mais hélas ! ma vie importune
S'enfuit en me laissant qu'un nom.
—O ma belle patrie !
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
Adieu ! France chérie,
Le ciel veut mon trépas.

———

O gloire redoutable
D'un génie indomptable !
Vingt ans infatigable,
Tu fis trembler les rois.
C'est mon seul héritage ;
La gloire est mon partage ;
Qu'il reste comme un gage
Des plus brillants exploits.

Refrian.

Longtemps une douce chimère
Berça mon cœur d'un tendre espoir.
On me parla d'une autre ;
Je ne devais jamais la voir.

———

O ma belle patrie !
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
Adieu ! France chérie.
Le ciel veut mon trépas.

CREVEL DE CHARLEMAGNE.

TABLES DES MATIERES.

La Canadienne.....page 3
Le Rosier de Mai.....5
Le Pommier doux.....7
La Belle Françoise.....10
Les Trois Capitaines.....12
Dans les Prisons de Nantes.....14
Ma boule roulant.....16
A Saint Malo.....18
A la claire fontaine.....20
Margotton et son âne.....22
Quand j'étais chez mon père.....24
Mon Moine.....28
Dedans Paris.....29
Mort de Malbrough.....30
Il était un' Bergère.....32
Brigadier, vous avez raison.....33
Le Canadien exilé.....35
Les Bossus.....36
Complainte du Juif errant.....37
La Gamelle patriotique.....43
Le Pays.....46
Le Vieux Braconnier.....48
La Prière du châtelain.....50
Mon âme à Dieu, mon cœur à toi.....51
Ave Maria.....52
Le Soldat et le Berger.....54
Le petit Mousse noir.....55

Adieux de Marie Stuart.....57
La Vengeance Corse.....58
Le petit Aveugle.....60
La Croix de ma Mère.....64
La Prière d'une Orpheline.....65
Barcarole de la Muette.....66
Les Sapins.....67
L'Ange de la Pitié.....70
Souvenir d'un vieux Militaire.....71
Les Girondins.....73
La Marseillaise.....74
Souvenir de Napoléon.....77
Hymne aux Martyrs de 1837-38.....80
Le Drapeau de Carillon.....82
Avant tout je suis Canadien.....84
O Canada, mon Pays, mes Amours.....86
Un Souvenir de 1837.....88
Sol Canadien, terre chérie.....89
Souvenir et Espoir.....91
L'Eau et le Vin.....93
Zozo.....96
Jeanne d'Arc au Bucher.....97
La Fête-Dieu.....98
La Prière du matin.....100
La Bonne Mère.....101
Chant du vieux Soldat Canadien.....102
Le Corbeau et le Renard.....105
Le Corbeau vengé.....108
Le Lac.....110

La Plainte du Mousse..... 112
L'Hirondelle et le Proscrit.....114
Je garde ma Foi.....115
Brise du Soir.....116
Toujours Seul.....117
Les Enfants égarés.....118
Les Rameaux.....120
Amour et Fanatisme.....121
Les Feuilles mortes.....122
Le Vieux Cheik.....124
Le Dernier Adieu.....126
Ne pense qu'à Dieu.....126
L'Orpheline.....128
Le Papillon.....129
Le Chef-d'œuvre de Dieu.....130
La Piété.....131
Dieu, mon enfant, te le rendra.....132
La Chapelle abandonnée.....133
Silvio Pellico au Spielberg.....135
Le Tasse.....137
La Rose et l'Enfant.....138
Près d'un Berceau.....139
La Charité.....141
Les Anges du Foyer.....143
Un Pas vers les Cieux.....144
Priez pour lui.....145
Le Petit Savoyard.....146
Le Chien de l'Invalide.....148

Où vas tu petit oiseau.....149
Le Roi Dagobert.....151
Cadet Roussellè.....154
J'ai du bon tabac dans ma tabatière.....157
Ma Normandie.....159
A la grâce de Dieu.....160
Le Soleil de ma Bretagne.....161
Roul' ta bosse.....163
Les Volontaires de Terrebonne.....165
Les Voltigeurs, 1812.....167
Le Petit Roger Bon Temps.....168
L'Hiver au Canada.....170
La Frontière.....173
Chanson patriotique.....175
A Saint Jean-Baptiste.....177
Chant de la Huronne.....178
Chant des Chasseurs.....179
Les Canotiers.....181
Je ne cherche que ta gloire.....182
Nos jours de gloire.....183
Les Français en Canada.....185
L'Avenir.....186
La Liberté, la Patrie et l'Honneur.....189
Napoléon.....191
La chanson du bon Pasteur.....192
Je chanterai.....193
Le Beau Dunois.....194
Le Retour de l'Hirondelle.....196

Stances à l'Océan 197
L'Ange Gardien 198
Perdus dans la montagne 200
La Sœur de Charité 202
La Part à Dieu 203
Le Baiser du soir 205
Je voudrais ne plus me souvenir 206
Petits Oiseaux chantez toujours 208
Doux Souvenirs de mon Village 209
Salut! Salut! 211
L'Orpheline de la Roche 212
Le Chien de l'Aveugle 213
L'Ange de la Bienfaisance 215
Alsace et Lorraine 217
Le Rêve du Mousse 218
Mon Village 220
Les Deux enfants du Pêcheur 222
Bonsoir petite Etoile 223
La France immortelle 225
Le Montagnard émigré 227
Le Petit Mousse 228
Pierre et Paul 230
La Tombe ignorée 231
Les Cloches du soir 232
Le Marin 233
La complainte des vieilles Filles 234
Canada! Belle Patrie 238
Le Soldat 239
La jeune mourante 240

Les Adieux du Martyr.....242
Les Peines du petit Ecolier.....243
La Barque de Pierre.....244
La Saison des Fleurs.....245
Aux Messieurs de la V lle.....246
O Vierge sainte.....247
Les Matelots.....248
Le Poete.....250
Les Voix du ciel.....251
Souvenirs du jeune âge.....252
Prière d'Arthur de Bretagne dans sa prison..253
Les deux Savoyards.....254
La Tyrolienne des Pyrénées.....256
L'Hirondelle et le Matelot.....258
Aux Vengeurs des Chrétiens de Syrie.....259
Adieu noble Courcier.....260
Le Retour.....262
Connais tu le Pays.....263
D'où viens-tu Bergère.....264
Ah! si mon Moine.....265
La Terre d'Exil.....266
La Mer.....267
L'Ange et l'Enfant.....268
Chant Canadien.....269
La Fiancée du Soldat.....270
L'Amertume.....272
La Cabane de mon Père.....273
Le Clocher de mon Village.....274
Nous verrons après.....275

Le Mineur.....277
Chant d'Adieu! 1877.....279
La Fille du Pêcheur.....280
Le Retour dans la Patrie.....281
Rappelle toi.....284
Le Chant du Matelot.....285
Mon Pauvre Pierre.....287
Le Rosier.....288
Vaine Attente.....289
Soupirs vers Dieu.....291
Charles Quint.....292
La Chèvre.....294
Desillusion.....296
L'Envers des Cieux.....296
La Citadelle de Québec.....298
Vive la France.....299
Je suis Zouave.....300
Le Réveil de la Pologne.....302
Les Montagnards.....303
Les Trente Ecus.....304
La Petite Mendiante.....305
Près de ton Cœur.....307
Le Casque de mon Père.....308
Leçon d'Astronomie.....309
Le Roi du Vallon.....311
L'Humble toit de mon Père.....312
Viens belle nuit.....313
L'Église sur la mer du monde.....314

France, je meurs, je meurs.....316
D'où viens-tu beau Nuage.....317
Bal chez Boulé.....318
Chanson des vieux Garçons par une
vieille Fille.....320
Les Adieux de Bertrand.....323
Eloge de l'Eau.....325
Le 25 de Mai.....328
Adieu France Chérie.....329